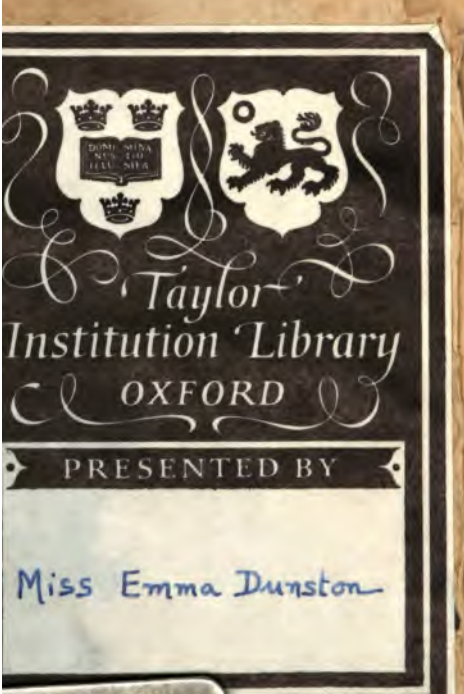



DOMI NVS ILLV MINA TIO MEA
Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Miss Emma Dunston




MILLE ET UNE NUIT

LES
MILLE ET UNE NUIT,
CONTES ARABES.

TRADUITS EN FRANÇOIS.

Par Mr. GALLAND, *de l'Académie Royale des Inſcriptions & Médailles.*

TOME CINQUIE'ME.

Cinquiéme Edition, revûë & corrigée.



A LA HAYE,
Chez PIERRE HUSSON, Marchand Libraire, ſur le Capelbrug.
M. DCC. XXVIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 5 MAY 1984
OF OXFORD
LIBRARY

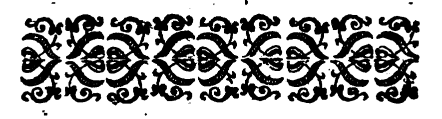
TABLE DES NUITS DU V. TOME.

 bac-

TABLE DES NUITS.

Fin de la Table des Nuits du V. Tome.

LES



LES MILLE ET UNE NUIT, CONTES ARABES.

CLXVI. NUIT.

LE Tailleur continua de raconter au Sultan de Casger l'Histoire qu'il avoit commencée : Sire, dit-il, le jeune Boiteux poursuivit ainsi : Comme j'avois entendu tout ce que le Barbier avoi dit au Cadis, je cherchai un endroit pour me cacher. Je n'en trouvai point d'au-

ıutre qu'un grand coffre vui-
où je me jettai, & que je
mai sur moi. Le Barbier
rés avoir fureté par-tout, ne
ınqua pas de venir dans la
ambre où j'étois. Il s'appro-
a du coffre, l'ouvrit; & dés
'il m'eut apperçû, le prit,
chargea sur sa tête & l'em-
rta: Il descendit d'un escalier
ez haut dans une cour qu'il
versa promptement, & enfin
gagna la porte de la ruë.
ndant qu'il me portoit, le
ffre vint à s'ouvrir par mal-
ur; & alors ne peuvant souf-
r la honte d'être exposé aux
gards & aux huées de la po-
lace dans la ruë, avec tant de
écipitation que je me bless-
à la jambe, de maniére que
suis demeuré boiteux depuis
tems-là. Je ne sentis pas
bord tout mon mal, & ne
lai pas de me relever pour
me

me dérober à la risée du peuple par une prompte fuite. Je lui jettai même des poignées d'or & d'argent dont ma bourse étoit pleine ; & tandis qu'il s'occupoit à les ramasser, je m'échapai en enfilant des ruës détournées. Mais le maudit Barbier profitant de la ruse dont je m'étois servi pour me débarrasser de *la foule*, me suivit sans me perdre de vûë, en me criant de toute sa force : Arrêtez, Seigneur, pourquoi courez-vous si vîte ? Si vous sçaviez combien j'ai été affligé du mauvais traitement que le Cadis vous a fait, a vous qui êtes si généreux & a qui nous avons tant d'obligation mes amis & moi ! Ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous exposiez vôtre vie par vôtre obstination à ne vouloir pas que je vous accompagnasse. Voila ce

qui vous eſt arrivé par vôtre faute ; & ſi de mon côté je ne m'étois pas obſtiné à vous ſuivre pour voir où vous alliez, que ſeriez-vous devenu ? Où allez-vous donc, Seigneur ? attendez moi.

C'eſt ainſi que le malheureux Barbier parloit tout haut dans la rue. Il ne ſe contentoit pas d'avoir cauſé un ſi grand ſcandale dans le quartier du Cadis, il vouloit encore que toute la Ville en eût connoiſſance. Dans la rage où j'étois j'avois envie de l'attendre pour l'étrangler ; mais je n'aurois fait par-là que rendre ma confuſion plus éclatante. Je pris un autre parti : comme je m'apperçus que ſa voix me livroit en ſpectacle à une infinité de gens qui paroiſſoient aux portes ou aux fenêtres, ou qui s'arrêtoient dans les rues pour me regarder, j'entrai

trai dans un Khan * dont le Concierge m'étoit connu. Je le trouvai à la porte, où le bruit l'avoit attiré : Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi la grace d'empêcher que ce furieux n'entre ici aprés moi. Il me le promit & me tint parole; mais ce ne fut pas sans peine; car l'obstiné *Barbier vouloit entrer malgré lui*, & ne se retira qu'aprés lui avoir dit mille injures; & jusqu'à-ce qu'il fût rentré dans sa maison, il ne cessa d'éxagérer à tous ceux qu'il rencontra, le grand service qu'il prétendoit m'avoir rendu.

Voila comme je me délivrai d'un homme fatigant. Aprés cela le Concierge me pria de lui apprendre mon avanture : Je la lui racontai; ensuite je le priai à mon tour de me prêter un appartement jusqu'à-ce que je

* Lieu public dans les Villes de Levant, où logent les Etrangers.

fusse guéri. Seigneur, me dit-
ne seriez-vous pas plus com-
dement chez vous. Je ne
ux point y retourner, lui ré-
ndis-je ; ce détestable Bar-
r ne manqueroit pas de m'y
nir trouver : j'en serois tous
jours obsédé, & je mourrois
a fin de chagrin de l'avoir
cessamment devant les yeux.
ailleurs ; après ce qui m'est
ivé aujourd'hui, je ne puis
résoudre à demeurer davan-
ge en cette Ville. Je prétens
er où ma mauvaise fortune
voudra conduire. Effectiv-
nent dès que je fus guéri,
pris tout l'argent dont je
us avoir besoin pour voyager ;
du reste de mon bien, j'en
une donation à mes parens.
Je partis donc de Bagdad,
esseigneurs, & je suis venu
qu'ici. J'avois lieu d'espérer
e je ne rencontrerois point
pernicieux Barbier dans un
Païs

Païs si éloigné du mien ; & cependant je le trouve parmi vous. Ne soyez donc pas surpris de l'empressement que j'ai à me retirer. Vous jugez bien de la peine que me doit faire la vuë d'un homme qui est cause que je suis boiteux, & réduit à la triste nécessité de vivre éloigné de mes *parens*, de mes amis & de ma patrie. En achevant ces paroles le jeune Boiteux se leva & sortit. Le Maître de la maison le conduisit jusqu'à la porte, en lui témoignant le déplaisir qu'il avoit de lui avoir donné, quoi qu'innocemment, un si grand sujet de mortification.

Quand le jeune homme fut parti, continua le Tailleur, nous demeurâmes tous fort étonnez de son Histoire. Nous jettâmes les jeux sur le Barbier, & lui dîmes qu'il avoit tort, si ce que nous venions d'entendre étoit véritable. Messieurs, nou-

nous répondit il, en levant la tête qu'il avoit toûjours tenu baissée jusqu'alors ; le silence que j'ai gardé pendant que ce jeune homme vous a entretenus, vous doit être un témoignage qu'il ne vous a rien avançé dont je ne demeure d'accord. Mais quoi qu'il vous ait pû dire, je soûtiens que j'ai dû faire ce que j'ai fait. Je vous en rends juges vous-mêmes : Ne s'étoit-il pas jetté dans le péril, & sans mon secours en seroit-il sorti si heureusement ? Il est trop heureux d'en être quitte pour une jambe incommodée. Ne me suis-je pas exposé à un plus grand danger pour le tirer d'une maison où je m'imaginois qu'on le maltraiteroit ? A-t-il raison de se plaindre de moi, & de me dire des injures si atroces? Voilà ce que l'on gagne à servir des gens ingrats ? Il m'accuse d'être un babillard : c'est

c'est une pûre calomnie. De sept fréres que nous étions, je suis celui qui parle le moins & qui ai le plus d'esprit en partage. Pour vous en faire convenir, Messeigneurs, je n'ai qu'à vous conter mon histoire & la leur. Honorez-moi, je vous prie, de vôtre attention.

HISTOIRE

Du Barbier.

SOus le régne du Calife * Monstanser Billah, pour suivit-il, Prince si fameux par ses immenses libéralitez envers les Pauvres, dix Voleurs obsédoient les chemins des environs de Bagdad, & faisoient depuis long-tems des vols & des cruau-

* Le Calife Monstanser Billah fut éleve à cette Dignité l'an 723. de Hégire, c'est à dire, l'an 1226. de Jésus Christ. Il fut le trente-sixiéme Calife de la race des Abbassides.

es inouïes. Le Calife averti d'un
grand desordre, fit venir le
Juge de Police quelques jours
avant la Fête du Bairam ; &
lui ordonna, sous peine de la
vie, de les amener. Vous dix.
Scheherazade cessa de parler
en cet endroit, pour avertir le
Sultan des Indes que le jour
commençoit à paroître. Ce
Prince se leva ; & la nuit sui-
vante la Sultane reprit son dis-
cours de cette maniére.

CLXVII. NUIT.

LE Juge de Police, continua le Barbier, fit ses diligen-
ces, & mit tant de monde en
campagne, que les dix Voleurs
furent pris le propre jour du
Bairam. Je me promenois a-
lors sur le bord du Tigre ; je
vis dix hommes assez richement
ha-

habillez, qui s'embarquoient dans une bateau. J'aurois connu que c'étoient des Voleurs pour peu que j'eusse fait attention aux Gardes qui les accompagnoient; mais je ne regardai qu'eux: & prévenu que c'étoient des gens qui alloient se réjouïr & passer la fête en *festin*, j'entrai dans le bateau pêle-mêle avec eux sans dire mot, dans l'espérance qu'ils voudroient bien me souffrir dans leur compagnie. Nous descendîmes le Tigre, & l'on nous fit aborder devant le Palais du Calife. J'eus le tems de rentrer en moi-même & de m'appercevoir que j'avois mal jugé d'eux. Au sortir du bateau nous fûmes environnez d'une nouvelle troupe de Gardes du Juge de Police, qui nous liérent & nous menérent devant le Calife. Je me laissai lier comme les autres sans rien dire.

re ; que m'eut-il servi de par-
r & de faire quelque résistan-
: ? C'eut été le moyen de me
ire maltraiter par les Gardes
ii ne m'auroient pas écouté ;
r ce sont des brutaux qui
entendent point raison. J'é-
is avec des Voleurs, c'étoit
sez pour leur faire croire que
n devois être un.

Dès que nous fûmes devant
Calife, il ordonna le châti-
ent de ces dix scélérats. Quon
upe, dit-il, la tête à ces dix
oleurs. Aussi tot le Boureau
us rangea sur une file à la
rtée de sa main, & par bon-
ur je me trouvai le dernier.
coupa la tête aux dix Vo-
ır en commençant par le
emier ; & quand il vient à moi,
s'arrêta. Le Calife voyant
e le Boureau ne me frappoit
s, se mit en colére : Ne t'ai-
pas commandé, lui dit-il,
couper la tête à dix Voleurs,

pour-

pourquoi ne la coupes-tu qu'à neuf? Commandeur des Croyans, répondit le Boureau, Dieu me garde n'avoir pas exécuté l'ordre de Vôtre Majesté; voila dix corps par terre & autant de têtes que j'ai coupées; Elle peut les faire compter. Lors que le Calife eut vû lui-même que le Boureau disoit vrai, il me regarda avec étonnement; & ne me trouvant pas la phisionomie d'un voleur: Bon Vieillard, me dit-il, par quelle avanture vous trouvez-vous mêlé avec des misérables qui ont mérité mille morts? Je lui répondis: Commandeur des Croyans, je vais vous faire un aveu véritable: J'ai vû ce matin entrer dans un bateau ces dix personnes dont le châtiment vient de faire éclater la justice de Vôtre Majesté; je me suis embarqué avec eux, persuadé que c'étoient des gens

qui alloient se régaler ensemble pour célébrer ce jour qui est le plus célébre de nôtre Religion.

Le Calife ne put s'empêcher de rire de mon avanture ; & tout au contraire de ce jeune Boiteux qui me traite de babillard, il admira ma discrétion & ma constance à garder le silence : Commandeur des Croyans, lui dis-je, que Vôtre Majesté ne s'étonne pas si je me suis tû dans une occasion qui auroit excité la demangeaison de parler à un autre. Je fais une profession particuliére de me aire ; & c'est par cette vertu ue je me suis aquis le titre lorieux de Silencieux. C'est insi qu'on m'appelle pour me istingeur de six fréres que j'ai us. C'est le fruit que j'ai ti- de ma Philosophie : enfin tte vertu fait toute ma gloi- & mon bonheur. J'ai bien la joye, me dit le Calife en soû-

soûriant, qu'on vous ait donné un titre dont vous faites un si bel usage. Mais apprenez-moi quelle sorte de gens étoient vos fréres ; vous ressembloient-ils ? En aucune maniére, lui repartis-je ; ils étoient tous plus babillards les uns que les autres ; & quant à la figure, il y avoit encore une grande différence entr'eux & moi : le premier étoit bossu ; le second, brechedent ; le troisiéme, brogne ; le quatriéme, aveugle ; le cinquiéme avoit les oreilles coupées ; & le sixiéme les lévres fendues. Il leur est arrivé des avantures qui vous feroient juger de leurs caractéres, si j'avois l'honneur de les raconter à Vôtre Majesté. Comme il me parut que le Calife ne demandoit pas mieux que de les entendre, je poursuivis sans attendre son ordre.

HIS-

HISTOIRE

Du premier frére du Barbier.

SIre, lui dis-je, mon frére aîné qui s'appelloit Bacbouc le Bossu, étoit Tailleur de profession. Au sortir de son apprentissage, il loua une boutique vis à vis d'un moulin; & comme il n'avoit point encore fait de pratiques, il avoit bien de la peine à vivre de son travail: le Meunier au contraire étoit fort à son aise, & possédoit une très belle femme. Un jour, mon frére en travaillant dans sa boutique, leve la tête, & apperçut à une fenêtre du Moulin la Meuniére qui regardoit dans la ruë. Il la trouva si belle qu'il en fut enchanté. Pour la Meuniére, elle ne fit nulle attention à lui; elle ferma sa fenêtre & ne parut plus de tout

le

le jour. Cependant le pauvre Tailleur ne fit autre chose que lever la tête, & lever les yeux vers le Moulin en travaillant: Il se piqua les doigts plus d'une fois, & son travail de ce jour là ne fut pas trop régulier. Sur le soir, lors qu'il fallut fermer sa boutique, il eut de la peine à s'y résoudre, parce qu'il espéroit toûjours que la Meuniére se feroit voir encore; mais enfin il fut obligé de la fermer, & de se retirer à sa petite maison où il passa une fort mauvaise nuit. Il est vrai qu'il s'en leva plus matin; & qu'impatient de revoir sa Maîtresse, il vola vers sa boutique. Il ne fut pas plus heureux que le jour précédent; la Meuniére ne parut qu'un moment de toute la journée Mais ce moment acheva de le rendre le plus amoureux de tous les hommes. Le troisiéme jour, il eut sujet d'être

tre plus content que les deux autres : La Meuniére jetta les yeux sur lui par hazard, & le surprit dans une attention à la considérer qui lui fit connoître ce qui se passoit dans son cœur.

Le jour qui paroissoit, obligea Scheherazade d'interrompre son recit en cet endroit : Elle en reprit le fil la nuit suivante, & dit au Sultan des Indes:

CLXVIII. NUIT.

SIre, le Barbier continua l'histoire de son frére aîné : Commandeur des Croyans, poursuivit-il en parlant toûjours au Calife Monstanser Bullah, vous sçaurez que la Meuniére n'eut pas plûtôt pénétré les sentimens de mon frére ; qu'au lieu de s'en facher elle résolut de s'en di-

divertir. Elle le regarda d'u
air riant: mon frére la regar
de même, mais d'une manié
si plaisante, que la Meunié
referma la fenêtre au plus vit
de peur de faire un éclat c
rire qui fit connoitre à mon fr
re qu'elle le trouvoit ridicul
L'innocent Bacbouc interpré
cette action à son avantage,
ne manqua pas de se flater qu'o
l'avoit vû avec plaisir.

La Meuniére prit donc
résolution de se rejouïr de mo
frére. Elle avoit une piéce d'u
ne assez belle étoffe dont il
avoit déja long tems qu'el
vouloit se faire un habit. El
l'enveloppa dans un beau mo
choir de broderie de soye,
le lui envoya par une jeune E
clave qu'elle avoit. L'Esclav
bien instruite vint à la bout
que du Tailleur: Ma Maitress
vous salue, lui dit-elle, & vo
prie de lui faire un habit de
pi

piéce d'étoffe que je vous aporte sur le modéle de celui qu'elle vous envoye en même tems : elle change souvent d'habit, & c'est une pratique dont vous serez très content. Mon frére ne douta plus que la Meuniére ne fût amoureuse de lui. Il crut qu'elle ne lui envoyoit du travail immédiatement après ce qui s'étoit passé entr'elle & lui, qu'afin de lui marquer qu'elle avoit lû dans le fonds de son cœur, & l'assurer du progrès qu'il avoit fait dans le sien. Prévenu de cette bonne opinion il chargea l'Esclave de dire à sa Maîtresse qu'il alloit tout quitter pour elle ; & que l'habit seroit prêt pour le lendemain matin. En effet, il y travailla avec tant de diligence, qu'il l'acheva le même jour.

Le lendemain la jeune Esclave vint voir si l'habit étoit fait. Bacbouc le lui donna bien

plié,

plié, en lui disant : J'ai trop d'intérêt de contenter vôtre Maîtresse pour avoir négligé son habit. Je veux l'engager par ma diligence à ne se servir desormais que de moi. La jeune Esclave fit quelques pas pour s'en aller ; puis se retournant, elle dit tout bas à mon frére : A propos, j'oubliois *de m'aquitter d'une* commission qu'on m'a donnée ; ma Maîtresse m'a chargée de vous faire ses complimens, & de vous demander comment vous avez passé la nuit ; pour elle, la pauvre femme ? elle, vous aime si fort, qu'elle n'en a pas dormi. Dites-lui, répondit avec transport mon benest de frére, que j'ai pour elle une passion si violente, qu'il y a quatre nuits que je n'ai fermé l'œil. Aprés ce compliment de la part de la Meuniére, il crut devoir se flater qu'elle ne le laisseroit pas lan-

languir dans l'attente de ses faveurs.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure que l'Esclave avoit quitté mon frére, lors qu'il la vit venir avec une piéce de satin : Ma Maitresse, lui dit-elle, est très satisfaite de son habit, il lui va le mieux du monde ; mais comme il est très beau, & qu'elle ne le veut porter qu'avec un caleçon neuf, elle vous prie de lui en faire un au plûtôt de cette piéce de satin. Cela suffit, répondit Bacbouc, il sera fait aujourd'hui avant que je sorte de ma boutique ; vous n'avez qu'à le venir prendre sur la fin du jour. La Meuniére se montra souvent à sa fenêtre, & prodigua ses charmes à mon frere pour lui donner du courage. Il faisoit beau le voir travailler. Le caleçon fut bien-tôt fait. L'Esclave le vint prendre, mais elle n'apporta au Tailleur ni l'ar-

l'argent qu'il avoit débourſé pour les accompagnemens de l'habit & du caleçon, ni de quoi lui payer la façon de l'un & de l'autre. Cependant ce malheureux Amant qu'on amuſoit, & qui ne s'en appercevoit pas, n'avoit rien mangé de tout ce jour là, & fut obligé d'emprunter quelques piéces de monnoye pour acheter de quoi ſouper. Le jour ſuivant dés qu'il fut arrivé à ſa boutique, la jeune Eſcalve vint lui dire que le Meunier ſouhaitoit de lui parler. Ma Maîtreſſe, ajoûta-t-elle, lui a dit tant de bien de vous en lui montrant vôtre ouvrage, qu'il veut auſſi que vous travailliez pour lui. « Elle l'a fait exprés, afin que la liaiſon qu'elle veut former entre lui & vous, ſerve à faire réüſſir ce que vous deſirez également l'un & l'autre. Mon frére ſe laiſſa perſuader, & alla au Moulin

lin avec l'Esclave. Le Meunier le reçût fort bien, & lui présentant une piéce de toile : J'ai besoin de schemises, lui dit-il, voila de la toile, je voudrois bien que vous m'en fissiez vingt. S'il y a du reste, vous me le rendrez.

Scheherazade frappée tout à coup par la clarté du jour qui commençoit à éclairer l'apartement de Schahriar, se tût en achevant ces derniéres paroles. La nuit suivante elle poursuivit ainsi l'histoire des Bacbouc.

CLXIX. NUIT.

Mon frére, continua le Barbier, eut du travail pour cinq ou six jours à faire vingt chemises pour le Meunier, qui lui donna ensuite une autre piéce de toile pour en faire autant de

de caleçons. Lors qu'ils furent achevez, Bacbouc les porta au Meunier, qui lui demanda ce qu'il lui falloit pour sa peine. Sur quoi mon frére dît qu'il se contenteroit de vingt drachmes d'argent. Le Meunier appella aussi-tôt la jeune Esclave, & lui dit d'apporter le trébuchet pour voir si la monnoye qu'il alloit donner étoit de poids. L'Esclave qui avoit le mot, regarda mon frére en colére, pour lui marquer qu'il alloit tout gâter s'il recevoit de l'argent. Il se le tint pour dit; il refusa d'en prendre quoi qu'il en eût besoin, & qu'il en eût emprunté pour acheter le fil dont il avoit cousu les chemises & les caleçons. Au sortir de chez le Meunier, il vint me prier de lui prêter de quoi vivre, en me disant qu'on ne le payoit pas. Je lui donnai quelque monnoye de cuivre que j'avois dans

dans ma bourse, & cela le fit subsister durant quelques jours. Il est vrai qu'il ne vivoit que de bouillie, & qu'encore n'en mangeoit-il pas tout son saoul.

Un jour il entra chez le Meunier qui étoit occupé à faire aller son moulin, & qui croiant qu'il venoit demander de l'argent, lui en offrit; mais la jeune Esclave qui étoit presente lui fit encore un signe qui l'empêcha d'en accepter, & lui fit répondre au Meunier qu'il ne venoit pas pour cela, mais seulement pour s'informer de sa santé. Le Meunier l'en remercia, & lui donna une robe de dessus à faire. Bacbouc la lui raporta le lendemain, Le Meunier tira sa bourse. La jeune Esclave ne fit en ce moment que regarder mon frére: Voisin, dit-il au Meunier, rien ne presse: nous compterons une autrefois. Ainsi

fi cette pauvre duppe se retira dans sa boutique avec trois grandes maladies, c'est à dire, amoureux, affamé, & sans argent.

La Meuniére étoit avare & méchante; elle ne se contenta pas d'avoir frustré mon frére de ce qui lui étoit dû, elle excita son mari à tirer vengeance de l'amour qu'il avoit pour elle, & voici comme ils s'y prirent: Le Meunier invita Bacbouc un soir à souper; & après l'avoir assez mal régalé, il lui dit: Frere, il est trop tard pour vous retirer chez vous, demeurez ici. En parlant de cette sorte, il le mena dans un endroit du moulin où il y avoit un lit. Il le laissa là, & se retira avec sa femme dans le lieu où ils avoient coûtume de coucher. Au milieu de la nuit le Meunier vint trouver mon frére: Voisin, lui dit-il, dormez-vous? Ma

mule est malade, & j'ai bien du bled à moudre. Vous me feriez beaucoup de plaisir, si vous vouliez tourner le moulin à sa place. Bacbouc pour lui marquer qu'il étoit homme de bonne volonté, lui répondit qu'il étoit prêt à lui rendre ce service: qu'on n'auoit seulement qu'à lui montrer comment il falloit faire. Alors le Meunier l'attacha par le milieu du corps de même qu'une mule pour faire tourner le moulin, & lui donnant ensuite un grand coup de fouet sur les reins: Marchez, Voisin, lui dit-il. Hé! pourquoi me frappez-vous, lui dit mon frére? C'est pour vous encourager, répondit le Meunier, car sans cela ma mule ne marche pas. Bacbouc fut étonné de ce traitement; néanmoins il n'osa s'en plaindre. Quand il eut fait cinq ou six tours il voulut se repo-

ser, mais le Meunier lui donna une douzaine de coups de foüet bien appliquez, en lui disant : Courage, Voisin ne vous arrêtez pas, je vous prie ; il faut marcher sans prendre haleine, autrement vous gâteriez ma farine.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit qu'il étoit jour. Le lendemain elle reprit son discours de cette sorte.

CLXX. NUIT.

Le Meunier obligea mon frére à tourner ainsi le moulin pendant le reste de la nuit, continua le Barbier. A la pointe du jour il le laisse sans le détacher, & se retira à la chambre de sa femme. Bacbouc demeura quelque tems en cet état ; à la fin

jeune Eſclave vint qui le dé-
:ha. Ah ! que nous vous a-
ns plaint ma bonne Maîtreſ-
& moi, s'écria la perfide.
ous n'avons aucune part au
ıuvaiſe tour que ſon mari vous
ɔué. Ce malheureux Bacbouc
lui répondit rien, tant il é-
it fatigué & moulu de coups,
ais il regagna ſa maiſon en
ſant une ferme réſolution
: ne plus ſonger à la Meunié-
.

La recit de cette Hiſtoire,
ɔurſuivit le Barbier, fit rire
Calife : Allez, me dit-il,
tournez chez vous ; on va
ɔus donner quelque choſe de
a part pour vous conſoler
avoir manque le regal auquel
ɔus vous attendiez. Comman-
:ur des Croyans, repris-je,
ſupplie Votre Majeſté de
ɔuver bon que je ne reçoive
:n qu'après lui avoir raconté
Hiſtoire de mes autres fréres.
Le

Le Calife m'ayant témoigné par son silence qu'il étoit disposé à m'écouter, je continuai en ces termes.

HISTOIRE

du second Frére du Barbier.

MOn second frére qui s'appelloit Bakbarach le Bréchedent, marchant un jour par la Ville rencontra une Vielle dans une rue écartée. Elle l'aborda : J'ai, lui dit-elle, un mot à vous dire, je vous prie de vous arrêter un moment. Il s'arrêta, en lui demandant ce qu'elle lui vouloit. Si vous avez le tems de venir avec moi, reprit elle, je vous ménerai dans un Palais magnifique, où vous verrez une Dame plus belle que le jour. Elle vous recevera avec beaucoup de plaisir, & vous presentera la collation

avec d'excellent vin. Il n'eſt pas beſoin de vous en dire davantage. Ce que vous me dites eſt-il bien vrai, repliqua mon frére ? Je ne ſuis pas une menteuſe, repartit la Vieille; je ne vous propoſe rien qui ne ſoit véritable; mais écoutez ce que j'éxige de vous : Il faut que vous ſoyez ſage, que vous parliez peu, & que vous ayez une complaiſance infinie. Bakbarach ayant accepté la condition, elle marcha devant, & il la ſuivit. Ils arrivérent à la porte d'un grand Palais, où il y avoit beaucoup d'Officiers & de Domeſtiques. Quelques-uns voulurent arrêter mon frére, mais la Vieille ne leur eût pas plûtôt parlé, qu'ils le laiſſérent paſſer. Alors elle ſe retourna vers mon frére, & lui dit : Souvenez-vous au moins que la jeune Dame chéz qui je vous améne aime la douceur & la re-

retenuë. Elle ne veut pas qu'on là contredise. Si vous la contentez en cela, vous pouvez compter que vous optiendrez d'elle ce que vous voudrez. Bakbarah la remercia de cet avis, & promit d'en profiter.

Elle le fit entrer dans un bel Appartement. C'étoit un grand bâtiment en quarré, qui répondoit a la magnificence du Palais; une galerie régnoit à l'entour, & l'on voyoit au milieu un très beau jardin. La Vieille le fit asseoir sur un sofa bien garni, & lui dit d'attendre un moment; qu'elle alloit avertir de son arrivée la jeune Dame.

Mon frére qui n'étoit jamais entré dans un lieu si superbe, se mit à considerer toutes les beautez qui s'offroient à sa vûë: & jugeant de sa bonne fortune par la magnificence qu'il voyoit, il avoit de la peine à contenir sa joye. Il entendit bien-

bien-tôt un grand bruit, qui étoit causé par une troupe d'Esclaves enjouées, qui vinrent à lui en faisant des éclats de rire, & il apperçût au milieu d'elles une jeune Dame d'une beauté extraordinaire, qui se faisoit aisément reconnoître pour leur Maîtresse par les égards qu'on avoit pour elle. Bakbarach qui s'étoit attendu à un entretien particulier avec la Dame, fut extrêmement surpris de la voir arriver en si bonne compagnie. Cependant, les Esclaves prirent un air sérieux en s'approchant de lui, & lors que la jeune Dame fut prês du sofa, mon frére qui s'étoit levé lui fit une profonde révérence. Elle prit la place d'honneur, & puis l'ayant prié de se remettre à la sienne, elle lui dit d'un air riant: Je suis ravie de vous voir, & je vous souhaite tout le bien que vous pouvez desirer.

desirer Madame, lui répondit Bakbarah, je ne puis en souhaiter un plus grand que l'honneur que j'ai de paroître devant vous. Il me semble que vous êtes de bonne humeur, repliqua-t-elle, & que vous voudriez bien que nous passassions le tems agréablement ensemble.

Elle commanda aussi tôt que l'on servît la collation. En même tems on couvrit une table de plusieurs corbeilles de fruits & de confitures. Elle se mit à table avec les Esclaves & mon frére. Comme il étoit placé vis à vis d'elle, quand il ouvroit la bouche pour manger, elle s'apperceut qu'il étoit bréchedent, & elle le fit remarquer aux Esclaves qui en rioient de tout leur cœur avec elle. Bakbarah qui de tems en tems levoit la tête pour la regarder, & qui la voyoit rire, s'imagina

ue c'étoit de la joye qu'elle
voit de sa venuë, & se flata
ue bien-tôt elle écarteroit ses
ſclaves pour rester avec lui
ns témoins. Elle jugea bien
u'il avoit cette pensée; & pre-
ant plaisir à l'entretenir dans
ne erreur si agréable, elle lui
it des douceurs, & lui pre-
nta de sa propre main de tout
: qu'il y avoit de meilleur.
La collation achevée, on se
va de table. Dix Esclaves pri-
nt des Instrumens & commen-
èrent à jouer & à chanter;
autres se mirent à danser.
lon frére, pour faire l'agréa-
e, dansa aussi, & la jeune
ame même s'en mêla. Après
l'on eut dansé quelque tems,
n s'assit pour prendre haleine.
a jeune Dame se fit donner
le verre de vin, & regarda
on frére en souriant, pour
i marquer qu'elle alloit boi-
à sa santé. Il se leva, & de-
meura

meura debout pendant qu'elle bût. Lors qu'elle eût bû, au lieu de rendre le verre, elle le fit remplir & le présenta à mon frére afin qu'il lui fit raison.

Scheherazade vouloit poursuivre son recit, mais remarquant qu'il étoit jour, elle cessa de parler. La nuit suivante elle reprit la parole, & dit au Sultan des Indes.

CLXXI. NUIT.

SIre, le Barbier continuant l'Histoire de Bakbarah : Mon frére, dit-il, prit le verre de la main de la jeune Dame en la lui baisant ; & bût debout en reconnoissance de la faveur qu'elle lui avoit faite. Ensuite la jeune Dame le fit asseoir auprés d'elle, & commença de

le careſſer. Elle lui paſſa la main derriére la tête, en lui donnant de tems en tems de petits ſoufflets. Ravi de ces faveurs, il s'eſtimoit le plus heureux homme du monde; il étoit tenté de badiner auſſi avec cette charmante perſonne: mais il n'oſoit prendre cette liberté devant tant d'*Eſclaves* qui avoient les yeux ſur lui, & qui ne ceſſoient de rire de ce badinage. La jeune Dame continua de lui donner de petits ſoufflets, & à la fin lui en appliqua un ſi rudement, qu'il en fut ſcandaliſé. Il en rougit, & ſe leva pour s'éloigner d'une ſi rude joueuſe. Alors la Vieille qui l'avoit amené le regarda d'une maniére à lui faire connoître qu'il avoit tort, & qu'il ne ſe ſouvenoit pas de l'avis qu'elle lui avoit donné d'avoir de la complaiſance. Il reconnut ſa faute, & pour la répa-

rer il se rapprocha de la jeune Dame, en feignant qu'il ne s'en étoit pas éloigné par mauvaise humeur. Elle le tira par le bras, le fit encore asseoir près d'elle, & continua de lui faire mille carresses malicieuses. Ses Esclaves qui ne cherchoient qu'à la divertir se mirent de la partie; l'une donnoit au pauvre Bakbarah des nazardes de toute sa force, l'autre lui tiroit les oreilles à les lui arracher, & d'autres enfin lui appliquoient des soufflets qui passoient la raillerie. Mon frére souffroit tout cela avec une patience admirable; il affectoit même un air guai & regardant la Vieille avec un soûris forcé: *Vous l'avez bien dit*, disoit-il, *que je trouverois une Dame toute bonne, toute agréable, toute charmante. Que je vous ai d'obligation!* Ce n'est rien encore que cela, lui répondoit la

Vieil-

Vieille : laissez faire, vous verrez bien autre chose. La jeune Dame prit alors la parole, & dit à mon frére : Vous êtes un brave homme, je suis ravie de trouver en vous tant de douceur & tant de complaisance pour mes petits caprices, & une humeur si conforme à la mienne. Madame, *repartit Bakbarah*, charmé de ces discours, je ne suis plus à moi, je suis tout à vous, & vous pouvez à vôtre gré disposer de moi. Que vous me faites de plaisir, repliqua la Dame, en me marquant tant de soumission. Je suis contente de vous, & je veux que vous le soyez aussi de moi. Qu'on lui apporte, ajoûta-t elle, le parfum & l'eau de rose. A ces mots deux Esclaves se détacherent, & revinrent bien-tôt après ; l'une avec une cassolette d'argent où il y avoit du bois d'aloës le plus exquis

quis dont elle le parfuma, & l'autres avec de l'eau de rose qu'elle lui jetta au visage & dans les mains. Mon frére ne se possédoit pas, tant il étoit aise de se voir traiter si honorablement.

Après cette cérémonie la jeune Dame commanda aux Esclaves qui avoient déja joué des Instrumens & chanté, de recommencer leur concert. Elles obéïrent, & pendant ce tems-là la Dame appella une autre Esclave, & lui ordonna d'emmener mon frére avec elle, en lui disant: Faites-lui ce que vous sçavez; & quand vous aurez achevé, ramenez-le moi. Bakbarah qui entendit cet ordre se leva promptement, & s'approchant de la Vieille qui s'étoit aussi levée pour accompagner l'Esclave & lui, il la pria de lui dire ce qu'on lui vouloit faire. C'est que notre

Maîtresse est curieuse, lui répondit tout bas la Vieille ; elle souhaite de voir comment vous seriez fait déguisé en femme ; & cette Esclave qui a ordre de vous mener avec elle, va vous peindre les sourcils, vous raser la moustache, & vous habiller en femme. On peut me peindre les sourcils tant qu'on voudra, repliqua mon frére, j'y consens, parce que je pourai me laver ensuite ; mais pour me faire raser, vous voyez bien que je ne le dois pas souffrir : comment oserois je paroître après cela sans moustache ? Gardez-vous de vous opposer à ce que l'on éxige de vous, reprit la Vieille ; vous gâteriez vos affaires, qui vont le mieux du monde. On vous aime, on veut vous rendre heureux ; faut-il pour une vilaine moustache renoncer aux plus delicieuses faveurs qu'un homme puisse obtenir ?

tenir ? Bakbarah se rendit aux raisons de la Vieille, & sans dire un seul mot se laissa conduire par l'Esclave dans une chambre où on lui peignit les sourcils de rouge. On lui rasa la moustache, & l'on se mit en devoir de lui raser aussi la barbe. La docilité de mon frére ne pût aller jusques-là : Oh ! pour ce qui est de ma barbe, s'écria-t-il, je ne souffrirai point absolument qu'on me la coupe. L'Esclave lui representa qu'il étoit inutile de lui avoir ôté sa moustache, s'il ne vouloit pas consentir qu'on lui rasât la barbe : qu'un visage barbu ne convenoit pas avec une habillement de femme ; & qu'elle s'étonnoit qu'un homme qui étoit sur le point de posséder la plus belle personne de Bagdad, fit quelque attention à sa barbe. La Vieille ajoûta au discours de l'Esclave de nouvelles raisons.

Elle menaça mon frére de la disgrace de la jeune Dame. Enfin elle lui dit tant de choses, qu'il se laissa faire tout ce qu'on voulut.

Lors qu'il fut habillé en femme, on le ramena devant la jeune Dame, qui se prit fort à rire en le voyant, qu'elle se renversa sur le sofa où elle étoit assise. Les Escalves en firent autant en frappant des mains, si-bien que mon frére demeura fort embarrassé de sa contenance. La jeune Dame se releva, & sans cesser de rire lui dit: Après la complaisance que vous avez euë pour moi, j'aurois tort de ne vous pas aimer de tout mon cœur; mais il faut que vous fassiez encore une chose pour l'amour de moi: c'est de danser comme vous voila. Il obéit, & la jeune Dame & ses Esclaves dansérent avec lui en riant comme

des

des folles. Aprés qu'elles eurent dansé quelque tems, elles se jettérent toutes sur le miserable, & lui donnérent tant de soufflets, tant de coups de poing & de coups de pieds, qu'il en tomba par terre presque hors de lui-même. La Vielle lui aida à se relever, & pour ne lui pas donner le tems de se fâcher du mauvais traitement qu'on venoit de lui faire: Consolez-vous, lui dit-elle à l'oreille, vous êtes enfin arrivé au bout de vos souffrances, & vous allez en recevoir le prix.

Le jour qui paroissoit déja imposa silence en cet endroit à la Sultane Scheherazade. Elle poursuivit ainsi la nuit suivante.

CLXXII.

CLXXII. NUIT.

LA Vieille, dit le Barbier, continua de parler à Bakbarah : Il ne vous reste plus ajoûta-t-elle, qu'une seule chose à faire, & ce n'est qu'une bagatelle. Vous sçaurez que ma Maîtresse a coûtume, lors qu'elle a un peu bû, comme aujourd'hui, de ne se pas laisser approcher par ceux qu'elle aime, qu'ils ne soint nuds en chemise. Quand ils sont dans cet état, elle prend un peu d'avantage, & se met à courir devant eux par la galerie & de chambre en chambre, jusqu'à-ce qu'ils l'ayent attrapée. C'est encore une de ses bizarreries. Quelqu'avantage qu'elle puisse prendre, leger & dispos comme vous êtes, vous aurez

rez bien-tôt mis la main sur elle. Mettez-vous donc vîte en chemise ; deshabilez-vous sans faire de façons.

Mon bon frére en avoit trop fait pour reculer. Il se deshabilla, & cependant la jeune Dame se fit ôter sa robe, & demeura en Jupon pour courir plus légérement. Lors qu'ils furent tous deux en état de commencer la course, la jeune Dame prit un avantage d'environ vingt pas, & se mit à courir d'une vîtesse surprenante. Mon frére la suivit de toute sa force, non sans exciter les ris de toutes les Esclaves qui frappoient des mains. La jeune Dame au lieu de perdre quelque chose de l'avantage qu'elle avoit pris d'abord, & gagnoit encore sur mon frére : Elle lui fit faire deux ou trois tours de galerie, & puis enfila une longue allée obscure, où elle se sauva par un

4

I

Ils

voir

&

en

passant devant la maison du Juge de Police, ce Magistrat voulut sçavoir la cause de ce tumulte. Les Corroyeurs lui dirent qu'ils avoient vû sortir mon frere dan l'état où il étoit, par une porte de l'appartement des femmes du Grand Visir, qui donnoit sur leur ruë. Là-dessus le Juge fit donner au malheureux Bakbarah cent coups de bâton sur la plante des piés, & le fit conduire hors de la Ville, avec défense d'y rentrer jamais.

Voila, Commandeur des Croyans, dis-je au Calife Mostanser Billah, l'avanture de mon second frére, que je voulois raconter à Vôtre Majesté. Il ne sçavoit pas que les Dames de nos Seigneurs les plus puissans se divertissent quelquefois à jouer de semblables tours aux jeunes gens, qui sont assez sots pour donner dans de semblables piéges.

un détour qui lui étoit connu. Bakbarah qui la suivoit toûjours, l'ayant perduë de vûë dans l'allée, fut obligé de courir moins vîte à cause de l'obscurité. Il apperçût enfin une lumiére, vers laquelle ayant repris sa course, il sortit par une porte qui fut fermée sur lui aussi-tôt. Imaginez-vous s'il eut lieu d'être surpris de se trouver au milieu d'une ruë de Corroyeurs. Ils ne le furent pas moins de le voir en chemise, les yeux peints de rouge, sans barbe & sans moustache. Ils commencérent à frapper des mains, à le heur, & quelques-uns coururent après lui, & lui cinglérent les fesses avec des peaux. Ils l'arrêtérent même, le mirent sur une âné qu'ils rencontrérent par hazard, & le promenérent par la Ville exposé à la risée de toute la populace.

Pour comble de malheur, en

passans

passant devant la maison du Juge de Police, ce Magistrat voulut sçavoir la cause de ce tumulte. Les Corroyeurs lui dirent qu'ils avoient vû sortir mon frere dan l'état où il étoit, par une porte de l'appartement des femmes du Grand Visir, qui donnoit sur leur ruë. Là-dessus le Juge fit donner au malheureux Bakbarah cent coups de bâton sur la plante des pieds, & le fit conduire hors de la Ville, avec défense d'y rentrer jamais.

Voila, Commandeur des Croyans, dis-je au Calife Mostanser Billah, l'avanture de mon second frére, que je voulois raconter à Vôtre Majesté. Il ne sçavoit pas que les Dames de nos Seigneurs les plus puissans, se divertissent quelquefois à jouer de semblables tours aux jeunes gens, qui sont assez sots pour donner dans de semblables piéges.

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. La nuit suivante elle reprit sa narration, & dit au Sultan des Indes,

CLXXIII. NUIT.

SIre, le Barbier, sans interrompre son discours, passa à l'histoire de son troisiéme frére.

HISTOIRE

du troisiéme frére du Barbier.

COmmandeur des Croyans, dit-il au Calife, mon troisiéme frére qui se nommoit Bakbac étoit aveugle, & sa mauvaise destinée l'ayant réduit à la mendicité, il alloit de porte

te en porte demander l'aumône. Il avoit une si longue habitude de marcher seul par les ruës, qu'il n'auoit pas besoin de conducteur. Il avoit coûtume de frapper aux portes, & de ne pas répondre qu'on ne lui eût ouvert. Un jour il frappa à la porte d'une maison; le Maître du logis qui étoit seul s'écria: Qui est là? Mon frére ne répondit rien à ces paroles, & frappa une seconde fois. Le Maître de la maison eut beau demander encore qui étoit à sa porte, personne ne lui répondit. Il descend, ouvre & demande à mon frére ce qu'il veut. Que vous me donniez quelque chose pour l'amour de Dieu, lui dit Bakbac. Vous êtes aveugle, ce me semble, reprit le Maître de la maison? Hélas qui, repartit mon frére. Tendez la main, lui dit le Maître. Mon frére la lui présenta croyant al-

aller recevoir l'aumône ; mais le Maître la lui prit seulement pour l'aider à monter jusqu'à sa chambre. Bakbac s'imagina que c'étoit pour le faire manger avec lui, comme cela lui arrivoit ailleurs assez souvent. Quand ils furent tous deux dans la chambre, le Maître lui quitta la main, se remit à sa place, & lui demanda de nouveau ce qu'il souhaitoit. Je vous ai déja dit, lui répondit Bakbac, que je vous demandois quelque chose pour l'amour de Dieu. Bon aveugle, répliqua le Maître, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de souhaiter que Dieu vous rende la vûë. Vous pouviez bien me dire cela à la porte, reprit mon frére, & m'épargner la peine de monter. Et pourquoi, innocent que vous êtes, reparit le Maître, ne répondez-vous pas dès la premiére fois lors que vous frappez,

&

& qu'on vous demande qui est là ? D'où vient que vous donnez la peine aux gens de vous aler ouvrir quand on vous parle ? Que voulez-vous donc faire de moi, dit mon frére ? Je vous le répéte encore, répondit le Maitre, je n'ai rien à vous donner. Aidez-moi donc à descendre comme vous m'avez aidé à monter, repliqua Bakbac. L'escalier est devant vous, repartit le Maître ? descendez seul si vous voulez. Mon frére se mit à descendre, mais le pied venant à lui manquer au milieu de l'escalier, il se fit du mal aux reins & à la tête en glissant jusqu'au bas. Il se releua avec assez de peine, & sortit en se plaignant & en murmurant contre le Maître de la maison, qui ne fit que rire de sa chute.

Comme il sortoit du logis, deux aveugles de ses camarades qui

qui passoient, le reconnurent à sa voix. Ils s'arrêtérent pour lui demander ce qu'il avoit. Il leur conta ce qu'il lui étoit arrivé; & aprés leur avoir dit que de toute la journée il n'avoit rien reçû: je vous conjure, ajoûta-t-il, de m'accompagner jusques chez moi, afin que je prenne devant vous quelque chose de l'argent que nous avons tous trois en commun, pour m'acheter de quoi souper. Les deux aveugles y consentirent, & il les mena chez lui.

Il faut remarquer que le Maître de la maison où mon frére avoit été si maltraité, étoit un voleur, homme naturellement adroit & malicieux. Il entendit par sa fenêtre ce que Bakbac avoit dit à ses Camarades; c'est pourquoi il descendit, les suivit, & entra avec eux dans une méchante maison où logeoit mon frére.

Les

Les aveugles s'étant assis, Bakbac dit : Fréres, il faut, S'il vous plaît, fermer la porte, & prendre garde s'il n'y a pas ici quelqu'étanger avec nous. A ces paroles le Voleur fut fort embarrassé : mais apercevant une corde qui se trouva par hazard attachée au plancher, il s'y prit & se soûtint en l'air, pendant que les Aveugles fermérent la porte, & firent le tour de la chambre en tâtant par tout avec leurs bâtons. Lors que cela fut fait, & qu'ils eurent repris leurs place, il quitta la corde & alla s'asseoir doucement prés de mon frére, qui se croyant seul avec les aveugles, leur dit : Fréres, comme vous m'avez fait dépositaire de l'argent que nous recevons depuis long tems tous trois, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance que vous avez en moi.

moi. La derniére fois que nous comptâmes, vous sçavez que nous avions dix mille drachmes, & que nous les mîmes en dix sacs. Je vais vous montrer que je n'y ai pas touché. En disant cela il mit la main à côté de lui, sous de vieilles hardes, tira les sacs l'un aprés l'autre, & les donnant à ses camarades : les voila, poursuivit-il, vous pouvez juger par leur pesanteur qu'ils sont encore en leur entier ; ou bien nous allons les compter si vous le souhaitez. Ses camarades lui ayant répondu qu'ils s'en fioient bien à lui, il ouvrit un des sacs & en tira dix drachmes ; les deux autres aveugles en tirérent chacun autant.

Mon frére remit ensuite les dix sacs à leur place ; aprés quoi un des aveugles lui dit, qu'il n'étoit pas besoin qu'il dépensât rien ce jour là pour son

sou-

ſouper, qu'il avoit aſſez de proviſions pour eux trois par la charité des bonnes gens. En même tems. Il tira de ſon piſſac du pain, du fromage & quelques fruits, mit tout cela ſur une table, & puis ils commencérent à manger. Le Voleur qui étoit à la droite de mon frére, choiſiſſoit ce qu'il y avoit de milleur, & mangeoit avec eux; mais quelque précaution qu'il pût prendre pour ne pas faire de bruit, Bakbac l'entendit mâcher, & s'écria auſſi-tôt: Nous ſommes perdus! Il y a un étranger avec nous. En parlant de la ſorte il étendit la main, & ſaiſit le Voleur par le bras; il ſe jetta ſur lui en criant au voleur, & en lui donnant de grands coups de poing. Les autres aveugles ſe mirent à crier auſſi, & à fraper le Voleur, qui de ſon côté ſe défendit le mieux qu'il pût. Comme il
 étoit

étoit fort & vigoureux, & qu'il avoit l'avantage de voir où il adressoit ses coups, il en portoit de furieux tantôt à l'un & tantôt à l'autre quand il pouvoit en avoir la liberté, & il étoit au voleur encore plus fort que ses ennemis. Les voisins accoururent bien-tôt au bruit, enfoncérent la porte, & eurent bien de la peine à séparer les combattans: mais enfin en étant venu a bout, ils leur demandérent le sujet de leur différent. Messeigneurs, s'écria mon frére, qui n'avoit pas quité le Voleur; cet homme que je tiens est un Voleur, qui est entré ici avec nous pour nous enlever le peu d'argent que nous avons. Le Voleur qui avoit fermé les yeux d'abord qu'il avoit vû paroître les voisins, feignit d'être aveugle, & dit alors: Messeigneurs, c'est un menteur. je vous jure par le

le Nom de Dieu, & par la vie du Calife, que je suis leur associé, & qu'ils refusent de me donner ma part légitime. Ils se sont tout trois mis contre moi, & je demande Justice. Les voisins ne voulurent pas se mêler de leur contestation & les menérent tous quatre au Juge de Police.

Quand ils furent devant ce Magistrat, le Voleur, sans attendre qu'on l'interrogeât, dit en contrefaisant toûjours l'aveugle; *Seigneur*, puis que vous êtes commis pour administrer la Justice de la part du Calife, dont Dieu veuille faire prospérer la puissance, je vous déclarai que nous sommes également criminels mes trois camarades & moi. Mais comme nous nous sommes engagez par serment à ne rien avouer que sous la bâtonnade, si vous voulez sçavoir nôtre crime, vo-

vous n'avez qu'à commander qu'on nous la donne, & qu'à commencer par moi. Mon frére voulut parler, mais on lui imposa silence. On mit le Voleur sous le bâton.

A ces mots Scherazade remarquant qu'il étoit jour interrompit sa narration. Elle en reprit ainsi la suite le lendemain.

CLXXIV. NUIT.

On mit donc le Voleur sous le bâton, dit le Barbier, & il eut la constance de s'en laisser donner jusqu'à vingt ou trente coups; mais faisant semblant de se laisser vaincre par la douleur, il ouvrit un oeil premiérement, & bien-tôt aprés il ouvrit l'autre en criant misericorde, & en suppliant le

Juge de police de faire cesser les coups. Le Juge voyant que le Voleur le regardoit les yeux ouverts, en fut fort étonné; Méchant, lui dit-il, que signifie ce miracle? Seigneur, répondit le Voleur, je vais vous découvrir un secret inportant, si vous voulez me faire grace, & me donner pour gage que vous me tiendrez parole, l'anneau que vous avez au doigt, & qui vous sert de cachet, je suis prêt à vous révéler la mistére.

Le Juge fit cesser les coups de bâton, lui remit son anneau, & promit de lui faire graçe. Sur la foi de cette promesse, reprit le Voleur, je vous avouerai, Seigneur, que mes camarades & moi nous voyons fort clair tout quatre. Nous feignons d'être aveugles pour entrer librement dans les maisons, & pénétrer jusqu'aux appartemens des femmes, où nous abusons de

de leur foiblesse. Je vous confesse encore que par cet artifice nous avons gagné dix mille drachmes en société. J'en ai demandé aujourd'hui à mes confréres deux mille cinq cens qui m'appartiennent pour ma part, ils me les ont refusées, parce que je leur ai déclaré que je voulois me retirer, & qu'ils ont eu peur que je ne les accusasse; & sur mes instances à leur demander ma part, ils se sont jettez sur moi, & m'ont maltraité de la maniére dont je prens à témoin les personnes qui nous ont amenez devant vous. J'attens de vôtre Justice Seigneur, que vous me ferez livrer vous-même les deux mille cinq cent drachmes qui me sont dûës. Si vous voulez que mes camarades confessent la vérité que j'avance, faites leur donner trois fois autant de coups de bâton que j'en ai re-

reçû vous verrez qu'ils ouvriront les yeux comme moi.

Mon frére & les deux autres aveugles voulurent se justifier d'une imposture si horrible, mais le Juge ne daigna pas les écouter : Scélérats, leur dit-il, c'est donc ainsi que vous contrefaites les aveugles, que vous trompez les gens sous prétexte d'exciter leur charité, & que vous commettez de si méchantes actions ? C'est une imposture, s'écria mon frére ! Il est faux qu'aucun de nous voye clair ; nous en prenons Dieu à témoin.

Tout ce que pût dire mon frére fut inutile, ses camarades & lui réçûrent chacun deux cens coups de bâton. Le Juge attendoit toûjours qu'ils ouvrissent les yeux, & attribuoit à une grande obstination ce qui n'étoit pas possible qu'il arrivât. Pendant ce tems là le Voleur di-

HISTOIRE

du quatriéme frére du Barbier.

ALcouz étoit le nom de mon quatriéme frére. Il devint borgne à l'occasion que j'aurai l'honneur de dire à vôtre Majesté. Il étoit boucher de profession. Il avoit un talent particulier pour élever & dresser des Beliers à se battre, & par ce moyen il s'étoit aquis la connoissance & l'amitié des principaux Siegneurs qui se plaisent à voir ces sortes de combats, & qui ont pour cet effet des Beliers chez eux. Il étoit d'ailleurs fort achalandé. Il avoit toûjours dans sa boutique le plus belle viande qu'il y eût à la Boucherie; parce qu'il étoit fort riche, & qu'il n'épargnoit rien pour avoir la meilleure.

Un

Un jour qu'il étoit dan sa boutique, un Vieillard qui avoit une longue barbe blanche vint acheter six livres de viande; lui donna de l'argent, & s'en alla. Mon frére trouva cet argent si beau, si blanc & si bien monnoyé, qu'il le mit à part dans un coffre dans un endroit séparé. Le même Vieillard ne manqua pas durant cinq mois de venir prendre chaque jour la même quantité de viande, & de la payer en pareille monnoye, que mon frére continua de mettre à part.

Au bout des cinq mois 'Alcouz voulant acheter une quantité de moutons & les payer en cette belle monnoye, ouvrit le coffre; mais au lieu de la trouver, il fut dans un étonnement extrême de ne voir que des feuilles coupées en rond à la place où il l'avoit mise. Il se donna de grands coups à la tê-

tête, en faisant des cris qui attirérent bien-tôt les voisins, dont la surprise égala la sienne, lors qu'ils eurent appris de quoi il s'agissoit. Plût à Dieu, s'écria mon frére en pleurant, que ce traître de Vieillard arrivât présentement ici avec son air hipocrite! Il n'eut pas plûtôt achevé ces paroles qu'il le vit venir de loin; il courut au devant de lui avec précipitation, & mettant la main sur lui: Musulmans, s'écria-t-il de toute sa force, à l'aide! Ecoutez la friponnerie que ce méchant homme m'ai faite. En même tems il raconta à une assez grande foule de peuple qui s'étoit assemblée autour de lui, ce qu'il avoit déja conté à ses voisins. Lorsqu'il eut achevé, le Vieillard sans s'émouvoir, lui dit froidement: Vous feriez fort bien de me laisser aller & de réparer par cette action l'affront
que

que vous me faites devant tant de monde, de crainte que je ne vous en fasse un plus sanglant dont je serois fâché. Hé! qu'avez vous à dire contre moi, lui repliqua mon frére? Je suis un honnête homme dans ma profession, & je ne vous crains pas. Vous voulez donc que je le publie, reprit le Vieillard, du même ton? Sachez, ajouta-t-il en s'adressant au peuple, qu'au lieu de vender de la chair de mouton, comme il le doit, il vend de la chair humaine. Vous êtes un imposteur, lui repartit mon frére. Non, non, dit alors le Vieillard, à l'heure qui je vous parle, il y a un homme égorgé & attaché au dehors de votre boutique comme un mouton; qu'on y aille, & l'on verra si je dis la vérité.

Avant que d'ouvrir le coffre où étoient les feuilles, mon frére avoit tué un mouton ce jour

tête, en faisant des cris qui at-tirérent bien-tôt les voisins dont la surprise égala la sienne, lors qu'ils eurent appris de quoi il s'agissoit. Plût à Dieu, s'écria mon frére en pleurant, que ce traître de Vieillard arrivât présentement ici avec son air hipocrite! Il n'eut pas plûtôt achevé ces paroles qu'il le vit venir de loin; il courut au devant de lui avec précipitation, & mettant la main sur lui : Musulmans, s'écria-t-il de toute sa force, à l'aide! Ecoutez la friponnerie que ce méchant homme m'ai faite. En même tems il raconta à une assez grande foule de peuple qui s'étoit assemblée autour de lui, ce qu'il avoit déja conté à ses voisins. Lorsqu'il eut achevé, le Vieillard sans s'émouvoir, lui dit froidement : Vous feriez fort bien de me laisser aller & de réparer par cette action l'affront que

de poing : Comment méchant homme, c'eſt donc ainſi que tu nous fait manger de la chair humaine ? Et le Vieillard qui ne l'avoit pas abandonné, lui en déchargea une autre dont il lui creva un œil. Toutes les perſonnes même qui purent approcher de lui ne l'épargnérent pas. On ne ſe contenta pas de le maltraiter, on le conduiſit devant le Juge de Police, à qui l'on préſenta le prétendu cadavre, que l'on avoit détache & apporté pour ſervir de témoin contre l'accuſé : Seigneur, lui dit le Vieillard Magicien, vous voyez un homme qui eſt aſſez barbare pour maſſacrer les gens, & qui vend leur chair pour de la viande de mouton. Le public attende que vous en faſſiez un châtiment exemplaire. Le Juge de Police entendit mon frére avec patience ; mais l'argent changé en feuilles lui pa-

parut si peu digne de foi, qu'il traita mon frére d'imposteur; & s'en rapportant au témoignage de ses yeux, il lui fit donner cinq cent coups de bâton. Ensuite l'ayant obligé de lui dire où étoit son argent, il enleva tout ce qu'il avoit, & le bannit à perpétuité, après l'avoir exposé aux yeux de toute la ville trois jours de suite monté sur un Chameau.

Mais, Sire, dit en cet endroit Scheherazade à Schariar, la clarté du jour que je vois paroître m'impose silence. Elle se tût, & la nuit suivante elle continua d'entretenir le Sultan des Indes en ces termes.

CLXXV. NUIT.

SIre, le Barbier poursuivit ainsi l'histoire d'Alcouz. Je n'étois pas à Bagdad, dit-il, lors qu'une avanture si tragique arriva à mon quatriéme frére. *Il se retira dans un lieu* écarté, où il demeura caché jusqu'à-ce qu'il fut guéri des coups de bâton dont il avoit le dos meurtri : car c'étoit sur le dos qu'on l'avoit frappé. Lors qu'il fut en état de marcher, il se rendit la nuit par des chemins détournez, à une Ville où il n'étoit connu de personne, & il y prit un logement d'où il ne sortoit presque pas. A la fin ennuyé de vivre toûjours enfermé, il alla se promener dans un Faux-bourg, où il entendit tout

coup un grand bruit de Cavaliers qui venoient derriére lui. Il étoit alors par hazard prés de la porte d'une grande maison ; & comme après ce qui lui étoit arrivé il appréhendoit tout ; il craignit que ces Cavaliers ne le suivissent pour l'arrêter ; c'est pourquoi il ouvrit la porte pour se cacher, & aprés l'avoir renfermée il entra dans une grande cour, où il n'eut pas plûtôt paru, que deux domestiques vinrent à lui, & le prenant au collet, Dieu soit loué, lui dirent-ils, de ce que vous venez vous-même vous livrer à nous. Vous nous avez donne tant de peine ces trois derniéres nuits, que nous n'en avons pas dormi, & vous n'avez épargné nôtre vie, que parce que nous avons sçû nous garentir de vôtre mauvais dessein.

Vous pouvez bien penser que mon frére fut fort surpris

de

de ce compliment : Bonnes gens, leur dit-il, je ne ſçai ce que vous me voulez, & vous me prenez ſans doute pour un autre. Non, non, repliquérent-ils ; nous n'ignorons pas que vous & vos camarades vous étes de francs voleurs. Vous ne vous contentez pas d'avoir dérobé à nôtre Maître tout ce qu'il avoit, & de l'avoir reduit à le mendicité, vous en voulez encore à ſa vié. Voyons un peu ſi vous n'avez pas le couteau que vous aviez à la main lors que vous nous pourſuiviez hier pendant la nuit. En diſant cela ils le fouillérent, & trouvérent qu'il avoit un couteau ſur lui. Oh, oh, s'écriérent-ils en le prenant, oſerez-vous dire encore que vous n'étes point un voleur ? Hé quoi, leur répondit mon frére, eſt-ce qu'on ne peut pas porter un couteau ſans étre voleur ? Ecoutez mon hiſtoire, ajoûta-t-il ; au lieu d'a-

d'avoir une si mauvaise opinion de moi, vous serez touché de mes malheurs. Bien éloigné de l'écouter, ils se jetterent sur lui, le foulérent aux pieds, lui arrachérent son habit, & lui déchirérent sa chemise. Alors voyant les cicatrices qu'il avoit au dos: Ah chien, dirent-ils en redoublant leurs coups, tu veux nous faire accroire que tu es *honnête* homme, & ton dos nous fait voir le contraire. Hélas, s'écria mon frère! il faut que mes péchez soient bien grands, puis qu'aprés avoir été déja maltraité si injustement, je le suis une seconde fois sans être plus coupable.

Les deux domestiques ne furent nullement attendris de ses plaintes, & ils le menérent au Juge de Police, qui lui dit: Par quelle hardiesse es-tu entré chez eux pour les poursuivre le couteau à la main? Seigneur, ré-

répondit le pauvre Aldouz, je ſuis l'homme du monde le plus innocent, & je ſuis perdu ſi vous ne me faites la grace de m'écouter patiemment : perſonne n'eſt plus digne de compaſſion que moi. Seigneur, interrompit alors un des domeſtiques, voulez-vous écouter un voleur qui entre dans les maiſons pour piller & aſſaſſiner les gens ? Si vous refuſez de nous croire, vous n'avez qu'à regarder ſon dos. En parlant ainſi, il découvrit le dos de mon frére, & la fit remarquer au Juge, qui ſans autre information commanda ſur le champ qu'on lui donnât cent coups de nerf de bœuf ſur les épaules, & enſuite il le fit promener par la Ville ſur un Chameau, & crier devant lui : *Voila de quelle maniére on châtie ceux qui entrent par force dans les maiſons.*

Cette promenade achevée, on

on le mit hors de la Ville avec défense d'y rentrer jamais. Quelques personnes qui le rencontérent aprés cette seconde disgrace, m'avertirent du lieu où il étoit. J'allai l'y trouver, & le remenai à bagdad secrétement, où je l'assistai de tout mon petit pouvoir.

Le Calife Monstanser Billah, poursuivit le Barbier, ne rit pas tant de cette histoire que des autres. Il eut la bonté de plaindre le malheureux Alcouz. Il voulut encore me faire donner quelque chose & me renvoyer; mais sans donner le tems d'éxécuter son ordre, je repris la parole, & lui dis: Mon Souverain Seigneur & Maître, vous voyez bien que je parle peu; & puis que Vôtre Majesté m'a fait la grace de m'écouter jusqu'ici, qu'Elle ait la bonté de vouloir entendre encore les avantures de

mes

mes deux autres fréres. J'espére qu'elles ne vous divertiront pas moins que les précédentes. Vous en pourrez faire faire une Histoire complette, qui ne sera pas indigne de vôtre Bibliothéque. J'aurai donc l'honneur de vous dire que mon cinquiéme frére se nommoit *Alnaschar*... *Mais je m'apperçois qu'il est jour*, dit en cet endroit Scheherazade. Elle garda le silence, & reprit ainsi son discours la nuit suivante.

CLXXVI. NUIT.

SIre, le Barbier continua de parler dans ces termes.



HISTOIRE

du cinquiéme Frére du Barbier.

ALnaſchar, tant que vécut nôtre pere, fut très-pareſſeux. Au lieu de travailler pour gagner ſa vie, il n'avoit pas honte de la demander le ſoir, & de vivre le lendemain de ce qu'il avoit reçû. Nôtre pére mourut accablé de vieilleſſe, & nous laiſſa pour tout bien ſept cent drachmes d'argent. Nous les partageâmes également, de ſorte que chacun en eut cent pour ſa part. Alnaſchar qui n'avoit jamais poſſédé tant d'argent à la fois, ſe trouva fort embarraſſé ſur l'uſage qu'il en feroit. Il ſe conſulta long-tems lui-même là deſſus, & il ſe détermina enfin à les employer en verres, en bouteilles, & autres piéces de

de verrerie, qu'il alla acheter chez un gros Marchand. Il mit le tout dans un panier à jour, & choisit une fort petite boutique où il s'assit, le panier devant lui & le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on vint acheter de sa marchandise. Dans cette attitude, les yeux attachez sur son panier, il se mit à rêver & dans sa rêverie il prononça les paroles suivantes assez haut pour être entendu d'un Tailleur qu'il avoit pour voisin : Ce panier, dit-il, me coute cent drachmes, & c'est tout ce que j'ai au monde. J'en ferai bien deux cens drachmes en le vendant en détail, & de ces deux cens drachmes que j'employerai encore en verrerie, j'en ferai quatre cens. Continuant ainsi j'amasserai par la suite du tems quatre mille drachmes. De quatre mille drachmes, j'irai ai-

ſément juſqu'a huit mille. Quand j'en aurai dix mille, je laiſſerai là auſſi-tôt la Verrerie pour me faire Jouaillier. Je ferai commerce de Diamans, de Perles, & de toute ſorte de Pierreries. Poſſédant alors des richeſſes à ſouhait, j'achéterai une belle Maiſon, de grandes Terres, des Eſclaves, des Eunuques, des Chevaux; je ferai bonne chére, & du bruit dans le monde. Ja ferai venir chez moi tout ce qui ſe trouvera dans la Ville de Joueurs d'inſtrumens, de Danſeurs & de Danſeuſes. Je n'en demeurerai pas là, & j'amaſſerai, s'il plaît à Dieu, juſqu'à cent mille drachmes. Lors que je me verrai riche de cent mille drachmes, je m'eſtimerai autant qu'un Prince, & j'envoyerai demander en mariage la fille du Grand Viſir, en faiſant répréſenter à ce Miniſtre que j'aurai en-

entendu dire des merveilles de la beauté, de la sagesse, de l'esprit & de toutes les autres qualitez de sa fille & enfin que je lui donnerai mille piéces d'or pour la premiére nuit de nos noces. Si le Visir étoit assez mal-honnête pour me refuser sa fille, ce qui ne sçauroit arriver, j'irois l'enlever à sa barbe & l'aménerois, malgré lui chez moi.

D'abord que j'aurai épousé la fille du Grand Visir, je lui acheterai dix Eunuques noirs des plus jeunes & des mieux faits Je m'habillerai comme un Prince; & monté sur un beau cheval qui aura une selle de fin or avec une bousse d'étoffe d'or relevée de diamans & de perles, je marcherai par la Ville accompagné d'Esclaves devant & derriére moi, & me rendrai à l'Hôtel du Visir aux yeux des grands & des petits qui

qui me feront de profondes révérences. En descendant chez le Visir au pied de son escalier, je monterai au milieu de mes gens rangez en deux files à droit & à gauche; & le Grand Visier en me recevant comme son Gendre me cédera sa place & se mettra au dessous de moi pour me faire plus d'honneur. Si cela arrive, comme je l'espére, deux de mes gens auroit chacun une bourse de mille piéces d'or que je leur aurai fait apporter. J'en prendrai une, & la lui présentant : Voila, lui dirai-je, les mille piéces d'or que j'ai promises pour la premiére nuit de mon mariage; & lui offrant l'autre: Tenez, ajoûterai-je, je vous en donne encore autant, pour vous marquer que je suis homme de parole, & que je donne plus que je ne promete. Aprés une action comme celle là on ne parlera

lera dans le monde que de ma générosité.

Je reviendrai chez moi avec la même pompe. Ma femme m'envoyera complimenter de sa part par quelque Officier sur la visite que j'aurai faite au Visir son pére ; j'honorerai l'Officier d'une belle robe & le renvoyerai avec un riche présent. Si elle s'avise de m'en envoyer un, je ne l'accepterai pas, & je congédierai le portent. Je ne permettrai pas qu'elle sorte de son appartement pour quelque cause que ce soit, que je n'en soit averti ; & quand je voudrai bien y entrer, ce sera d'une maniére qui lui imprimera du respect pour moi. Enfin il n'y aura pas de maison mieux réglée que la mienne. Je sera toûjours habillé richement. Lors que je me retirerai avec elle le soir, je serai assis à la place d'honneur,

neur, où j'affecterai un air grave, sans tourner la tête à droit ou à gauche: Je parlerai peu; & pendant que ma femme, belle comme la pleine Lune, demeurera debout devant moi avec tous ses atours je ne ferai pas semblant de la voir. Ses femmes qui seront autour d'elle, me diront: Nôtre cher Seigneur & Maitre, voila vôtre Epouse, vôtre humble servante devant vous: elle attend que vous la caressiez, & elle est bien mortifiée de ce que vous ne daignez pas seulement la ragarder. Elle est fatiguée d'être si long-tems debout; dites-lui au moins de s'asseoir. Je ne répondrai rien à ce discours, ce qui augmentera leur surprise & leur douleur. Elles se jetteront à mes pieds: & après qu'elles y auront demeuré un tems considérable à me supplier de me laisser fléchir,

je

je léverai enfin la tête & jetterai sur elle un regard distrait, puis je me remettrai dans la même attitude. Dans la pensée qu'elles auront que ma femme ne sera pas assez bien ni assez proprement habillée, elles la meneront dans son cabinet pour lui faire changer d'habit; & moi cependant je me léverai de mon côté & prendrai un habit bien plus magnifique que celui d'auparavant. Elles reviendront une seconde fois à la charge; elles me tiendront le même discours, & je me donnerai le plaisir de ne pas regarder ma femme qu'après m'être laissé prier & solliciter avec autant d'instances & aussi long-tems que la premiére fois. Je commencerai dès le premier jour de mes nôces à lui apprendre de quelle maniére je prétens en user avec elle le reste de sa vie.

La Sultane Scheherazade se tût à ces paroles, à cause du jour qu'elle vit paroître. Elle reprit la suite de son discours le lendemain, & dit au Sultan des Indes.

CLXXVII. NUIT.

SIre, le Barbier babillard poursuivit ainsi l'histoire de son cinquiéme frére. Après les cérémonies de nos nôces, continua Alnaschar, je prendrai de la main d'un de mes gens qui sera près de moi, une bourse de cinq cens piéces d'or que je donnerai aux Coëffeuses, enfin qu'elles me laissent seul avec mon Epouse. Quand elles se seront retirées, ma femme se couchera la premiére. Je me coucherai ensuite auprès d'elle, le dos tourné de

de ſon côte, & je paſſerai la nuit ſans lui dire un ſeul mot. Le lendemain elle ne manquera pas de ſe plaindre de mes mépris & de mon orgueil à ſa mére, femme du Grand Viſir, & j'en aurai la joye au cœur. Sa mére viendra me trouver, me baiſera les mains avec reſpect; & me dira: Seigneur, car elle n'oſera m'appeller ſon Gendre, de peur de me déplaire en me parlant ſi familiérement; je vous ſupplie de ne pas dédaigner de regarder ma fille & de vous approcher d'elle. Je vous aſſure qu'elle ne cherche qu'à vous plaire, & qu'elle vous aime de toute ſon ame. Mais ma Belle-mére aura beau parler, je ne lui répondrai pas une ſillabe, & je demeurerai ferme dans ma gravité. Alors elle ſe jettera à mes pieds, me les baiſera pluſieurs fois, & me dira: Seigneur,

gneur, feroit-il possible que vous soupçonnassiez la sagesse de ma fille? Je vous assure que je l'ai toûjours euë devant les yeux, & que vous êtes le premier homme qui l'ait jamais vuë en face. Cessez de lui causer une si grande mortification: faites-lui la grace de la regarder, de lui parler, & de la fortifier dans la bonne intention qu'elle a de vous satisfaire en toute chose. Tout cela ne me touchera point: ce que voyant ma Belle-mére, elle prendra un verre de vin, & le mettant à la main de sa fille mon épouse: Allez, lui dira-t-elle, présentez-lui vous-même ce verre de vin; Il n'aura peut-être pas la cruauté de le refuser d'une si belle main. Ma femme viendra avec le verre, demeurera debout & toute tremblante devant moi. Lors qu'elle verra que je ne tournerai

nerai point la vuë de ſon côté, & que je perſiſterai à la dédaigner, elle me dira les larmes aux yeux: Mon cœur, ma chére ame, mon aimable Seigneur, je vous conjure par les faveurs dont le Ciel vous comble, de me faire la grace de recevoir ce verre de vin de la main de votre trés humble ſervante. Je me garderai bien de la regarder encore, & de lui répondre. Mon charmant Epoux, continuera-t-elle en redoublant ſes pleurs & en m'approchant le verre de la bouche: Je ne ceſſerai pas que je n'aye obtenu que vous bûviez. Alors fatigué de ſes priéres, je lui lancerai un regard terrible, & lui donnerai un bon ſoufflet ſur la jouë en la repouſſant du pied ſi vigoureuſement, qu'elle ira tomber bien loin au de là du ſofa.

Mon frére étoit tellement abſor-

abſorbé dans ces viſions chimériques, qu'il repréſenta l'action avec ſon pied, comme ſi elle eût été réelle; & par malheur il en frappa ſi rudement ſon panier plein de verrerie, qu'il le jetta du haut de ſa boutique dans la ruë, de maniére que tout la verrerie fut briſée en mille morceaux.

Le Tailleur ſon voiſin qui avoit oüi l'extravagance de ſon diſcours, fit un grand éclat de rire lors qu'il vit tomber le panier. Oh, que tu es un indigne homme, dit-il à mon frére! ne dévrois-tu pas mourir de honte de maltraiter ainſi une jeune Epouſe qui ne t'a donné aucun ſujet de te plaindre d'elle. Il faut que tu ſois bien brutal pour mépriſer les pleurs & les charmes d'une ſi aimable perſonne. Si j'étois à la place du Viſir ton Beau-pére, je te ferois donner cent coups

coups de nerfs de bœuf, & te ferois promener par la Ville avec l'éloge que tu mérite.

Mon frére, à cet accident si funeste pour lui, rentra en lui-même, & voyant que c'étoit par son orgueil insupportable qu'il lui étoit arrivé, il se frappa le visage, déchira ses habits & se mit à pleurer en poussant des cris qui firent bien-tôt assembler les voisints & arrêter les Passans qui alloient à la priére de midi. Comme c'étoit un vendredi, il y alloit plus de monde que les autres jours. Les uns eurent pitié d'Alnaschar, & les autres ne firent que rire de son extravagance. Cependant la vanité qu'il s'étoit mise en tête s'étoit dissipée avec son bien; & il pleuroit encore son sort amérement, lors qu'une Dame de considération montée sur une mule richement capâraçonnée, vint à passer par là. L'é-

L'état où elle vit mon frére excita sa compassion ; elle demanda qui il étoit & ce qu'il avoit à pleurer. On lui dit seulement, que c'étoit un pauvre homme qui avoit employé le peu d'argent qu'il possédoit à l'achat d'un panier de verrerie, que ce panier étoit tombé, & que toute la verrerie s'étoit cassée. Aussi tôt la Dame se tourna du côté d'un Eunuque qui l'accompagnoit : Donnez-lui, dit-elle, ce que vous avez sur vous. L'Eunuque obéit & mit entre les mains de mon frére une bourse de cinq cent piéces d'or. Alnaschar pensa mourier de joye en la recevant. Il donna mille benédictions à la Dame ; & aprés avoir fermé sa boutique où sa présence n'étoit plus nécessaire, il s'en alla chez lui.

Il faisoit de profondes réfléxions sur le grand bonheur qui ve-

venoit de lui arriver, lors qu'il entendit frapper à sa porte. Avant que d'ouvrir il demanda qui frappoit; & ayant reconnu a la voix que c'étoit une femme, il ouvrit. Mon fils, lui dit-elle, j'ai une grace à vous demander: Voila le tems de la priére, je voudrois bien me laver pour être en état de la faire. Laissez-moi s'il vous plaît entrer chez vous, & me donnez un vase d'eau. Mon frere envisagea cette femme, & vit que c'étoit une personne déja fort avancée en âge. Quoi qu'il ne la connût point, il ne laissa pas de lui accorder ce qu'elle demandoit. Il lui donna un vase plein d'eau; ensuite il repprit sa place, & toûjours occupé de sa derniére avanture, il mit son or dans une espece de bourse longue & étroite propre à porter à sa ceinture. La Viellle pendant ce tems là fit

sa

sa priére, & lors qu'elle eut achevé, elle vint trouver mon frére, se prosterna deux fois en frappant la terre de son front, comme si elle eût voulu prier Dieu; puis s'étant relevée, elle lui souhaita toute sorte de bien.

L'aurore dont la clarté commençoit à paroître, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. La nuit suivante elle reprit ainsi son discours en faisant toûjours parler le Barbier.

CLXXVIII. NUIT.

LA Vieille souhaita donc toute sorte de biens à mon frére, & le remercia de son honnêteté. Comme elle étoit habillée assez pauvrement & qu'elle s'cumilloit fort devant lui, il

il crut qu'elle lui demandoit l'aumône. Il lui présenta deux piéces d'or. La Vieille se retira en arriére avec surprise, comme si mon frére lui eût fait une injure; grand Dieu! lui dit-elle, que veut dire ceci? Seroit-il possible, Seigneur, que vous me prissiez pour une de ces misérables qui font profession d'entrer hardiment chez les gens pour demander l'aumône? Reprenez vôtre argent, je n'en ai pas besoin, Dieu merci. J'appartiens à une jeune Dame de cette Ville, qui est pourvûë d'une beauté charmante, & qui est avec cela très riche; elle ne me laisse manquer de rien.

Mon frére ne fut pas assez fin pour s'appercevoir de l'adresse de la Vieille, qui n'avoit refusé les deux piéces d'or que pour en attraper davantage. Il lui demanda si elle ne pour-roit

roit pas lui procurer l'honneur de voir cette Dame. Très-volontiers, lui répondit elle, elle sera bien aise de vous épouser, & de vous mettre en possession de tous ses biens en vous faisant maître de sa personne. Prenez vôtre argent, & suivez-moi. Ravi d'avoir trouvé une grosse somme d'argent, & presque aussi-tôt une femme belle & riche, il ferma les yeux à toute autre considération. Il prit les cinq cens piéces d'or, & se laissa conduire par la Vieille.

Elle marcha devant lui, & il la suivit de loin jusqu'à la porte d'une grande maison où elle frappa. Il la rejoignit dans le tems qu'une jeune Esclave Grecque ouvroit. La Vieille le fit entrer le prémier, & passer au travers d'une cour bien pavée, & l'introduisit dans une salle dont l'ameublement le con-

confirma dans la bonne opinion qu'on lui avoit fait concevoir de la Maîtresse de la maison. Pendant que la Vieille alla avertir la Dame, il s'assit, & comme il avoit chaud, il ôta son turbant & le mit près de lui. Il vit bien-tôt entrer la jeune Dame, qui le surprit bien plus par sa beauté, que par la richesse de son habillement. Il se leva dès qu'il l'apperçût. La Dame le pria d'un air gracieux de reprendre sa place, en s'asséyant près de lui. Elle lui marqua bien de la joye de le voir, & après lui avoit dit quelques douceurs: Nous ne sommes pas ici assez commodément, ajoûta-t-elle, venez, donnez-moi la main. A ces mots elle lui présenta la sienne, & le ména dans une chambre écartée où elle s'entretint encore quelque tems avec lui. Puis elle le quitta, en lui disant

ſant : Demeurez, je ſuis à vous dans un moment. Il attendit ; mais au lieu de la Dame, un grand Eſclave noir arriva le ſabre à la main, & regardant mon frére d'un œil terrible : Que fais-tu ici, lui dit-il fiérement ? Alnaſchar à cet aſpect fut tellement ſaiſi de frayeur, qu'il n'eut pas la force de répondre. L'Eſclave qui le dépoüilla, lui enleva l'or qu'il portoit, & lui déchargea pluſieurs coups de ſabre dans les chairs ſeulement. Le malheureux en tomba par terre, où il reſta ſans mouvement, quoi qu'il eût encore l'uſage de ſes ſens. Le Noir le croyant mort demanda du ſel, l'Eſclave Grecque en apporta plein un grand baſſin : Ils en frotérent les playes de mon frére, qui eut la préſence d'eſprit, malgré la douleur cuiſante qu'il ſouffroit, de ne donner aucun ſi-

ſigne de vie. Le Noir & l'Eſclave Grecque s'étant retirez, la Vieille qui avoit fait tomber mon frére dans le piége, vint le prendre par les pieds & le traîna juſqu'à une trappe quelle ouvrit. Elle le jetta dedans, & il ſe trouva dans un lieu ſoûterrain avec pluſieurs corps de gens qui avoient été aſſaſſinez. *Il s'en apperçut dès qu'il fut* revenu à lui; car la violence de ſa chûte lui avoit ôté le ſentiment. Le ſel dont ſes playes avoient été frottées lui conſervérent la vie. *Il reprit* peu à peu aſſez de force pour ſe ſoûtenir; & au bout de deux jours ayant ouvert la trappe durant la nuit, & remarqué dans la cour un endroit propre à ſe cacher, il y demeura juſqu'à la pointe du jour. Alors il vit paroître la déteſtable Vieille qui ouvrit la porte de la ruë, & partit pour aller chercher une autre proye. Afin qu'el-

qu'elle ne le vît pas, il ne sortit de ce coupe gorge que quelques momens après elle, & il vint se réfugier chez moi, où il m'apprit toutes les avantures qui lui étoient arrivées en si peu de tems.

Au bout d'un mois il fut parfaitement guéri de ses blessures par les remédes souverains que je lui fis prendre. Il résolut de se vanger de la Vieille qui l'avoit trompé si cruellement. Pour cet effet il fit une bourse assez grande pour contenir cinq cens piéces d'or, & au lieu d'or il la remplit de morceaux de verre.

Scheherazade en achevant ces derniers mots, s'apperçut qu'il étoit jour. Elle n'en dit pas davantage cette nuit. Mais le lendemain elle poursuivit de cette sorte l'histoire d'Alnaschar.

CLXXIX.

CLXXIX. NUIT.

MOn frére, continua le Barbier, attacha le sac de verre autour de lui avec sa ceinture, se déguisa en vieille, & prit un sabre qu'il cacha sous sa robe. Un matin il rencontra la Vieille qui se promenoit déja par la Ville, en cherchant l'occasion de jouër un mauvais tour à quelqu'un. Il l'aborda, & contrefaisant la voix d'une femme : N'auriez vous pas, lui dit-il, un trébuchet à me prêter? Je suis une femme de Perse nouvellement arrivée. J'ai apporté de mon païs cinq cens piéces d'or. Je voudrois bien voir si elles sont de poids. Bonne femme, lui répondit la Vieille, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi. Venez, vous-

vous n'avez qu'à me ſuivre ; je vous ménerai chez mon fils qui eſt Changeur ; il ſe fera un plaiſir de vous les peſer lui-même pour vous en épargner la peine. Ne perdons pas de tems, afin de le trouver avant qu'il aille à ſa boutique. Mon frére la ſuivit juſqu'à la maiſon où elle l'avoit introduit la premiére fois, & la porte fut ouverte par l'Eſclave Grecque.

La Vieille ména mon frére dans la ſalle, où elle lui dit d'attendre un moment, qu'elle alloit faire venir ſon fils. Le prétendu fils parut ſous la forme du vilain Eſclave noir : Maudite Vielle, dit-il à mon frére, leve-toi & me ſuis. En diſant ces mots il marcha devant pour le mener au lieu où il vouloit le maſſacrer. Alnaſchar ſe leva, le ſuivit, & tirant ſon ſabre de deſſous ſa robe, il le lui déchargea ſur le cou

par derriére si adroitement, qu'il lui abattit la tête. Il la prit aussi-tôt d'une main, & de l'autre il traîna le cadavre jusqu'au lieu soûterain où il le jetta avec la tête. L'Esclave Grecque accoûtumée à ce manége se fit bien-tôt voir avec le bassin plein de sel; mais quand elle vit Alnascher le sabre à la main & qui avoit quitté le voile dont il s'étoit couvert le visage, elle laissa tomber le bassin & s'enfuit; mais mon frére courant plus fort qu'elle, la joignit, & lui fit voler la tête de dessus les épaules. La méchante Vieille accourut au bruit, & il se saisit d'elle avant qu'elle eût le tems de lui échaper. Perfide, s'écria-t-il, me reconnois tu? Hélas! Seigneur, répondit-elle en tremblant, qui êtes-vous? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vû. Je suis, dit-il, celui chez qui tu

tu entras l'autre jour pour te laver & faire ta priére d'hipocrite ; t'en souvient-il ? Alors elle se mit à genoux pour lui demander pardon ; mais il la coupa en quatre piéces.

Il ne restoit plus que la Dame qui ne sçavoit rien de ce qui venoit de se passer chez elle. Il la chercha, & la trouva dans une chambre où elle pensa s'évanoüir quand elle le vit paroître. Elle lui demanda la vie, & il eut la générosité de la lui accorder. Madame, lui dit-il, comment pouvez-vous être avec des gens aussi méchans que ceux dont je viens de me vanger si justement. J'étois, lui répondit-elle, la femme d'un honnête Marchand, & la maudite Vieille dont je ne connoissoit pas la méchanceté, me venoit voir quelquefois. Madame, me dit-elle un jour, nous avons de belles nôces

ces chez nous ; vous y prendrez beaucoup de plaisir, si vous vouliez nous faire l'honneur de vous y trouver. Je me laissai persuader. Je pris mon plus bel habit avec une bourse de cent piéces d'or : Je la suivis, elle m'amena dans cette maison, où je trouvai ce *Noir* qui me retint par force : & il y a trois ans que j'y suis avec bien de la douleur. De la maniére dont ce déteſtable Noir se gouvernoit, reprit mon frére, il faut qu'il ait amassé *bien* dés richesses. Il y en a tant, repartit-elle, que vous serez riche à jamais, si vous pouvez les emporter ; suivez-moi & vous les verrez. Elle conduisit Alnaſcher dans une chambre où elle lui fit voir effectivement plusieurs coffres pleins d'or, qu'il considéra avec une admiration dont il ne pouvoit revenir. Allez, dit-

elle ; & amenez assez de monde pour emporter tout cela. Mon frére ne se le fit pas dire deux fois ; il sortit ; & ne fut dehors qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour assembler dix hommes. Il les emmena avec lui ; & en arrivant à la maison il fut fort étonné de trouver la porte ouverte : mais il le fut bien davantage, lors qu'étant entré dans la chambre où il avoit vû les coffres, il n'en trouva pas un seul. La Dame plus rusée & plus diligente que lui, les avoit fait enlever & avoit disparu elle-même. Au défaut des coffres & pour ne s'en pas retourner les mains vuides, il fit emporter tout ce qu'il pût trouver de meubles dans les chambres & dans les garde-meubles, où il y en avoit beaucoup plus qu'il ne lui en falloit pour le dédommager des cinq cens piéces d'or qui lui avoient

avoient été volées. Mais en sortant de la maison, oublia de fermer la porte. Les voisins qui avoint reconnu mon frére & vû les porteurs aller & venir, coururent avertir le Juge de Police de ce déménagement qui leur avoit paru suspect. Alnascher passa la nuit assez tranquillement; mais le lendemain au matin comme il sortoit du logis il rencontra à sa porte vingt hommes des gens du Juge de Police qui se saisirent de lui. Venez avec nous, lui dirent-ils, nôtre Maître veut vous parler. Mon frére les pria de se donner un moment de patience, & leur offrit une somme d'argent pour qu'ils le laissassent échapper; mais au lieu de l'écouter, ils le liérent & le forcérent de marcher avec eux. Ils rencontrérent dans une ruë un ancien ami de mon frére, qui les arréta, & s'informa d'eux

d'eux pour quelle raison ils l'emmenoient : il leur proposa même une somme considérable pour le lâcher, & raporter au Juge de Police qu'ils ne l'avoient pas trouvé, mais il ne pût rien obtenir d'eux, & ils menérent Alnascher au Juge de Police.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration, & dit au Sultan des Indes.

CLXXX. NUIT.

SIre, quand les Gardes, poursuivit le Barbier, eurent conduit mon frére devant le Juge de Police, ce Magistrat lui dit : Je vous demande où vous avez pris tous les

les meubles que vous fites porter hier chez vous? Seigneur, répondit Alnaſchar, je ſuis prêt à vous dire la vérité; mais permettez-moi auparavant d'avoir recours à vôtre clémence, & de vous ſupplier de me donner vôtre parole qu'il ne me ſera rien fait. Je vous la donne, repliqua le Juge. Alors mon frére lui raconta ſans déguiſement tout ce qui lui étoit arrivé, & tout ce qu'il avoit fait depuis que la Vieille étoit venuë faire ſa priére chez lui, juſqu'à-ce qu'il ne trouva plus la jeune Dame dans la chambre où il l'avoit laiſſée après avoir tué le Noir, l'Eſclave Grecque & la Vieille. A l'égard de ce qu'il avoit fait emporter chez lui, il ſupplia le Juge de lui en laiſſer au moins une partie pour le récompenſer des cinq cens piéces d'or qu'on lui avoit volées.

Le Juge ſans rien promettre à

à mon frére envoya chez lui quelques-uns de ses gens pour enlever tout ce qu'il y avoit : & lors qu'on lui eût rapporté qu'il n'y restoit plus rien, & que tout avoit été mis dans son gardemeuble, il commanda aussi-tôt à mon frére de sortir de la Ville, & de n'y revenir de sa vie, parce qu'il craignoit que s'il y demeuroit, il n'allât se plaindre de son injustice au Calife. Cependant Alnascher obéit à l'ordre sans murmurer, & sortit de la Ville, pour se réfugier dans une autre. En chemin il fut rencontré par des voleurs qui le dépouillérent, & le mirent nud comme la main. Je n'eus pas plûtôt appris cette facheuse nouvelle, que je pris un habit, & allai le trouver où il étoit. Après l'avoir consolé le mieux qu'il me fut possible, je le ramenai & le fis entrer secretement dans

la

la Ville, où j'en eus autant de soin que de ses autres fréres.

HISTOIRE

du sixiéme frére du Barbier.

Il ne me reste plus à vous raconter que l'histoire de mon sixiéme frére, appellé Schacabac aux léyres fenduës. Il avoit eu d'abord l'industrie de bien faire valoir les cent drachmes d'argent qu'il avoit euës en partage de même que ses autres fréres; de sorte qu'il s'étoit vû fort à son aise; mais un revers de fortune le réduisit à la nécessité de demander sa vie. Il s'en aquittoit avec adresse, & il s'étudioit sur tout à se procurer l'entrée des grandes Maisons par l'entremise des Officiers & des domestiques, pour avoir un libre ac-

accés auprès des Maîtres, &
s'attirer leur compassion.

Un jours qu'il passoit devant un Hôtel magnifique, dont la porte élevée laissoit voir une cour très spacieuse, où il y avoit une foule de domestiques, ils s'approcha de l'un d'entr'eux, & lui démanda à qui appartenoit cet Hôtel. Bon homme, lui répondit le domestique, d'où venez-vous pour me faire cette demande ? Tout ce que vous voyez ne vous fait-il pas connoître que c'est l'Hôtel d'un * Barmecide ? Mon frére à qui la générosité & la liberalité des Barmecides étoient connuës, s'adressa aux portiers, car il y en avoit plus d'un, & les pria de lui donner l'aumône. Entrez, lui dirent-ils, personne ne vous empêche, & adres-

* Les Barmecides, comme on l'a déja dit ailleurs, étoient une noble famille de Perse qui s'étoit établie à Bagdad.

adressez-vous vous-même au Maître de la maison, il vous renvoyera content.

Mon frére ne s'attendoit pas à tant d'honnêteté; il en remercia les Portiers, & entra avec leur permission dans l'Hôtel qui étoit si vaste, qu'il mit beaucoup de tems à gagner l'appartement du Barmécide. Il pénétra enfin jusqu'à un grand bâtiment en quarré d'une trés belle architecture, & entra par un vestibule qui lui fit découvrir un jardin des plus propres avec des allées de cailloux de differentes couleurs qui réjouissoient la vûë. Les appartemens d'embas qui régnoient à l'entour étoient presque tous à jour. Ils se fermoient avec de grands rideaux pour garantir du Soleil, & on les ouvroit pour prendre le frais quand la chaleur étoit passée.

Un lieu si agréable auroit

causé

causé de l'admiration à mon frére, s'il eût eu l'esprit plus content qu'il ne l'avoit. Il avança & entra dans une salle richement meublée & ornée de peintures à feuillages d'or & d'azur, où il apperçut un homme vénérable avec une longue barbe blanche, assis sur un sofa à la place d'honneur; ce qui lui fit juger que c'étoit le Maître de la maison. En effet c'étoit le Seigneur Barmécide lui-même, qui lui dit d'une maniére obligeante, qu'il étoit le bien venu, & qui lui demanda ce qu'il souhaitoit. Seigneur, lui répondit mon frére d'un air à lui faire pitié, je suis un pauvre homme qui ai besoin de l'assistance des personnes puissantes & généreuses comme vous. Il ne pouvoit mieux s'adresser qu'à ce Seigneur qui étoit recommandable par mille belles qualitez.

Le

Le Barmecide parut étonné de la réponse de mon frére ; & portant ses deux mains à son estomac, comme pour déchirer son habit en signe de douleur : Est-il possible, s'écria-t-il, que je sois à Bagdad, & qu'un homme tel que vous soit dans la nécessité, que vous dites ? voilà ce que je ne puis souffrir. A ces démonstrations, mon frére prévenu qu'il alloit lui donner une marque singuliére de sa libéralité, lui donna mille bénédictions & lui souhaita toute sorte de biens. Il ne sera pas dit, reprit le Barmecide, que je vous abandonne ! & je ne prétens pas non plus que vous m'abandonniez. Seigneur, repliqua mon frére, je vous jure que je n'ai rien mangé d'aujourd'hui. Est-il vrai, repartit le Barmecide, que vous soyez à jeun à l'heure qu'il est ? hélas le pauvre hom-

me

me, il meurt de faim! Hola, Garçon, ajouta-t-il en élevant la voix, qu'on apporte vîte le bassin & l'eau, que nous nous lavions les mains. Quoi qu'aucun garçon ne parût, & que mon frére ne vît ni bassin, ni eau, le Barmecide néanmoins ne laissa pas de se frotter les mains comme si quelqu'un eût versé de l'eau dessus; & en faisant cela il disoit à mon frére; Approchez donc; lavez-vous avec moi. Schacabac jugea bien par-là que le Seigneur Barmecide aimoit à rire; & comme il entendoit lui-même raillerie, & qu'il n'ignoroit pas la complaisance que les Pauvres doivent avoir pour les riches s'ils en veulent tirer bon parti, il s'approcha & fit comme lui.

Allons, dit alors le Barmecide, qu'on apporte à manger, & qu'on ne nous fasse point attendre. En achevant ces paroles,

roles, quoi qu'on n'eût rien apporté, il commença de faire comme s'il eut pris quelque chose dans un plat, de porter à sa bouche & de mâcher à vuide, en disant a mon frére: Mangez, mon hôte, je vous en prie, agissez aussi librement que si vous étiez chez vous. Mangez donc; pour un homme affamé, il me semble que vous faites la petite bouche. Pardonnez-moi, Seigneur, lui répondit Schacabac en imitant parfaitement ses gestes; vous voyez que je ne perds pas de tems, & que je fait assez bien mon devoir. Que dites-vous de ce pain, reprit le Barmecide, ne le trouvez-vous pas excellent? Ah Seigneur, repartit mon frére, qui ne voyoit pas plus de pain que de viande, jamais je n'en ai mangé de si blanc ni de si délicat. Mangez-en donc tout vôtre saoul, re-

pliqua le Seigneur Barmecide; je vous assure que j'ai acheté cinq cens piéces d'or la Boulangére qui me fait de si bon pain.

Scheherazade vouloit continuer; mais le jour qui paroissoit l'obligea de s'arrêter à ces derniéres paroles. La nuit suivante elle poursuivit de cette maniére.

CLXXXI. NUIT.

LE Barmecide, dit le Barbier, aprés avoir parlé de l'Esclave sa boulangére, & vanté son pain, que mon frére ne mangeoit qu'en idée, s'écria: Garçon, apporte-nous un autre plat. Mon brave hôte, dit-il à mon frére, encore qu'aucun garçon n'eût paru, goûtez de ce nouveau mets, &

me

me dites si jamais vous av
mangé du mouton cuit avec
bled mondé, qui fut mieux a
commodé que celui là ? Il
admirable, lui répondit m
frére, aussi je m'en donne co
me il faut. Que vous me f
tes de plaisir, reprit le Seigne
Barmecide : je vous conjure p
la satisfaction que j'ai de vo
voir si bien manger, de ne ri
laisser de ce mets, puis que vo
le trouvez si fort à vôtre goû
Peu de tems aprés, il dema
da une oye à la sauce dou
accommodée avec du vinaigr
du miel, des raisins secs, d
poids chiches, & des figues
ches; ce qui fut apporté co
me le plat de viande de mo
ton. L'oye est bien grasse,
le Barmecide, mangez-en s
lement une cuisse & une ai
Il faut menager vôtre appéti
car il nous revient encore bea
coup d'autres choses. Effe

vement il demanda plusieurs autres plats de différentes sortes, dont mon frére en mourant de faim continua de faire semblant de manger; mais ce qu'il vanta plus que tout le reste, fut un agneau nourri de pistaches qu'il ordonna qu'on servît, & qui fut servi de même que les plats précédens. Oh! pour ce mets, dit le Seigneur Barmecide, c'est un mets dont on ne mange point ailleurs que chez moi: je veux que vous vous en rassasiez. En disant cela, il fit comme s'il eût eu un morceau à la main, & l'approchant de la bouche de mon frére, Tenez, lui dit-il, avalez cela, vous allez juger si j'ai tort de vous vanter ce plat. Mon frére alongea la tête, ouvrit la bouche, feignit de prendre le morceau, de le mâcher, & de l'avaler avec un extrême plaisir. Je sçavois

bien, reprit le Barmecide, que vous le trouveriez bon. Rien au monde n'est plus exquis, repartit mon frére : franchement, c'est une chose délicieuse que vôtre table. Qu'on apporte à présent le ragoût, s'écria le Barmecide ; je croi que vous n'en ferez pas moins content que de l'agneau : hé bien qu'en pensez-vous ? Il est merveilleux, répondit Schacabac, on y sent tout à la fois l'ambre, le clou de girofle, la muscade, le gingembre, le poivre, & les herbes les plus odorantes ; & toutes ces odeurs sont si bien ménagées que l'une n'empêche pas qu'on ne sente l'autre : quelle volupté ! Faites honneur à ce ragoût, repliqua le Barmecide ; mangez-en donc, je vous en prie. Hola Garçon, ajoûta-t-il en haussant la voix, qu'on nous donne un nouveau ragoût. Non pas, s'il vous

 plaît

plaît, interrompit mon frére: en vérité, Seigneur, il n'est pas possible que je mange davantage, je n'en puis plus.

Qu'on desserve donc, dit alors le Barmecide, & qu'on apporte les fruits. Il attendit un moment, comme pour donner le tems aux Officiers de desservir; aprés quoi reprenant la parole: Goûtez de ces amandes, poursuivit-il; elles sont bonnes & fraichement cueillies. Ils firent l'un & l'autre de même que s'ils eussent ôté la peau des amandes, & qu'ils les eussent mangées. Aprés cela le Barmecide invitant mon frére à prendre d'autres choses: Voila, lui dit-il, de toutes sortes de fruits, des gâteaux, des confitures séches, des compotes; choisissez ce qu'il vous plaira. Puis avançant la main comme s'il lui eût présenté quelque chose: Tenez, continua-t-il, voici

ci une tablette excellente pour aider à faire la digestion. Schacabac fit semblant de prendre & de manger : Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas. Ces sortes de tablettes se font chez moi, répondit le Barmecide ; & en cela comme en tout ce qui se fait dans ma maison, rien n'est épargné. Il excita encore mon frére a manger : pour un homme, poursuivit-il, qui étiez encore à jeun lors que vous êtez entré ici, il me paroît que vous n'avez guéres mangé. Seigneur, lui repartit mon frére, qui avoit mal aux machoires à force de mâcher à vuide, je vous assure que je suis tellement rempli, que je ne sçaurois manger un seul morceau davantage.

Mon hôte, reprit le Barmecide, apres avoir si bien mangé, il faut que nous bûvions :

* vous boirez bien du vin, Seigneur, lui dit mon frere, je ne boirai pas de vin, s'il vous plaît, puis que cela m'est deffendu. Vous êtes trop scrupuleux, repliqua le Barmecide: faites comme moi. J'en boirai donc par complaisance, repartit Schacabac: à ce que je vois, vous voulez que rien ne manque à vôtre festin. Mais comme je ne suis point accoûtumé à boire du vin, je crains de commettre quelque faute contre la bien-séance & même contre le respect qui vous est dû; c'est pourquoi je vous prie encore de me dispenser de boire du vin: je me contenterai de boire de l'eau. Non non, dit le Barmecide, vous boirez du vin: En même tems il commanda qu'on en apportât; mais le vin ne fut pas plus réel que la viande & les fruits. Il fit

* Les Orientaux & particuliérement les Mahométans ne boivent qu'aprés le repas.

fit semblant de se verser à boire, & de boire le premier ; puis faisant semblant de verser à boire pour mon frére & de lui présenter le verre : Bûvez à ma santé, lui dit-il, sachons un peu si vous trouverez ce vin bon. Mon frére feignit de prendre le verre, de le regarder de prés comme pour voir si la couleur du vin étoit belle, & de se le porter au nez pour juger si l'odeur en étoit agréable ; puis il fit une profonde inclination de tête au Barmecide, pour lui marquer qu'il prenoit la liberté de boire à sa santé ; & enfin il fit semblant de boire avec toutes les démonstrations d'un homme qui boit avec plaisir. Seigneur, dit-il, je trouve ce vin excellent ; mais, il n'est pas assez fort, ce me semble. Si vous en souhaitez qui ait plus de force, répondit le Barmecide, vous n'avez

ju'à parler ; il y en a dans ma
:ave de plusieurs sortes. Voyez
i vous serez content de celui-
i ? A ces mots il fit semblant
le se verser d'un autre vin à
ui-même & puis à mon fré-
e, & il fit cela tant de fois,
jue Schacabac feignant que le
'in l'avoit échauffé, contrefit
'homme yvre, leva la main
k frappa le Barmecide à *la*
ête si rudement, qu'il le ren-
'ersa par terre. Il voulut
nême le frapper encore ; mais
e Barmecide présentant la
nain pour éviter le coup,
ui cria : Estes-vous fou ? A-
ors mon frére se retenant lui
it : Seigneur, vous avez eu
a bonté de recevoir chez
ous vôtre Esclave ; & de lui
onner un grand Festin. Vous
eviez vous contenter de m'a-
oir fait manger. Il ne fal-
oit pas me faire boire du vin,
ar je vous avois bien dit que
je

je pourrois vous manquer de respect. J'en suis très-fâché, & je vous en demande mille pardons.

A peine eut-il achevé ces paroles, que le Barmecide au lieu de se mettre en colére se prit à rire de toute sa force: Il y a long-tems, lui dit-il, que je cherche un homme de vôtre caractére . . . Mais, *Sire*, dit Scheherazade au Sultan des Indes, je ne prens pas garde qu'il est jour. Schahriar se leva aussitôt. Et la nuit suivante la Sultane continua de parler dans ces termes.



CLXXXII. NUIT.

SIre, le Barbier pourſuivant l'hiſtoire de ſon ſixiéme frére : Le Barmecide, ajoûta-t-il, fit mille careſſes à Schacabac. Non ſeulement, lui dit-il, je vous pardonne le coup que vous m'avez donné ; je veux même deſormais que nous ſoyons amis, & que vous n'ayez pas d'autre maiſon que la mienne. Vous avez eu la complaiſance de vous accommoder à mon humeur, & la patience de ſoûtenir la plaiſanterie juſqu'au bout ; mais nous allons manger réellement. En achevant ces paroles, il frappa des mains, & commanda à pluſieurs domeſtiques qui parurent, d'apporter la table & de ſervir. Il fut obéï promtement, &

mon frére fut régalé des mêmes mets dont il m'avoit goûté qu'en idée. Lors qu'on eut desservi, on apporte du vin, & en même tems un nombre d'Esclaves belles & richement habillées entrérent & chantérent au son des instrumens quelques airs agréables. Enfin Schacabac eut tout sujet d'être content des bontez & des honnêtetez du Barmecide, qui le goûta, en usa avec lui familiérement, & lui fit donner un habit de sa garderobe.

Le *Barmecide* trouva dans mon frére tant d'esprit, & une si grande intelligence en toutes choses, que peu de jours aprés il lui confia le soin de toute sa maison & de toutes ses affaires. Mon frére s'aquita fort bien de son emploi durant vingt années. Au bout de ce tems là, le généreux Barmecide accablé de vieillesse

mourut, & n'ayant pas laissé d'héritiers, on confisqua tous ses biens au profit du Prince. On dépoüilla mon frére de tous ceux qu'il avoit amassez; de sorte que se voyant reduit à son premier état, il se joignit à une Caravane de Pélerins de la Mecque, dans le dessein de faire ce pélérinage à la faveur de leurs charitez. Par malheur la Caravane fut attaquée & pillée par un nombre de Bedoüins * supérieur à celui des Pélerins. Mon frére se trouva Esclave d'un Bedoüin, qui lui donna la bâtonnade pendant plusieurs jours pour l'obliger à se racheter. Schacabac lui protesta qu'il le maltraitoit inutilement. Je suis vôtre Esclave, lui disoit-il, vous pouvez disposer

* Les Bedoüins sont des Arabes errans par les deserts, qui pillent les Caravanes quand elles ne sont pas assez fortes pour leur résister.

poser de moi à vôtre volonté mais je vous déclare que je sui dans la derniére pauvreté, & qu'il n'est pas en mon pouvoi de me racheter. Enfin mon frére eut beau lui exposer tout sa misére, & tâcher de le flé chir par ses larmes, le Bedoüin fut impitoyable, & de dépit de se voir frustré d'une somme considérable sur laquelle il a voit compté, il prit son cou teau & lui fendit les lévres pour se vanger par cette inhumani té de la perte qu'il croyoit avoir faite.

Le Bedoüin avoit une fem me assez jolie, & souvent quand il alloit faire ses courses il lais soit mon frére seul avec elle. Alors la femme n'oublioit rien pour consoler mon frére de la rigueur de l'esclavage. Elle lui faisoit assez connoître qu'el le l'aimoit; mais il n'osoit ré pondre à sa passion, de pe

de s'en repentir ; & il évitoit de se trouver seul avec elle, autant qu'elle cherchoit l'occasion d'être seule avec lui. Elle avoit une si grande habitude de badiner & de jouer avec le cruel Schacabac toutes les fois qu'elle le voyoit, que cela lui arriva un jour en présence de son mari. Mon frére sans prendre garde qu'il les observoit ; s'avisa, pour ses péchez, de badiner aussi avec elle. Le Bedoüin s'imagina aussi-tôt qu'ils vivoient tous deux dans une intelligence criminelle ; & ce soupçon le mettant en fureur, il se jetta sur mon frére, & aprés l'avoit mutilé d'une maniére barbare, il le conduisit sur un Chameau au haut d'une montagne deserte, où il le laissa. La Montagne étoit sur le chemin de Bagdad, de sorte que les passans qui l'avoient rencontré me donnérent

avis du lieu où il étoit. Je m'y rendis en dilligence. Je trouvai l'infortuné Schacabac dans un état deplorable. Je lui donnai le secours dont il avoit besoin & le ramenai dans la Ville.

Voila ce que je racontai au Calife Monstanser Billah, ajoûta le Barbier. Ce Prince m'applaudit par de nouveaux éclats de rire. C'est présentement, me dit-il, que je ne puis douter qu'on ne vous ait donné à juste titre le surnom de Silencieux. Personne ne peut dire le contraire. Pour certaines causes néanmoins je vous commande de sortir au plûtôt de la Ville. Allez, & que je n'entende plus parler de vous. Je cédai à la nécessité, & voyageai plusieurs années dans des païs éloignez. J'appris enfin que le Calife étoit mort, je retournai à Bagdad, où je ne trouvai pas

de s'en repentir; & il évitoit de se trouver seul avec elle, autant qu'elle cherchoit l'occasion d'être seule avec lui. Elle avoit une si grande habitude de badiner & de jouer avec le cruel Schacabac toutes les fois qu'elle le voyoit, que cela lui arriva un jour en présence de son mari. Mon frére sans prendre garde qu'il les observoit; s'avisa, pour ses péchez, de badiner aussi avec elle. Le Bedoüin s'imagina aussi-tôt qu'ils vivoient tous deux dans une intelligence criminelle; & ce soupçon le mettant en fureur, il se jetta sur mon frére, & aprés l'avoir mutilé d'une maniére barbare, il le conduisit sur un Chameau au haut d'une montagne déserte, où il le laissa. La Montagne étoit sur le chemin de Bagdad, de sorte que les passans qui l'avoient rencontré me donnérent

avis du lieu où il étoit. Je m'y rendis en dilligence. Je trouvai l'infortuné Schacabac dans un état deplorable. Je lui donnai le secours dont il avoit besoin & le ramenai dans la Ville.

Voila ce que je racontai au Calife Monstanser Billah, ajoûta le Barbier. Ce Prince m'applaudit par de nouveaux éclats de rire. C'est présentement, me dit-il, que je ne puis douter qu'on ne vous ait donne à juste titre le surnom de Silencieux. Personne ne peut dire le contraire. Pour certaines causes néanmoins je vous commande de sortir au plûtôt de la Ville. Allez, & que je n'entende plus parler de vous. Je cédai à la nécessité, & voyageai plusieurs années dans des païs éloignez. J'appris enfin que le Calife étoit mort, je retournai à Bagdad, où je ne trouvai pas

pas un seul de mes fréres en vie. Ce fut à mon retour en cette Ville, que je rendis au jeune Boiteux le service important que vous avez entendu. Vous êtes pourtant témoins de son ingratitude, & de la maniére injurieuse dont il m'a traité. Au lieu de me témoigner de la reconnoissance, il a mieux aimé me fuïr & s'éloigner de son païs. Quand j'eus appris qu'il n'étoit plus à Bagdad, quoi que personne ne me sçût dire au vrai de quel côté il avoit tourné ses pas, je ne laissai pas toutefois de me mettre en chemin pour le chercher. Il y a long-tems que je cours de Province en Province, & lors que j'y pensois le moins, je l'ai rencontré aujourd'hui. Je ne m'attendois pas à le voir si irrité contre moi.

Schéherazade en cet endroit s'appercevant qu'il étoit jour se

tût,

tût, & la nuit suivante elle reprit le fil de son discours de cette sorte.

CLXXXIII. NUIT.

SIre, le Tailleur acheva de raconter au Sultan de Casgar l'*histoire* du jeune Boitieux, & du Barbier de Bagdad, de la maniere que j'eus l'honneur de dire hier à Vôtre Majesté. Quand le Barbier, continua-t-il, eut fini son histoire, nous trouvâmes que le jeune homme n'avoit pas eu tort de l'accuser d'être un grand parleur. Neanmoins nous voulûmes bien qu'il demeurât avec nous, & qu'il fut du régal que le Maître de la maison nous avoit préparé. Nous nous mîmes donc à table, & nous nous ré-

jouîmes

jouîmes jusqu'à la prière d'entre le midi & le coucher du Soleil. Alors toute la compagnie se sépara, & je vins travailler à ma boutique en attendant qu'il fut tems de m'en retournez chez moi.

Ce fut dans cet intervalle que le petit Bossu à demi yvre se présenta devant ma boutique, qu'il chanta & joua de son tambour de basque. Je crus qu'en l'emmenant au logis avec moi, je ne manquerois pas de divertir ma femme; c'est pourquoi je l'emmenai. Ma femme nous donna un plat de poisson, & j'en servis un morceau au Bossu, qui le mangea sans prendre garde qu'il y avoit une arrête. Il tomba devant nous sans sentiment. Aprés avoir en vain essayé de le secourir, dans l'embarras où nous mit un accident si funeste, & dans la crainte qu'il nous cau-

cauſa, nous n'héſitâmes point à porter le cors hors de chez nous, & nous le fimes adroitement recevoir chez le Médecin Juif. Le Médecin Juif le deſcendit dans la chambre du Pourvoyeur, & le Pourvoyeur le porta dans la ruë, où on a crû que le Marchant l'avoit tué. Voila, Sire, ajoûta le Tailleur; ce que j'avois à dire pour ſatiſfaire Vôtre Majeſté. C'eſt à Elle à prononcer ſi nous ſommes dignes de ſa clémente ou de ſa colére, de la vie ou de la mort.

Le Sultan de Caſgar laiſſa voir ſur ſon viſage un air content, qui redonna la vie au Tailleur & à ſes camarades. Je ne puis diſconvenir, dit-il, que je ne ſois plus frappé de l'hiſtoire du jeune Boiteux, de celle du Barbier : & des avantures de ſes fréres, que de l'hiſtoire de mon boufon. Mais

avant

avant que de vous renvoyer chez vous tous quatre, & qu'on en terre le corps du Boſſu, je voudrois voir ce Barbier qui eſt cauſe que je vous pardonne. Puis qu'il ſe trouve dans ma Capitale, il eſt aiſé de contenter ma curioſité. En même tems il dépêcha un Huiſſier pour l'aller chercher, avec le Tailleur qui ſçavoit où il pourroit être.

L'Huiſſier & le Tailleur revinrent bien-tôt, & amenérent le Barbier qu'ils préſentérent au Sultan. Le Barbier étoit un Vieillard qui pouvoit avoir quatre-vint-dix ans. Il avoit la barbe & les ſourcils blancs comme neige, les oreilles pendantes & le nez fort long. Le Sultan ne pût s'empêcher de rire en le voyant : Homme ſilencieux, lui dit-il, j'ai appris que vous ſçaviez des hiſtoires merveilleuſes, voudriez-vous bien m'en raconter quelques-

unes

unes? Sire, lui répondit le Barbier, laiſſons-là, s'il vous plaît pour le préſent les hiſtoires que je puis ſçavoir. Je ſupplie trés-humblement Vôtre Majeſté de me permettre de lui demander ce que font ici devant Elle ce Chrêtien, ce Juif, ce Muſulman, & ce Boſſu mort que je vois là étendu par terre. Le Sultan ſoûrit de la liberté du Barbier, & lui repliqua: Qu'eſt-ce que cela vous importe? Sire, repartit le Barbier, il m'importe de faire la demande que je fais, afin que Vôtre Majeſté ſçache que je ne ſuis pas un grand parleur, comme quelques-uns le prétendent; mais un homme juſtement appellé le Silencieux.

Scheherazade frappée par la clarté du jour qui commençoit à éclairer l'appartement du Sultan des Indes, garda le ſilence en cet endroit, & reprit ſon diſ-

discours la nuit suivante en ces termes.

CLXXXIV. NUIT.

Sire, le Sultan de Casgar eut la complaisance de satisfaire la curiosité du Barbier. Il commanda qu'on lui racontât l'histoire du petit Bossu, puis qu'il paroissoit le souhaiter avec ardeur. Lors que le Barbier l'eut entenduë, il branla la tête, comme s'il eût voulu dire qu'il y avoit là dessous quelque chose de caché qu'il ne comprenoit pas. Veritablement, s'écria-t-il, cette histoire est surprenante; mais je suis bien aise d'examiner de prés ce Bossu. Il s'en approcha, s'assit par terre, prit la tête sur ses genoux; & aprés l'avoir attentivement regardée, il fit tout

à

à coup un grand éclat de rire & avec si peu de retenuë, qu'il se laissa aller sur le dos à la renverse, sans considérer qu'il étoit devant le Sultan de Casgar. Puis se relevant sans cesser de rire : On le dit bien & avec raison, s'écria-t-il encore, qu'on ne meurt pas sans cause. Si jamais histoire a mérité d'être écrite en lettres d'or, c'est celle de ce Bossu.

A ces paroles tout le monde regarda le Barbier comme un bouffon, ou comme un Vieillard qui avoit l'esprit égaré. Homme silencieux, lui dit le Sultan, parlez-moi ; qu'avez-vous donc à rire si fort ? Sire, répondit le Barbier, je jure par l'humeur bien-faisante de Vôtre Majesté, que ce Bossu n'est pas mort : il est encore en vie ; & je veux passer pour un extravagant si je ne vous le fais voir à l'heure même. En achevant

ces

ces mots, il prit une boëte où il y avoit plusieurs remédes, qu'il portoit sur lui pour s'en servir dans l'occasion; & il en tira une petite phiole balsamique dont il frotta long-tems le cou du Bossu. Ensuite, il prit dans son étui un ferrement fort propre qu'il lui mit entre les dents; & aprés lui avoir ouvert la bouche, il lui enfonça dans le gorzier des petites pincettes, avec quoi il tira le morceau de poisson & l'arrête qu'il fit voir à tout le monde. Aussi-tôt le Bossu éternua, étendit les bras & les pieds, ouvrit les yeux, & donna plusieurs autres signes de vie.

Le Sultan de Casgar & tous ceux qui furent témoins d'une si belle opération, furent moins surpris de voir revivre le Bossu, aprés avoir passé une nuit entiére & la plus grande partie du jour sans donner aucun si-

gne

gie de vie, que du mérite & de la capacité du Barbier, qu'on commença, malgré ses défauts, à regarder comme un grand personnage. Le Sultan ravi de joye & d'admiration, ordonna que l'histoire du Bossu fût mise avec celle du Barbier, afin que la mémoire qui méritoit si bien d'être conservée, ne s'en éteignît jamais. Il n'en demeura pas là, pour que le Tailleur, le Medecin Juif, le Pourvoyeur, & le Marchand Chrêtien, ne se ressouvinssent qu'avec plaisir de l'avanture que l'accident du Bossu leur avoit causée. Il ne les renvoya chez eux qu'aprés leur avoir donné à chacun une robe fort riche dont il les fit revêtir en sa présence. A l'égard du Barbier, il l'honora d'un grosse pension, & le retint auprés de sa personne.

La Sultane Scheherazade fi-

nit ainsi cet longue suite d'avantures, auxquelles le prétenduë mort du Bossu avoit donné occasion. Comme le jour paroissois déja, elle se tût; & sa chére soeur Dinarzade voyant qu'elle ne parloit plus, lui dit: Ma Princesse, ma Sultane; je suis d'autant plus charmée de l'histoire que vous venez d'achever, qu'elle finit par un incident à quoi je ne m'attendois pas. J'avois crû le Bossu mort absolument. Cette surprise m'a fait plaisir, dit Schahriar, aussi-bien que les avantures des fréres du Barbier. L'histoire du jeune Boiteux de Bagdad m'a encore fort divertie, reprit Dinarzade. J'en suis bien aise, ma chére Sœur, dit la Sultane; & puis que j'ai eu le bonheur de ne pas ennuyer le Sultan nôtre Seigneur & Maitre; si Sa Majesté me faisoit encore la grace de me conserver

ſerver la vie, j'aurois l'honneur de lui raconter demain l'hiſtoire des amours d'Aboulhaſſan Ali Ebn Becar, & de Schemſelnihar, favorite du Calife Haroun Alraſchid qui n'eſt pas moins digne de ſon attention & de la vôtre que l'hiſtoire du Boſſu. Le Sultan des Indes, qui étoit aſſez content des choſes dont Scheherazade l'avoit entretenu juſqu'alors, ſe laiſſa aller au plaiſir d'entendre encore l'hiſtoire qu'elle lui promettoit. Il ſe leva pour faire ſa priére & tenir ſon Conſeil, ſans toutefois rien témoigner de ſa bonne volonté à la Sultane.



CLXXXV. NUIT.

DInarzade toûjours soigneuse d'éveiller sa Sœur, l'appella cette nuit à l'heure ordinaire. Ma chére Sœur, lui dit-elle, le jour paroîtra bientôt ; je vous supplie en attendant, de nous raconter quelqu'une de ces histoires agréable que vous sçavez. Il n'en faut pas chercher d'autre, dit Schahriar, que celle des Amours d'Aboulhassan Ali Ebn Bécar, & de Schemselnihar, favorite du Calife Haroun Alraschid. Sire, dit Scheherazade, je vais contenter vôtre curiosité. En même tems elle commença de cette maniére.

HIS-

HISTOIRE

d'Aboulhassan Ali Ebn Becar, & de Schemselnihar Favorite du Calife Haroun Alraschid.

SOus le régne du Calife Haroun Araschid, il y avoit à Bagdad un Droguiste qui se nommoit Aboulhassan Ebn Thaher, homme puissamment riche, bien fait, & trés agréable de sa personne. Il avoit plus d'esprit & de politesse, que n'en ont ordinairement les gens de sa profession; & sa droiture, sa sincérité, & l'enjoüement de son humeur le faisoient aimer & rechercher de tout le monde. Le Calife qui connoissoit son merite, avoit en lui une confiance aveugle. Il l'estimoit tant, qu'il se reposoit sur lui du soin de faire fournir aux Dames ses Favo-

rites toutes les choses dont elles pouvoient avoir besoin. C'étoit lui qui choisissoit leurs habits, leurs ameublemens, & leurs pierreries; ce qu'il faisoit avec un goût admirable.

Ses bonnes qualitez & la faveur du Calife attirerent chez lui les fils des Emirs & des autres Officiers du premier rang; sa maison étoit le rendez-vous de toute la Noblesse de la Cour. Mais parmi les jeunes Seigneurs qui l'alloient voir tous les jours, il y en avoit un qu'il consideroit plus que tous les autres, & avec lequel il avoit contracté une amitié particuliere. Ce Seigneur s'appelloit Aboulhassan Ali Ebn Becar, & tiroit son orgine d'une ancienne famille Royale de Perse. Cette famille subsistoit encore à Bagdat, depuis que par la force de leurs armes les Musulmans avoient fait la conquête de ce

Royau-

Royaume. La nature sembloit avoir pris plaisir à assembler dans ce jeune Prince les plus rares qualitez du corps & de l'esprit. Il avoit le visage d'une Beauté achevée, la taille fine, un air aisé; & une phisionomie si engageante, qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer d'abord. Quand il parloit, il s'exprimoit toûjours en des termes propres & choisis, avec un tour agréable & nouveau; le ton de sa voix avoit même quelque chose qui charmoit tous ceux qui l'entendoient. Avec cela comme il avoit beaucoup d'esprit & de jugement, il pensoit & parloit de toutes choses avec une justesse admirable. Il avoit tant de retenuë & de modestie, qu'il n'avançoit rien qu'aprés avoir pris toutes les précautions possibles, pour ne pas donner lieu de soupçonner qu'il préferât son sentiment à celui des autres.

Etant fait comme je viens de le représenter, il ne faut pas s'étonner si Ebn Thahier l'avoit distingué des autres jeunes Seigneurs de la Cour, dont la plûpart avoient les vices oppo-fez à ses vertus. Un jour que ce Prince étoit chez Ebn Thahier, ils virent arriver une Dame montée sur une mule noire & blanche, en milieu de dix femmes Esclaves qui l'accompagnoient à pied, toutes fort belles, autant qu'on en pouvoit juger à leur air, & au travers du voile qui leur couvroit le visage. La Dame avoit une ceinture couleur de rose, large de quatre doigts, sur laquelle éclattoient des perles & des diamans d'une grosseur extraordinaire; & pour sa beauté, il étoit aisé de voir qu'elle surpassoit celle de ses femmes, autant que la pleine Lune surpasse le Croissant qui n'est que

de

de deux jours. Elle venoit de faire quelque emplette, & comme elle avoit à parler à Ebn Thaher, elle entra dans sa boutique qui étoit propre & spatieuse, & il la reçût avec toutes les marques du plus profond respect, en la priant de s'asseoir, & lui montrant de la main la place la plus honorable.

Cependant le Prince de Perse ne voulant pas laisser passer une si belle occasion de faire voir sa politesse & sa galanterie, accommodoit le coussin d'étoffe à fond d'or qui devoit servir d'appui à la Dame. Après quoi il se retira promptement pour qu'elle s'assit. Ensuite l'ayant saluée en baisant le tapis à ses pieds, il se releva & demeura debout devant elle, au bas du sofa. Comme elle en usoit librement chez Ebn Thahér, elle ôta son voile, & fit bril-

briller aux yeux du Prince de Perse une beauté si extraordinaire, qu'il ne fut frappé jusqu'au cœur. De son côté la Dame ne pût s'empêcher de regardes le Prince, dont la vûë fit sur elle la même impression. Seigneur, lui dit-elle d'un air obligeant, je vous prie de vous asseoir. Le Prince de Perse obéït, & s'assit sur le bord du sofa. Il avoit toûjours les yeux attachez sur elle, & il avaloit à longs traits le doux poison de l'amour. Elle s'apperçut bien-tôt de ce que se passoit en son ame, & cette découverte acheva de l'enflammer pour lui. Elle se leva, s'approcha d'Ebn Thaher & après lui avoir dit tout bas le motif de sa venuë, elle lui demanda le nom & le Païs du Prince de Perse: Madame, lui répondit Ebn Thaher, ce jeune Seigneur dont vous me parlez se nomme

A-

Aboulhassan Ali Ebn Becar, & est Prince de race Royale.

La Dame fut ravie d'apprendre que la personne qu'elle aimoit déja passionnément fût d'une si haute condition. Vous voulez dire sans doute, reprit-elle, qu'il descend des Rois de Perse? Oui, Madame, repartit Ebn Thaher, les derniers Rois de Perse sont ses Ancêtres, & depuis la conquête de ce Royaume, les Princes de sa Maison se sont toujours rendus recommandables à la Cour de nos Califes. Vous me faites un grand plaisir, dit-elle, de me faire connoître ce jeune Seigneur. Lors que je vous envoyerai cette femme, ajoûta-t-elle en lui montrant une de ses Esclaves, pour vous avertir de me venir voir, je vous prie de l'amener avec vous. Je suis bien aise qu'il voye la magnificence de ma maison, afin qu'il puiss-

puiſſe publier que l'avarice ne régne point à Bagdad parmi les perſonnes de qualité. Vous entendez bien ce que je vous dis. N'y manquez pas ; autrement je ſerai fâchée contre vous, & ne reviendrai ici de ma vie.

Ebn Thaher avoit trop de pénétration pour ne pas *juger* par ces paroles des ſentimens de la Dame : Ma Princeſſe, ma Reine, repartit-il, Dieu me préſerve de vous donner jamais aucun ſujet de colére contre moi. Je me ferai toûjours une loi d'éxécuter vos ordres. A cette réponſe la Dame prit congé d'Ebn Thaher en lui faiſant une inclination de tête ; & aprés avoir jetté au Prince de Perſe un regard obligeant, elle remonta ſur ſa mule & partit.

La Sultane Scheherazade ſe

tût en cet endroit au grand regret du Sultan des Indes, qui fut obligé de se lever à cause du jour qui paroissoit. Elle continua cette histoire la nuit suivante, & dit à Schahriar.

CLXXXVI. NUIT.

Sire, le Prince de Perse éperduëment amoureux de la Dame, la conduisit des yeux tant qu'il pût la voir, & il y avoit déja long tems qu'il ne la voyoit plus, qu'il avoit encore la vûë tournée du côté qu'elle avoit pris. Ebn Thaher l'avertit qu'il remarquoit que quelques personnes l'observoient, & commençoient à rire de le voir en cette attitude. Hélas! lui dit le Prince, le monde & vous auriez compassion de moi, si vous sçaviez que la belle Da-

tenir en liberté avec lui. Elle ne fut pas plûtôt rentrée dans son Palais, qu'elle envoya à Ebn Thaher celle de ses femmes qu'elle lui avoit montrée, & à qui elle avoit donné toute sa confiance, pour lui dire de la venir voir sans différer, avec le Prince de Perse. L'Esclave arriva à la boutique d'*Ebn* Thaher dans le tems qu'il parloit encore au prince, & qu'il s'efforçoit de le dissuader par les raisons les plus fortes d'aimer la Favorite du Calife. Comme elle les vit ensamble: Seigneurs, leur dit-elle, mon honorable Maîtresse Schemselnihar, la premiére Favorite du Commandeur des Croyans, vous prié de venir à son Palais où elle vous attend. Ebn Thaher pour marquer combien il étoit prompt à obéir, se leva aussi-tôt, sans rien répondre à l'Esclave, & s'avança pour la sui-

suivre non sans quelque répugnance. Pour le Prince, il la suivit sans faire réfléxion au péril qu'il y avoit dans cette visite ; La présence d'Ebn Thaher, qui avoit l'entré chez la Favorite, le mettois là dessus hors d'inquiétude. Ils suivirent donc l'Esclave qui marchoit un peu devant eux. Ils entrérent aprés elle dans le Palais du Calife & la joignirent à la porte du petit Palais de Schemselnihar, qui étoit déja ouverte. Elle les introduisit dans une grande salle, où elle les pria de s'asseoir.

Le Prince de Perse se crût dans un de ces Palais délicieux qu'on nous promet dans l'autre monde. Il n'avoit encore rien vû qui approchât de la magnificence du lieu où il se trouvoit. Les tapis de pied, les coussins d'appui, & les autres accompagnemens du sofa, avec les

les ameublemens, les ornemens & l'architecture, étoient d'une beauté & d'une richesse surprenante. Peu de tems aprés qu'ils se furent assis Ebn Thaher & lui, une Esclave noire fort propre leur servit une table couverte de plusieurs mets trés délicats, dont l'odeur admirable faisoit juger de la finesse des assaisonnemens. Pendant qu'ils mangérent, l'Esclave qui les avoit amenez ne les abandonna point. Elle prit un grand soin de les inviter à manger des ragoûts qu'elle connoissoit pour les meilleurs. D'autres Esclaves leur versérent d'excellent vin sur la fin du repas. Ils achevérent enfin, & on leur présenta à chacun séparément un bassin & un beau vase d'or plein d'eau pour se laver les mains; aprés quoi on leur apporta le parfum d'aloës dans une cassolette portative
qui

qui étoit aussi d'or, dont ils se parfumérent la barbe & l'habillement. L'eau de senteur ne fut pas oublié : elle étoit dans un vase d'or enrichi de diamans & de rubis fait exprés pour ces usages, & elle leur fut jettée dans l'une & dans l'autre main, qu'ils se passérent sur la barbe, & sur tout le visage selon la coûtume. Ils se mirent à leur place ; mais ils étoient à peine assis, que l'Esclave les pria de se lever & de la suivre. Elle leur ouvrit une porte de la salle où ils étoient, & ils entrérent dans un vaste sallon d'une structure merveilleuse. C'étoit un dôme d'une figure des plus agréables, soutenu par cent colomnes d'un beau marbre blanc comme de l'albâtre. Les basses & les chapiteaux de ces colomnes étoient ornez d'animaux à quatre pieds, & d'oiseaux dorez de differentes espéces. Le ta-

tapis de pied de ce sallon extraordinaire composé d'une seule piéce à fond d'or, rehaussé de bouquets de roses de soye rouge & blanche; & le dôme peint de même à l'Arabesque, offroient à la vûë un objet des plus charmans. Entre chaque colomne il y avoit un petit sofa garni de la même sorte, avec de grands vases de porcelaine, de cristal, de jaspe, de jaët, de pordhire, d'agate & d'autres matiéres précieuses, garnis d'or & de pierreries. Les espaces qui étoient entre les colomnes étoient autant de grandes fenêtres avec des avances à hauteur d'appui, garnies de même que les sofas, qui avoient vûë sur un jardin le plus agréable du monde. Ses allées étoient de petits cailloux de differentes couleurs, qui réprésentoient le tapis de pied du sallon en dôme; de maniére

qu'en

qu'en regardant le tapis en dedans & en dehors, il sembloit que le dôme & le jardin avec tous ses agrémens fussent sur le même tapis. La vûë étoit terminée à l'entour, le long des allées, par deux canaux d'eau claire comme de l'eau de roche, qui gardoient la même figure circulaire que le dôme, & dont l'un plus élevé que l'autre laissoit tomber son eau en nappe dans le dernier; & de beaux vases de bronze doré, garnis l'un aprés l'autre d'arbrisseaux & de fleurs, étoient posez sur celui-ci d'espace en espace. Ces allées faisoient une séparation entre de grand espaces plantez d'arbres droits & toufus où mille oiseaux formoient un concert mélodieux, & divertissoient la vûë par leurs vols divers, & par les combats tantôt innocens & tantôt sanglans qu'ils se livroient dans l'air.
Le

Le Prince de Perse & Ebn Thaher s'arrêtérent long-tems à éxaminer cette grande magnificence. A chaque chose qui les frapoit, ils s'écrioient pour marquer leur surprise & leur admiration. Particuliérement le Prince de Perse qui n'avoit jamais rien vû de comparable à ce qu'il voyoit alors. Ebn Thaher, quoi qu'il fût entré quelquefois dans ce bel endroit, ne laissoit pas d'y remarque des beautez qui lui paroissoient toutes nouvelles. Enfin ils ne laissoient pas d'admirer tant de choses singulieres, & ils en étoient encore agréablement occupez, lors qu'ils apperçûrent une troupe de femmes richement habillées. Elles étoient toutes assises au dehors & à quelque distance du Dôme, chacune sur une siége de bois de platane des Indes, enrichi de fil d'argent à compartimens, avec un instrument

de musique à la main ; & ell
n'attendoient que le momen
qu'on leur commandât d'e
jouer.

Ils allérent tout deux me
tre dans l'avance d'où on l
voyoit en face, & en régar
dant à la droite ; ils virent u
grande cour d'où l'on monto
au jardin par degrez, & q
étoit environnée de très beau
appartement. L'Esclave les
voit quittez, & comme ils
toient seuls, ils s'entretinre
quelque tems : Pour vous q
êtes une homme sage, dit
Prince de Perse, je ne dou
pas que vous ne regardiez av
bien de la satisfaction toutes c
marques de grandeur &
puissance. A mon égard,
ne pense pas qu'il y ait ri
au monde de plus surprenan
mais quand je viens a faire r
fléxion que c'est ici la deme
re éclatante de la trop aim

ble Schemselnihar, & que c'est le premier Monarque de la terre qui l'y retient, je vous avouë que je me croi le plus infortuné de tous les hommes. Il me paroît qu'il n'y a point de destinée plus cruelle que la mienne, d'aimer un objet soûmis à mon rival, & dans un lieu où ce rival est si puissant, que je ne suis pas même en ce moment assuré de ma vie.

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain elle reprit la parole, & dit au Sultan des Indes.

CLXXXVII.

CLXXXVII. NUIT.

SIre, Ebn Thaher entendant parler le Prince de Perse de la maniére que je le disois hier à vôtre Majesté, lui dit : Seigneur, plût à *Dieu* que je puisse vous donner des assurances aussi certaines de l'heureux succés de vos amours que je le puis de la sureté de vôtre vie. Quoi que ce Palais superbe appartienne au Calife qui l'a fait bâtir exprés pour Schemselnihar, sous le nom de *Palais des Plaisirs éternels*, & qu'il fasse partie du sien propre, néanmoins il faut que vous sçachiez que cette Dame y vit dans une entiére liberté. Elle n'est point obsédée d'Eunuques qui veillent sur ses actions. Elle a sa maison particuliére dont elle dispose abso-

lument. Elle sort de chez elle pour aller dans la Ville sans en demander permission à personne, elle rentre lors qu'il lui plaît, & jamais le Calife ne vient la voir, qu'il ne lui ait envoyé auparavant Mesrour Chef des Eunuques pour lui en donner avis & se préparer à le recevoir. Ainsi vous devez avoir l'esprit tranquille; & donner toute vôtre attention au concert dont je vois que Schemselnihar veut vous régaler.

Dans le tems qu'Ebn Thaher achevoit ces paroles, le Prince de Perse & lui virent venir l'Esclave Confidente de la Favorite, qui ordonna aux femmes qui étoient assises devant eux de chanter & de jouer de leurs instrumens. Aussi-tôt elles jouérent toutes ensemble comme pour préluder, & quand elles eurent joué quelque tems, une seule commença de chanter,

ter, & accompagna sa voi
d'un Luth dont elle jouo
admirablement bien. Comm
elle avoit été avertie du suje
sur lequel elle devoit chanter
les paroles se trouvérent si con
formes aux sentimens du Prin
ce de Perse, qu'il ne pût s'em
pêcher de lui applaudir à la fi
du couplet. Seroit-il possible
s'écria-t-il, que vous eussiez l
don de pénétrer dans les cœur
& que la connoissance que vous
vez de ce qui se passe dans le mie
vous eût obligé à nous donne
un essai de vôtre voix charman
te par ces mots. Je ne m'expri
merois pas moi même en d'au
tres termes. La femme ne r
pondit rien à ce discours: El
continua & chanta plusieurs au
tres couplet dont ce Prin
fut si touché qu'il en repé
quelques-uns les larmes au
yeux, ce qui faisoit assez con
noître qu'il s'en appliquoit
H 2 sen

ſens. Quand elle eût achevé tous les couplets, elle & ſes compagnes ſe lévérent & chantérent toutes enſemble, en marquant par leurs paroles, que *la pleine Lune alloit ſe lever avec tout ſon éclat, & qu'on la verroit bien tôt s'approcher du Soleil.* Cela ſignifioit que Schemſelnihar alloit paroitre, & que le Prince de Perſe auroit bien-tôt le plaiſir de la voir.

En effet, en regardant du côte de la Cour, Ebn Thaher & le Prince remarquérent que l'Eſclave confidente s'approchoit, & qu'elle étoit ſuivie de dix Femmes noires qui apportoient avec bien de la peine un grand Trône d'argent maſſif & admirablement travaillé, qu'elle fit poſer devant eux à une certaine diſtance; aprés quoi les Eſclaves noires ſe retirérent derriere des arbres à l'entrée d'une allée. Enſuite

vingt

vingt Femmes toutes belles & trés-richement habillées d'un parure uniforme, s'avancéren en deux files en chantant & e jouant d'un instrument qu'el les tenoit chacune, & se ran gérent auprés du Trône autan d'un côté que de l'autre.

Toutes ces choses tenoient l Prince de Perse & Ebn Tha her dans une attention d'autan plus grande, qu'ils étoient cu rieux de sçavoir à quoi elles s termineroient. Enfin, ils viren paroître à la même porte par o étoient venuës les dix Femme noires qui avoient apporté l Trône & les vingt autres qu venoient d'arriver, dix autr Femmes également belles & bien vêtuës qui s'y arrêtére quelques momens. Elles a tendoient la Favorite, qui montra enfin, & se mit au m lieu d'elles.

Le jour qui commençoit

éclairer l'appartement de Schahriar imposa le silence à Scheherazade. La nuit suivante elle poursuivit ainsi,

CLXXXVIII. NUIT.

SChemselnihar se mit donc au milieu des dix Femmes qui l'avoient attenduë à la porte. Il étoit aisée de la distinguer autant par sa taille & par son air majestueux, que par une espéce de manteau d'une étoffe fort legére, or & bleu céleste qu'elle portoit attaché sur ses épaules, par dessus son habillement, qui étoit le plus propre, & le mieux entendu & le plus magnifique que l'on puisse imaginer. Les perles, les diamans & les rubis qui lui servoient d'ornement, n'étoient pas en confusion : Le tout étoit en

en petit nombre, mais bien choisi, & d'un prix inestimable. Elle s'avança avec une Majesté qui ne répréfentoit pas mal le Soleil dans sa course au milieu des nuages qui reçoivent sa splendeur sans en cacher l'éclat, & vint s'asseoir sur le Trône d'argent qui avoit été apporté pour elle.

Dés que le Prince de Perse apperçut Schemselnihar, il n'eût plus des yeux que pour elle : On ne demande plus de nouvelle de ce que l'on cherche, dit-il, a Ebn Thaher, d'abord qu'on la voit ; & l'on n'a plus de doute si-tôt que la vérite se manifeste. Voyez-vous cette charmante beauté ? C'est l'origine de mes maux ; maux que je bénis, & que je ne cesserai de bénir, quelques rigoureux & de quelque durée qu'ils puissent être. A cet objet, je ne me posséde plus moi-même ; mon

ame se trouble, se révolte ; je sens qu'elle veut m'abandonner. Pars donc, mon ame, je te le permets ; mais que ce soit pour le bien & la conservation de ce foible corps ! C'est vous trop cruel Ebn Thaher, qui êtes cause de ce desordre : Vous avez crû me faire un grand plaisir de m'amener ici, & je vois que j'y suis venu pour achever de me perdre. Pardonnez-moi, continua-t-il en se reprenant, je me trompe, j'ai bien voulu venir, & je ne puis me plaindre que de moi-même. Il fondit en larmes en achevant ces paroles. Je suis bien aise, lui dit Ebn Thaher, que vous me rendiez justice. Quand je vous ai apris que Schemselnihar étoit la premiére Favorite du Calife, je l'ai fait exprés pour prévenir cette passion funeste que vous vous plaisez à nourrir dans vôtre cœur.
Tout

Tout ce que vous voyez ici, doit vous en dégager, & vous ne devez conserver que des sentimens de reconnoissance de l'honneur que Schemselnihar a bien voulu vous faire en m'ordonnant de vous amener avec moi. Rappellez donc vôtre raison égarée, & vous mettez en état de paroître devant elle, comme la bienséance le demande. La voila qui approche : si c'étoit à recommencer, je prendrois d'autres mesures; mais puis que la chose est faite, je pris Dieu que nous ne nous en repentions pas. Ce que j'ai encore à vous représenter, ajoûta-t-il c'est que l'amour est un traître qui peut vous jetter dans un précipice d'où vous ne vous retirerez jamais.

Ebn Thaher n'eût pas le tems d'en dire davantage, parce que Schemselnihar arriva.

Elle se plaça sur son Trône & les salua tous deux par une inclination de tête. Mais elle arrêta ses yeux sur le Prince de Perse, & ils se parlérent l'un & l'autre un langage muet entre mêlé de soûpirs, par lequel en peu de momens ils se diren plus de choses qu'ils n'en au roient pû se dire en beaucou de tems. Plus Schemselnihar regardoit le Prince, il trou voit dans ses regards de quoi s confirmer dans la pensée qu'i ne lui étoit pas indifférent ; & Schemselnihar déja persuadé de la passion du Prince, s'esti moit la plus heureuse personn du monde. Elle détourna en fin les yeux de dessus lui pour commander que les prémiére Femmes qui avoient commen cé de chanter s'approchassent Elles se leverent, & pendant qu'elles s'avançoient, les Fem mes noires qui sortirent de l'Pal

l'allée où elles étoient, apportérent leurs siéges & les placérent près de la fenêtre & de l'avance du Dôme où étoient Ebn Thaher & le Prince de Perse; de maniere que les siéges ainsi disposez avec le Trône de la Favorite & les Femmes qu'elle avoit à ses côtez, formérent un demi cercle devant eux.

Lors que les femmes qui étoient assises auparavant sur ces siéges, eurent repris chacune leur place avec la permission de Schemselnihar qui le leur ordonna par un signe, cette charmante Favorite choisit une de ces femmes pour chanter. Cette femme aprés avoir employé quelques momens à mettre son Luth d'accord, chanta une chanson dont le sens étoit: Que deux Amans qui s'aimoient parfaitement avoient l'un pour l'autre une tendresse sans bornes, que leurs

cœurs en deux corps differens n'en fesoient qu'un, & que lors que quelqu'obstacle s'opposoit à leurs desirs, ils pouvoient se dire les larmes aux yeux. *Si nous nous aimons, parce que nous nous trouvons aimables, doit-on s'en prendre à nous? qu'on s'en prenne à la destinée.*

Schemselnihar laissa si-bien connoître dans ses yeux & par ses gestes, que ces paroles devoient s'appliquer à elle & au Prince de Perse, qu'il ne pût se contenir. Il se leva à demi, & s'avançant par dessus le balustre qui lui servoit d'appui, il obligea une des compagnes de la Femme qui venoit de chanter de prendre garde à son action. Comme elle étoit prés de lui : Ecoutez moi, lui dit-il, & me faites la grace d'accompagner de vôtre Luth la chanson que vous allez] entendre. Alors il chanta un air dont les paroles ten-

tendres & passionnées exprimoient parfaitement la violence de son amour. D'abord qu'il eût achevé, Schemselnihar suivant son éxemple, dit à une de ses femmes: Ecoutez-moi aussi, & accompagnez ma voix. En même tems, elle chanta d'une maniére qui ne fit qu'embraser davantage le cœur du Prince de Perse, qui lui répondit par un nouvel air encore plus passionné que celui qu'il avoit déja chanté.

Ces deux Amans s'étant déclarez par leurs chansons leur tendresse mutuelle, Schemselnihar céda à la force de la sienne; Elle se leva de dessus son Trône, toute hors d'elle-même & s'avança vers la porte du salon. Le Prince qui connût son dessein, se leva aussitôt & alla au devant d'elle avec précipitation. Ils se rencontrérent sous la porte, où ils se don-

donnérent la main, & s'embrasſerent avec tant de plaiſir qu'ils s'évanouïrent. Ils ſeroient tombez, ſi les femmes qui avoient ſuivi Schemſelnihar ne les en euſſent empêchez. Elles les ſoûtinrent & les transportérent ſur un Sofa où elles les firent revenir à force de leur jetter de l'eau de ſenteur au viſage, & de leur faire ſentir pluſieurs ſortes d'odeurs.

Quand ils eurent repris leurs eſprits, la premiére choſe que fit Schemſelnihar, fut de regarder de tous côtez ; & comme elle ne vit pas Ebn Thaher, elle demanda avec empreſſement où il étoit. Ebn Thaher s'étoit écarté par reſpect, tandis que les femmes étoient occupées à ſoulager leur maîtreſſe ; & craignoit en lui-même avec raiſon quelque ſuite fâcheuſe de ce qu'il venoit de voir.

Dés

Dés qu'il eût oui que Schemselnihar le demandoit, il s'avança & se présenta devant elle.

La Sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qui paroissoit. La nuit suivante elle poursuivit de cette maniére.

CLXXXIX. NUIT.

Schemselnihar fut bien aise de voir Ebn Thaher. Elle lui témoigna sa joye dans ces termes: Obligeant Ebn Thaher, je ne sçai comment je pourrai reconnoître les obligations infinies que je vous ai. Sans vous je n'aurois jamais connu le Prince de Perse, ni aimé ce qu'il y a au monde de plus aimable. Soyez persuadé pourtant que je ne mourrai pas

ingrate, & que ma reconnoissance, s'il est possible, égalera le bien-fait dont je vous suis redevable. Ebn Thaher ne répondit à ce compliment que par une profonde inclination, & qu'en souhaitant à la Favorite l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvoit desirer.

Schemselnihar se tourna du côté du Prince de Perse qui étoit assis auprés d'elle, & le regardant avec quelque sorte de confusion, aprés ce qui s'étoit passé entr'eux: Seigneur, lui dit-elle, je suis bien assurée que vous m'aimez, & de quelque ardeur que vous m'aimiez, vous ne pouvez douter que mon amour ne soit aussi violent que le vôtre. Mais ne nous flatons point: quelque conformité qu'il y ait entre vos sentimens & les miens, je ne vois & pour vous & pour moi que des peines, que des impatiences,

patiences, que des chagrins mortels. Il n'y a pas d'autre remède à nos maux que de nous aimer toûjours, de nous en remettre à la volonté du Ciel, & d'attendre ce qu'il lui plaira d'ordonner de nôtre destinée. Madame, lui répondit le Prince de Perse, vous me feriez la plus grande injustice du monde, si vous doutiez un seul moment de la durée de mon amour. Il est uni à mon ame d'une maniére que je puis dire qu'il en fait la meilleure partie, & que je le conserverai aprés ma mort. Peines, tourmens, obstacles, rien ne sera capable de m'empêcher de vous aimer. En achevant ces mots, il laissa couler des larmes en abondance, & Schemselnihar ne pût retenir les siennes.

Ebn Thaher prit ce tems là pour parler la Fovorite. Madame, lui dit-il, permettez-moi

moi de vous representer qu'au lieu de fondre en pleurs, vous devriez avoir de la joye de vous voir ensemble. *Je* ne comprens rien à vôtre douleur. Que sera-ce donc, lors que la nécessité vous obligera de vous separer? Mais, que dis-je, vous obligera? il y a long-tems que nous sommes ici, & vous sçavez, Madame, qu'il est tems que nous nous retirions. Ah! que vous êtes cruel, repartit Schemselnihar! Vous qui connoissez la cause de mes larmes, n'aurez-vous pas pitié du malheureux état où vous me voyez? Triste fatalité! qu'ai-je commis pour être soûmise à la dure loi de ne pouvoir jouïr de ce que j'aime uniquement?

Comme elle étoit persuadée qu'Ebn Thaher ne lui avoit parlé que par amitié, elle ne lui sçut pas mauvais gré de ce qu'il lui avoit dit; elle en profita

fita même. En effet, elle fit un signe à l'Esclave sa confidente, qui sortit aussi-tôt & apporta peu de tems aprés une collation de fruits sur une petite table d'argent qu'elle posa entre sa Maîtresse & le Prince de Perse. Schemselnihar choisit ce qu'il y avoit de meilleur & le presenta au Prince en le priant de manger pour l'amour d'elle. Il le prit & le porta à sa bouche par l'endroit qu'elle avoit touché. Il presenta à son tour quelque chose à Schemselnihar qui le prit aussi & le mangea de la même maniére. Elle n'oublia pas d'inviter Ebn Thaher à manger avec eux; mais se voyant dans un liéu où il ne se croyoit point en sûreté, il auroit mieux aimé être chez lui, & ne mangea que par complaisance. Aprés qu'on eût desservi, on apporta un bassin d'argent avec de l'eau dans un

vase

vase d'or & ils se laverent les mains ensemble. Ils se remirent ensuite à leur place, & alors trois des dix femmes noires apportérent chacune une tasse de cristal de roche pleine d'un vin exquis sur une sous-coupe d'or, qu'elles poserent devant Schemselnihar, le Prince de Perse & Ebn Thaher.

Pour être plus en particulier, Schemselnihar retint seulement auprés d'elle les dix femmes noires avec dix autres qui savoient chanter & jouer des instrumens; & apres qu'elle eût renvoyé tout les reste, elle prit une des tasses, & la tenant à la main, elle chanta des paroles tendres qu'une des femmes accompagna de son Luth. Lors qu'elle eût achevé, elle bût; ensuite elle prit une des deux autres tasses, & la présenta au Prince en le priant

priant de boire pour l'amour d'elle, de même qu'elle venoit de boire pour l'amour de lui. Il la reçût avec un transport d'amour & de joye ; mais avant que de boire il chanta à son tour une chanson qu'une autre Femme accompagna d'un instrument, & en chantant, les pleurs lui coulérent des yeux abondamment : aussi lui marqua-t-il, par les paroles qu'il chantoit, qu'il ne sçavoit si c'étoit le vin qu'elle lui avoit présenté qu'il alloit boire ou ses propres larmes. Schemselnihar présenta enfin la troisiéme tasse à Ebn Thaher, qui la remercia de la bonté, & de l'honneur qu'elle lui faisoit.

Aprés cela, elle prit un Luth des mains d'une ses Femmes & l'accompagna de sa voix, d'une maniére si passionée qu'il sembloit qu'elle ne se possédoit pas, & le Prince de Perse les yeux

yeux attachez sur elle demeura immobile comme s'il eût été enchanté. Sur ces entrefaites l'Esclave Confidente arriva toute émûë, & s'adressant à sa Maîtresse: Madame, lui dit elle, Mesrour & deux autres Officiers avec plusieurs Eunuques qui les accompagnent sont à la porte & demande à vous parler de la part du Calife. Quand le Prince de Perse & Ebn Thaher eurent entendu ces paroles, ils changérent de couleur & commencérent à trembler comme si leur perte eût été assurée. Mais Schemselnihar qui s'en apperçut, les rassura par un soûris.

La clarté du jour qui paroissoit, obligea Scheherazade d'interrompre sa narration. Elle la reprit le lendemain de cette sorte.

CXC.

CXC. NUIT.

SChemselnihar aprés avoir rassuré le Prince de Perse & Ebn Thaher, chargea l'Esclave sa Confidente d'aller entretenir Mesrour & les deux autres Officiers du Calife, jusqu'à-ce qu'elle se fût mise en état de les recevoir, & qu'elle lui fit dire de les amener. Aussitôt elle donna ordre qu'on fermât toutes les fenêtres du Salon & qu'on abaissât les toiles peintes qui étoient du côté du Jardin, & aprés avoir assuré le Prince & Ebn Thaher qu'ils y pouvoient demeurer sans crainte, elle sortit par la porte qui donnoit sur le Jardin, qu'elle tira & ferma sur eux. Mais quelque assurance qu'elle leur eût donnée de leur sûreté, ils

ils ne laissérent pas de sentir les plus vives alarmes, pendant tout le tems qu'ils furent seuls.

D'abord que Schemselnihar fut dans le Jardin avec les femmes qui l'avoient suivie, elle fit emporter tous les siéges qui avoient servi aux femmes qui jouoient des instrumens à s'asseoir prés de la fenêtre, d'où le Prince de Perse & Ebn Thaher les avoient entenduës; & lors qu'elle vit les choses dans l'état qu'elle souhaitoit, elle s'assit sur son Trône d'argent. Alors elle envoya avertir l'Esclave sa Confidente d'amener le Chef des Eunuques, & les deux Officiers des subalternes.

Ils parurent suivis de vingt Eunuques noirs tous proprement habillez avec le sabre au côté, avec une ceinture d'or large de quatre doigts. De si loin qu'ils apperçûrent la Favorite Schemselnihar, ils lui fi-

firent une profondé révérence, qu'elle leur rendit de dessus son Trône. Quand ils furent plus avancez, elle se leva & alla au devant de Mesrour qui marchoit le premier Elle lui demanda quelle nouvelle il apportoit. Il lui répondit : Madame, le Commandeur des Croyans qui m'envoye vers vous, m'a chargé de vous témoigner qu'il ne peut vivre plus long tems sans vous voir. Il a dessein de venir vous rendre visite cette nuit : je viens vous en avertir pour vous préparer à le recevoir. Il espére, Madame, que vous le verrez avec autant de plaisir qu'il a d'impatience d'être avec vous.

A ce discours de Mesrour, la Favorite Schemselnihar se prosterna contre terre pour marquer la soûmission avec laquelle elle recevoit l'ordre du Calife. Lors qu'elle se fut re-

levée : Je vous prie, lui dit-elle, de dire au Commandeur des Croyans que je ferai toûjours gloire d'éxécuter les commandemens de Sa Majesté ; & que son Esclave s'éfforcera de recevoir avec tout le respect qui lui est dû. En même tems elle ordonna à l'Esclave sa Confidente de faire mettre le Palais en état de recevoir le Calife par les femmes noires destinées à ce ministére. Puis congédiant le Chef des Eunuques : Vous voyez, lui dit-elle, qu'il faudra quelque tems pour préparer toutes choses. Faites ensorte, je vous en supplie, qu'il se donne un peu de patience, afin qu'à son arrivée il ne nous trouve pas dans le desordre.

Le Chef des Eunuques & sa suite s'étant retirez, Schemselnihar retourna au salon extrêmement affligée de la nécessité

ſite où elle ſe voyoit de renvoyer le Prince de Perſe plûtôt qu'elle ne s'y étoit attenduë. Elle le rejoignit les larmes aux yeux ; ce qui augmenta la frayeur d'Ebn. Thaher. qui en augura quelque choſe de funeſtre. Madame, lui dit le Prince, je vois bien que vous venez m'annoncer qu'il faut nous ſe parer. Pourvû que je n'aye rien de plus funeſte à redouter, j'eſpére que le Ciel me donnera le patience dont j'ai beſoin pour ſupporter vôtre abſence. Hélas! mon cher cœur, ma chere ame, interrompit la trop tendre Schemſelnihar, que je vous trouve heureux, & que je me trouve malheureuſe, quand je compara vôtre ſort avec ma triſte deſtinée! Vous ſouffrirez ſans doute de ne me pas voir ; mais ce ſera toute vôtre peine, & vous pourrez vous en conſoler par l'eſpérance de

me revoir. Pour moi, juſte Ciel ; à quelle rigoureuſe épreuve ſuis-je réduite ! Je ne ſerai pas ſeulement privée de la vûë de ce que j'aime uniquement, il me faudra ſoûtenir celle d'un objet que vous m'avez rendu odieux. L'arrivée du Calife ne me fera-t-elle pas ſouvenir de vôtre départ ? & comment occupée de vôtre chére image, pourrai-je montrer à ce Prince la joye qu'il a remarquée dans mes yeux toutes les fois qu'il m'eſt venu voir ? J'aurai l'eſprit diſtrait en lui parlant, & les moindres complaiſances que j'aurai pour ſon amour, ſeront autant de coups de poignard qui me perceront le cœur. Pourrai-je goûter ſes paroles obligeantes & ſes careſſes ? Jugez, Prince, à quels tourmens je ſerai expoſée dés que je ne vous verrai plus. Les larmes qu'elle laiſſa cou-

ler

ler alors, & les ſanglots l'empêchérent d'en dire devantage. Le Prince de Perſe voulut lui repartir ; mais il n'en eut pas la force : ſa propre douleur & celle que lui faiſoit voir ſa maîtreſſe, lui avoient ôté la parole.

Ebn Thaher qui n'aſpiroit qu'à ſe voir hors du Palais, fut obligé de les conſoler en les exhortant à prendre patience. Mais l'Eſclave Confidente vint l'interrompre : Madame, dit-elle à Schemſelnihar, il n'y a pas de tems à perdre. Les Eunuques commencent d'arriver, & vous ſçavez que le Calife paroîtra bien tôt. O Ciel! que cette ſéparation eſt cruelle, s'écria le Favorite! Hâtez-vous, dit-elle à ſa Confidente. Conduiſez-les tous deux à la galerie qui regarde ſur le jardin d'un côté, & de l'autre, ſur le Tigre, & lors que la nuit répan-

dra sur la terre sa plus grande obscurité, faites-les sortir par la porte de derriére, afin qu'ils se retirent en sûreté. A ces mots elle embrassa tendrement le Prince de Perse sans pouvoir lui dire un seul mot, & alla au devant du Calife dans le desordre qu'il est aisé de s'imaginer.

Cependant l'Esclave confidente conduisit le Prince & Ebn Thaher à la galerie que Schemselnihar lui avoit marquée; & lors qu'elle les y eût introiduits; elle les y laissa & ferma sur eux la porte en se retirant, & aprés les avoir assurez qu'ils n'avoient rien à craindre, & qu'elle viendroit les faire sortir quand il en seroit tems. Mais, Sire, dit en cet endroit Scherazade, le jour que je vois paroître m'impose silence. Elle se tût, & reprenant son discours la nuit suivante.

CXCI.

CXCI. NUIT.

SIre, pourſuivit-elle, l'Eſclave confidente de Schemſelnihar s'étant retirée, le Prince de Perſe & Ebn 'l haher oubliérent qu'elle venoit de les aſſurer qu'ils n'avoient rien à craindre. Ils éxaminérent toute la galerie, & ils furent ſaiſis d'une frayeur extrême, lors qu'ils connurent qu'il n'y avoit pas un ſeul endroit par où ils puſſent s'échapper, au cas que le Calife ou quelques-uns de ſes Officiers s'aviſaſſent d'y venir.

Une grande clarté qu'ils virent tout à coup du côté du jardin au travers des jalouſies, les obligea de s'en approcher pour voir d'où elle venoit. Elle étoit cauſée par cent flambeaux de cire blanche, qu'autant de

jeunes Eunuques noirs portoient à la main. Ces Eunuques étoient suivis de plus de cent autres plus âgez, tous de la garde des Dames du Palais du Calife, habillez & armez d'un sabre, de même que ceux dont j'ai déja parlé, & le Calife marchoit aprés eux entre Mesrour leur Chef qu'il avoit à sa droitte, & Vassif leur second Officier qu'il avoit à sa gauche.

Schemselnihar attendoit le Calife à l'entrée d'une allée, accompagnée de vingt femmes toutes d'une beauté surprenante, & ornées de coliers & de pendans d'oreilles de gros diamans, & d'autres, dont elles avoient la tête toute couverte. Elles chantoient au son de leurs Instrument, & formoient un concert charmant. La Favorite ne vit pas plûtôt paroître ce Prince, qu'elle s'avança & se prosterna à ses pieds. Mais

fai-

faiſant cette action : Prince de Perſe, dit-elle en elle-même, ſi vos triſtes yeux ſont témoins de ce que je fais, jugez de la riguer de mon ſort. C'eſt devant vous que je voudrois m'humilier ainſi. Mon cœur n'y ſentiroit aucune répugnance.

Le Calife fut ravi de voir Schemſelnihar : Levez-vous, Madame, lui dit-il, approchez-vous. Je me ſçais mauvais gré à moi-même de m'être privé ſi long tems du plaiſir de vous voir. En achevant ces paroles il la prit par la main, & ſans ceſſer de lui dire des choſes obligeantes, il alla s'aſſeoir ſur le Trône d'argent que Schemſelnihar lui avoit fait apporter. Cette Dame s'aſſit ſur un ſiége devant lui, & les vingt femmes formérent un cercle autour d'eux ſur d'autres ſiéges, pendant que les jeunes Eunuque

qui tenoient les flambeaux ſe diſperſérent, dans le Jardin, à certaine diſtance les uns des autres, afin que le Calife jouït du frais de la ſoirée plus commodément.

Lors que le Calife fut aſſis, il regarda autour de lui, & vit avec une grande ſatisfaction tout le jardin illuminé d'une infinité d'autres lumiéres que les flambeaux que tenoient les jeunes Eunuques. Mais il prit garde que le ſalon étoit fermé; il s'en étonna, & en demanda la raiſon. On l'avoit fait exprés pour le ſurprendre. En effet, il n'eût pas plûtôt parlé, que les fenêtres s'ouvrirant tout à la fois, & qu'il le vit illuminé au dehors & en dedans d'une maniére tout autrement bien entendue qu'il ne l'avoit vû auparavant. Charmante Schemſelnihar, s'écria-t-il à ce ſpectacle, je vous entends. Vous

avez

avez voulu me faire connoître qu'il y a d'aussi belles nuits que les plus beaux jours. Aprés ce que je vois, je n'en puis disconvenir.

Revenons au Prince de Perse & à Ebn Thaher que nous avons laissez dans la galerie. Ebn Thaher ne pouvoit assez admirer tout ce qui s'offroit à sa vûe. Je ne suis pas jeune, dit-il, & j'ai vû de grandes fêtes en ma vie; mais je ne croi pas que l'on puisse rien voir de si surprenant, ni qui marque plus de grandeur. Tout ce qu'on nous dit des Palais enchantez, n'approche pas du prodigieux spactacle pue nous avons devant les yeux. Que de richesses & de magnificence à la fois !

Le Prince de Perse n'étoit pas touché de tous ces objets éclatans qui faisoient tant de plaisir à Ebn Thaher. Il n'a-

voit des yeux que pour regarder Schemselnihar, & la présence du Calife le plongeoit dans une affliction inconcevable. Cher Ebn Thaher, dit-il, plût à Dieu que j'eusse l'esprit assez libre pour ne m'arrêter, comme vous, qu'à ce qui devroit me causer de l'admiration! Mais hélas! je suis dans un état bien différent: tous ces objets ne servent qu'à augmenter mon tourment. Puis-je voir le Calife tête à tête avec ce que j'aime, & ne qas mourir de desespoir? Faut-il qu'un amour aussi tendre que le mien soit troublé par un Rival si puissent? Ciel, que mon destin est bizarre & cruel. Il n'y a qu'un moment que je m'estimois l'Amant du monde le plus fortuné, & dans cet instant je me sens frapper le cœur d'un coup qui ma donne la mort. Je n'y puis résister, mon cher Ebn Thaher

her ; ma patience est à bout : Mon mal m'accable, & mon courage y succombe. En prononçant ces derniers mots, il vit qu'il se passoit quelque chose dans le jardin qui l'obligea de garde le silence, & d'y prêter son attention.

En effet, le Calife avoit ordonné à une des femmes qui étoient prés de lui, de chanter sur son Luth ; & elle commençoit à chanter. Les paroles qu'elle chante étoient fort passionnées, & le Calife persuadé qu'elle les chantoit par ordre de Schemselnihar qui lui avoit donné souvent de pareils témoignages de tendresse, les expliqua en sa faveur. Mais ce n'étoit pas l'intention de Schemselnihar pour cette fois. Elle les appliquoit à son cher Ali Ebn Becar, & elle se laissa pénétrer d'une si vive douleur d'avoir devant elle un objet

dont elle ne pouvoit plus soûtenir la présence, qu'elle s'évanouït. Elle se renversa sur le dos de la chaise qui n'avoit pas de bras d'apui, & elle seroit tombée si quelques-unes de ses femmes ne l'eussent promptement secouruë. Elles l'enlevérent & l'emportérent dans le salon.

Ebn Thaher qui étoit dans la galerie, surpris de cet accident, tourna la tête du côté du Prince de Perse, & au lieu de le voir appuyé contre la jalousie pour regarder comme lui, il fut extrêmement étonné de le voir étendu à ses pieds sans mouvement. Il jugea par là de la force de l'amour dont ce Prince étoit épris pour Schemselnihar, & il admira cet étrange effet de simpathie, qui lui causa une peine mortelle, à cause du lieu où ils se trouvoient. Il fit cependant tout ce qu'il pût pour

pour faire revenir le Prince ; mais ce fut inutilement. Ebn Thaher étoit dans cet embarras, lors que la Confidente de Schemselnihar vint ouvrir la porte de la galerie, & entra hors d'haleine & comme une personne qui ne savoit plus où elle en étoit. Venez promprement, *s'écria-t-elle*, que je vous fasse sortir. Tout est ici en confusion & je croi que voici le dernier de nos jours. Hé ! comment voulez-vous que nous partions, répondit Ebn Thaher d'un ton qui marquoit sa tendresse. Approchez de grace, & voyez en quel état est le Prince de Perse. Quand l'Esclave le vit évanoui, elle courut chercher de l'eau, sans perdre le tems a discourir & revint en peu de momens.

Enfin, le Prince de Perse aprés qu'on lui eût jetté de l'eau sur le visage, reprit se esprits :

Prin-

Prince, lui dit alors Ebn Thaher, nous courons risque de périr ici vous & moi, si nous y restons davantage, faites donc un effort, & nous sauvons au plus vîte. Il étoit si foible qu'il ne pût se lever tout seul. Ebn Thaher & la Confidente lui donnérent la main, & le soûtenant des deux côtez, ils allérent jusqu'à une petite porte de fer qui s'ouvroit sur le Tigre. Ils sortirent par là & s'avancérent jusques sur le bord d'un petit canal qui communiquoit au Fleuve. La Confidente frappa des mains, & aussi tôt un petit bateau parut & vint à eux avec un seul rameur. Ali Ebn Becar & son compagnon s'embarquérent, & l'Esclave Confidente demeura sur le bord du canal. D'abord que le Prince se fût assis dans le bateau, il étendit une main du côté du Palais, & mettant l'autre sur son cœur: Cher Objet de

de mon ame, s'écria-t-il d'une voix foible, recevez ma foi de cette main: pendant que je vous assure de celle-ci que mon cœur conservera éternellement le feu dont il brûle pour vous.

En cet endroit Scherazade s'apperçût qu'il étoit jour. Elle se tût, & la nuit suivante elle reprit la parole dans ces termes.

CXCII. NUIT.

CEpendant le Batelier ramoit de toute sa force, & l'Esclave Confidente de Schemselnihar accompagna le Prince de Perse & Ebn Thaher en marchant sur le bord du canal jusqu'à-ce qu'ils furent arrivez au courant du Tigre. Alors comme elle ne pouvoit aller plus loin, elle prit congé d'eux & se retira. Le

Le Prince de Perse étoit toûjours dans une grande foiblesse. Ebn Thaher le consoloit & l'exhortoit à prendre courage : Songez, lui dit-il, que quand nous serons débarquez nous aurons encore bien du chemin à faire avant que d'arriver chez moi. Car de vous mener à l'heure qu'il est & dans l'état où vous êtes jusqu'à vôtre logis qui est bien plus éloigné que le mien, je n'en suis pas d'avis ; nous pourrions même courir risque d'être rencontrez par le guet. Ils sortirent enfin du bateau ; mais le Prince avoit si peu de forces qu'il ne pouvoit marcher, ce qui mit Ebn Thaher dans un grand embarras. Il se souvint qu'il avoit un Ami dans le voisinage, il traîna le Prince jusques la avec beaucoup de peine. L'Ami les reçût avec bien de la joye ; & quand il les eût fait asseoir, il leur de-

demanda d'où ils venoient si tard. Ebn Thaher lui repondit : J'ai appris ce soir qu'un homme qui me doit une somme d'argent assez considérable, étoit dans le dessein de partir pour un longe Voyage. Je n'ai point perdu de tems, je suis allé le chercher, & en chemin j'ai rencontré ce jeune Seigneur que vous voyez & à qui j'ai mille obligations ; comme il connoît mon débiteur, il a bien voulu me faire la grace de m'accompagner. Nous avons eu assez de peine à mettre nôtre homme à la raison. Nous en sommes pourtant venus à bout ; & c'est ce qui est cause que nous n'avons pû sortir de chez lui que fort tard. En revenant, à quelques pas d'ici, ce bon Seigneur pour qui j'ai toute la considération possible, s'est senti tout à coup attaquer d'un mal qui m'a fait prendre la liberté de

de frapper à vôtre porte. Je me suis flaté que vous voudriez bien nous faire le plaisir de nous donner le couvert pour cette nuit.

L'Ami d'Ebn Thaher se paya de cette fable, leur dit qu'ils étoient les bien venus, & offrit au Prince de Perse, qu'il ne connoissoit pas, toute l'assistance qu'il pouvoit desirer. Mais Ebn Thaher prenant la parole pour le Prince, dit que son mal étoit d'une nature à n'avoir besoin que de repos. L'Ami comprit par ce discours qu'ils souhaitoient de se reposer ; c'est pourquoi il les conduisit dans un appartement où il leur laissa la liberté de se coucher.

Si le Prince de Perse dormit, ce fut d'un sommeil troublé par des songes fâcheux qui lui représentoient Schemselnihar évanouïe aux pieds du Calife, & l'entretenoient dans son affliction.

fliction. Ebn Thaher qui avoit une grande impatience, de se revoir chez lui, & qui ne doutoit pas que sa famille ne fût dans une inquiétude mortelle, car il ne lui étoit jamais arrivé de coucher dehors, se leva & partit de bon matin, aprés avoir pris congé de son Ami, qui s'étoit levé pour faire sa priére dès la pointe du jour. Enfin il arriva chez lui; & la premiére chose que fit le Prince de Perse qui s'étoit fait un grand effort pour marcher, fût de se jetter sur un Sofa, aussi fatigué que s'il eût fait un long voyage. Comme il n'étoit pas en état de se rendre en sa maison, Ebn Thaher lui fit préparer une chambre; & afin qu'on ne fût point en peine de lui, il envoya dire à ses gens l'état & le lieu où il étoit. Il pria cependant le Prince de Perse d'avoir l'esprit en repos,

de

de commander chez lui, & d'y disposer à son gré de toutes choses. J'accepte de bon cœur ses offres obligeantes que vous me faites, lui dit le Prince, mais que je ne vous embarrasse pas, s'il vous plaît; je vous conjure de faire comme si je n'étois pas chez vous. Je n'y voudrois pas demeurer un moment si je croyois que ma présence vous contraignît en la moindre chose.

D'abord qu'Ebn Thaher eût un moment pour se reconnoître, il aprit à sa famille tout ce qui s'étoit passé au Palais de Schemselnihar, & finit son recit en remerciant Dieu de l'avoir délivré du danger qu'il avoit couru. Les principaux domestiques du Prince de Perse vinrent recevoir ses ordres chez Ebn Thaher, & l'on y vît bien-tôt arriver plusieurs de ses amis qu'ils avoient avertis de

son

ſon indiſpoſition Ces amis paſſérent la meilleure partie de la journée avec lui ; & ſi leur entretien ne pût affacer les triſtes idées qui cauſoient ſon mal, il en tira du moins cet avantage, qu'elles lui donnérent quelque relâche. Il voulut prendre congé d'Ebn Thaher ſur la fin du jour, mais ce fidelle Ami lui trouva encore tant de foibleſſe, qu'il l'obligea d'attendre au lendemain ; cependant pour contribuer à le réjouïr ; il lui donna le ſoir un concert de voix & d'inſtrumens. Mais ce concert ne ſervit qu'a rappeller dans la mémoire du Prince celui du ſoir précédant, & irrita ſes ennuis au lieu de les ſoulager. De ſorte que le jour ſuivant, ſon mal parût avoir augmenté. Alors Ebn Thaher ne s'oppoſa plus au deſſein que le Prince avoit de ſe retirer dans ſa maiſon. Il prit ſoin lui-même de

de l'y faire porter, il l'accompagna, & quand il se vit seul avec lui dans son appartement, il lui représenta toutes les raisons qu'il avoit de faire un généreux effort pour vaincre une passion dont la fin ne pouvoit être heureuse ni pour lui, ni pour la Favorite. Ah, cher Ebn Thaher s'écria le Prince! qu'il vous est aisé de donner ce conseil, mais qu'il m'est difficile de le suivre! J'en conçois toute l'importance, sans pouvoir en profiter. Je l'ai déja dit, j'emporterai avec moi dans le tombeau l'amour que j'ai pour Schemselnihar. Lors que Ebn Thaher vit qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit du Prince, il prit congé de lui & voulut se retirer.

Scheherazade en cet endroit voyant paroître le jour garda le silence, & le lendemain elle reprit ainsi son discours.

CXCIII.

CXCIII. NUIT.

LE Prince de Perse le retint ; Obligeant Ebn-Thaher lui dit-il, si je vous ai déclaré qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de suivre vos sages conseils, je vous supplie de ne m'en pas faire un crime & de ne pas cesser pour cela de me donner des marques de vôtre amitié. Vous ne sauriez m'en donner une plus grande que de m'instruire du destin de ma chére Schemselnihar, si vous en apprenez des nouvelle. L'incertitude où je suis de son sort, & les appréhensions mortelles que me cause son évanouissemen, m'entretiennent dans la langueur que vous me reprochez. Seigneur, lui repondit Ebn-Thaher, vous devez es-

perer que son évanouïssement n'aura pas eu de suite funeste, & que sa Confidente viendra incessamment m'informer de quelle maniére se sera passé la chose. D'abord que je sçaurai ce détail, je ne manquerai pas de venir vous en faire part.

Ebn-Thaher laissa le Prince dans cette espérance & retourna chez lui, où il attendit inutilement tout le reste du jour la Confidente de Schemselnihar: Il ne la vit pas même le lendemain. L'inquiétude où il étoit de savoir l'état de la santé du Prince de Perse, ne lui permit pas d'être plus long tems sans le voir. Il alla chez lui dans le dessein de l'exhorter à prendre patience. Il le trouva au lit aussi malade qu'à l'ordinaire, & environné d'un nombre d'Amis, & de quelques Médecins qui emploient toutes les lumiéres de leur Art pour de-

découvrir la cause de son mal. Dés qu'il apperçût Ebn-Thaher, il le regarda en soûriant, pour lui témoigner deux choses; l'une, qu'il se réjouissoit de le voir; & l'autre, combien les Médecins qui ne pouvoient deviner le sujet de sa maladie, se trompoient dans leurs raisonnemens.

Les Amis & les Médecins se retirérent les uns aprés les autres, de sorte qu'Ebn-Thaher demeura seul avec le malade. Il s'approcha de son lit pour lui demander comment il se trouvoit depuis qu'il ne l'avoit vû. Je vous dirai, lui répondit le Prince, que mon amour qui prend continuellement de nouvelles forces, & l'incertitude de la destinée de l'aimable Schemselnihar augmentent mon mal à chaque moment, & me mettent dans un état qui afflige mes Parens & mes Amis, &

déconcertent mes Médecins, qui n'y comprennent rien. Vous ne ſauriez croire, ajoûta-t-il, combien je ſouffre de voir tant de gens qui m'importunent & que je ne puis chaſſer honnêtement. Vous êtes le ſeul dont je ſens que la compagnie me ſoulage ; mais enfin ne me diſſimulez rien, je vous en conjure. Quelles nouvelles m'apportez-vous de Schemſelnihar ? Avez-vous vû ſa Confidente ? Que vous a-t-elle dit ? Ebn Thaher répondit qu'il ne l'avoit pas vûë, & il n'eut pas plûtôt appris au Prince cette triſte nouvelle, que les larmes lui vinrent aux yeux ; il ne pût repartir un ſeul mot, tant il avoit le cœur ſerré. Prince, reprit alors Ebn Thaher, permettez-moi de vous remontrer que vous êtes trop ingenieux à vous tourmenter. Au nom de Dieu, eſſuyez vos larmes ; quelqu'un

qu'un de vos gens peut entrer en ce moment, & vous ſavez avec quel ſoin vous devez cacher vos ſentimens qui pourroient être démêlez par là. Quelque choſe que pût dire ce judicieux Confident, il ne fut pas poſſible au Prince de retenir ſes pleurs : Sage Ebn-Thaher, s'écria-t-il, quand l'uſage de la parole lui fut revenu, je puis bien empêcher ma langue de révéler le ſecret de mon cœur ; mais je n'ai pas de pouvoir ſur mes larmes, dans un ſi grand ſujet de craindre pour Schemſelnihar. Si cet adorable & unique objet de mes deſirs n'étoit plus au monde, je ne lui ſurvivrois pas un moment. Rejettez une penſée ſi affligeante, repliqua Ebn Thaher, Schemſelnihar vit encore, vous n'en devez pas douter : Si elle ne vous a pas fait ſçavoir de ſes nouvelles, c'eſt qu'elle n'en a pû trou-

ver l'occaſion ; & j'eſpére que cette journée ne ſe paſſera point que vous n'en appreniez. Il a-joûta à ce diſcours pluſieurs autres choſes conſolantes ; aprés quoi il ſe retira.

Ebn Thaher fut a peine de retour chez lui, que la Confidente de Schemſelnihar arriva. Elle avoit un air triſte, & il en conçut un mouvais préſage. Il lui demanda des nouvelles de ſa Maîtreſſe. Apprenez-moi auparavant des vôtres, lui ré-pondit la Confidente ; car j'ai été dans une grande peine de vous avoir vû partir, dans l'é-tat où étoit le Prince de Perſe. Ebn-Thaher lui raconta ce qu'el-le vouloit ſavoir ; & lors qu'il eût achevé, l'Eſclave prit la parole : ſi le Prince de Perſe, lui dit-elle, a ſouffert & ſouf-fre encore pour ma Maîtreſſe, elle n'a pas moins de peine que lui. Aprés que je vous eus quit-

tez,

tez, pourſuivit-elle, je retournai au ſalon où je trouvai que Schemſelnihar n'étoit pas encore revenuë de ſon évanouïſſement, qu'elque ſoulagement qu'on eût tâché de lui apporter. Le Calife étoit aſſis prés d'elle, avec toutes les marques d'une véritable douleur? il demandoit à toutes les femmes & à moi particuliérement, ſi nous n'avions aucune connoiſſance de la cauſe de ſon mal. Mais nous gardâmes le ſecret, & nous lui dimes toute autre choſe que ce que nous n'ignorions pas. Nous étions cependant toutes en pleurs de la voir ſouffrir ſi long tems, & nous n'oublions rien de tout ce que nous pouvions imaginer pour la ſecourir. Enfin, il étoit bien minuit lors qu'elle revint à elle. Le Calife qui avoit eu la patience d'attendre ce moment, en témoigna beaucoup de joye, & demanda à

Schemselnihar d'où ce mal pouvoit lui être venu. Dés qu'elle entendit sa voix, elle fit une effort pour se mettre sur son séant; & aprés lui avoir baisé les pieds avant qu'il pût l'en empêcher: Sire, dit-elle, j'ai à me plaindre du Ciel de ce qu'il ne m'a pas fait la grace entiére de me laisser expirer aux pieds de vôtre Majesté, pour vous marquer par là jusqu'à quel point je puis pénétrée de vos bontez.

Je suis bien persuadé que vous m'aimez, lui dit le Calife; mais je vous commande de vous conserver pour l'amour de moi: Vous avez apparemment fait aujourd'hui quelques excés qui vous aura causé cette indisposition; prenez y garde, & je vous prie de vous en abstenir une autre fois. Je suis bien aise de vous voir en meilleur état, & je vous conseille de passer ici

la

la nuit, au lieu de retourner à vôtre appartement, de crainte que le mouvement ne vous soit contraire. A ces mots, il ordonna qu'on apportât un doigt de vin qu'il lui fit prendre pour lui donner des forces. Aprés cela, il prit congé d'elle & se retira dans son appartemet.

Dés que le Calife fut parti, ma Maîtresse me fit signe de m'approcher. Elle me demanda de vos nouvelles avec inquiétude. Je l'assurai qu'il y avoit long tems que vous n'étiez plus dans le Palais, & lui mis l'esprit en repos de ce côte là. Je me gardai bien de lui parler de l'évanouïssement du Prince de Perse, de peur de la faire retomber dans l'état d'où nos soins l'avoient tirée avec tant de peine; mais ma précaution fut inutile, comme vous l'allez entendre: Prince, s'écria-t-elle alors, je renonce desormais à

tous les plaisir, tant que je serai privée de celui de ta vûë. Si j'ai bien pénétre dans ton cœur, je ne fait que suivre ton éxemple. Tu ne cesseras de verser des larmes que tu ne m'ayes retrouvée; il est juste que je pleure & que je m'afflige jusqu'à ce que tu sois rendu â mes vœux. En achevant ces paroles, qu'elle prononça d'une maniére qui marquoit la violence de sa passion, elle s'évanouït une seconde fois entre mes bras.

En cet endroit Scheherazade voyant paroître le jour cessa de parler. La nuit suivante, elle Poursuit de cette sorte.



CXCIV.

CXCIV. NUIT.

La Confidente de Schemselnihar continua de raconter à Ebn Thaher tout ce qui étoit arrivé à sa Maîtresse depuis son premier évanouïssement. Nous fumes encore long tems, dit-elle à la faire revenir mes compagnes & moi. Elle revint enfin, & alors je lui dis : Madame, êtes vous donc résoluë de vous laisser mourir, & de nous faire mourir nous-mêmes avec vous? Je vous supplie au nom du Prince de Perse, pour qui vous avez intérêt de vivre, de vouloir conserver vos jours. De grace, laissez-vous persuader, & faites les efforts que vous vous devez à vous-même, à l'amour du Prince, & à nôtre attachement pour

vous. Je vous suis bien obligée, reprit-elle, de vos soins, de vôtre zéle, & de vos conseils. Mais, hélas, peuvent-ils m'être utiles? Il ne vous est pas permis de nous flatter de quelque espérance, & ce n'est que dans le tombeau que nous devons attendre la fin de nos tourmens. Une de mes Compagnes voulut la détourner de ses tristes pensées, en chantant un air sur son luth; mais elle lui imposa silence, & lui ordonna comme à toutes les autres de se retirer. Elle ne retint que moi pour passer la nuit avec elle. Quelle nuit, ô Ciel! elle la passa dans les pleurs & dans les gémissemens, & nommant sans cesse le Prince de Perse, elle se plaignoit du sort qui l'avoit destinée au Calife qu'elle ne pouvoit aimer, & non pas à lui qu'elle aimoit éperduëment.

Le lendemain, comme elle n'é-

n'étoit pas commodément dans le salon, je l'aidai à passer dans son appartement, où elle ne fut pas plûtôt arrivée, que tous les Médecins du Palais vinrent la voir par ordre du Calife; & ce Prince ne fut pas long tems sans venir lui-même. Les remédes que les Médecins ordonnérent à Schemselnihar firent d'autant moins d'effet qu'ils ignorent la cause de son mal, & la contrainte où la mettoit la présence du Calife, ne faisoit que l'augmenter. Elle a portant un peu reposé cette nuit, & d'abord qu'elle a été éveillée, elle m'a chargé de vous venir trouver pour apprendre des nouvelles du Prince de Perse. Je vous ai déja informée de l'état où est, lui dit Ebn Thaher; ainsi, retournez vers vôtre Maîtresse, & l'assures que le Prince de Perse attendoit de ses nouvelles avec la même im-

patience qu'elle en attendoit de lui. Exhortez-la ſur tout à ſe moderer & à ſe vaincre, de peur qu'il ne lui échappe devant le Calife quelque parole qui pourroit nous perdre avec elle. Pour moi, reprit la Confidente, je vous l'avouë, je crains tout de ſes tranſports; j'ai pris la liberté de lui dire ce que je penſois là deſſus, & je ſuis perſuadée qu'elle ne trouvera pas mauvais que je lui en parle encore de vôtre part.

Ebn Thaher qui ne faiſoit que d'arriver de chez le Prince de Perſe, ne jugea point à propos d'y retourner ſi-tôt, & de negliger des affaires importantes qui lui étoient ſurvenuës en rentrant chez lui: il y alla ſeulement ſur la fin du jour. Le Prince étoit ſeul & ne ſe portoit pas mieux que le matin. Ebn Thaher, lui dit-il en le voyant paroitre: vous avez ſans dou-

doute beaucoup d'amis : mais ces amis ne connoissent pas ce que vous valez, comme vous me le faites connoître par vôtre zéle, par vos soins, & par les peines que vous vous donnez, lors qu'il s'agit de les obliger. Je suis confus de tout ce que vous faites pour moi avec tant d'affection, & je ne sçai comment je pourrai m'aquiter envers vous. Prince, lui répondit Ebn Thaher; laissons là ce discours, je vous en supplie. Je suis prêt non seulement à donner un de mes yeux pour vous en conserver un; mais même à sacrifier ma vie pour la vôtre. Ce n'est pas de quoi il s'agit présentement. Je viens vous dire que Schemselnihar m'a envoyé sa Confidente pour me demander de vos nouvelles, & en même tems pour m'informer des siennes.

Vous

Vous jugez bien que je ne lui ai rien dit que ne lui ait confirmé l'excés de vôtre amour pour sa Maîtresse, & la constance avec laquelle vous l'aimez. Ebn Thaher lui fit ensuite un détail éxact de tout ce que lui avoit dit l'Esclave Confidente. Le Prince l'écouta avec tout les différens mouvemens de craintre, de jalousie, de tendresse & de compassion que son discours lui inspira, faisant sur chaque chose qu'il entendoit toutes les réflexions affligeantes ou consolantes dont un Amant aussi passionné qu'il étoit pouvoit être capable.

Leur conversation dura si long tems que la nuit se trouvant fort avancée, le Prince de Perse obligea Ebn Thaher à demeurer chez lui. Le lendemain matin, comme ce fidelle Ami s'en retournoit au logis, il vit venir à lui une femme qu'il re-

reconnut pour la Confidente de Schemselnihar, & qui l'ayant abordé lui dit : Ma Maîtresse vous saluë, & je viens vous prier de sa part de rendre cette Lettre au Prince de Perse. Le zélé Ebn Thaher prit la lettre & retourna chez le Prince, accompagné de l'Esclave Confidente.

Scheherazade cessa de parler en cèt endroit, à cause du jour qu'elle vit paroitre. Elle reprit la suite de son discours la nuit suivante, & dit au Sultan des Indes.

CXCV. NUIT.

SIre, quand Ebn Taher fut entré chez le Prince de Perse avec la Confidente de Schemselnihar, il la pria de demeurer un moment dans l'antichambre,

bre, & de l'attendre. Dés que le Prince l'apperçut; il lui demanda avec empressement qu'elle nouvelle il avoit à lui annoncer. La meilleure que vous puissez apprendre, lui répondit Ebn Thaher : on vous aime aussi chérement que vous aimez. Le Confidente de Schemselnihar est dans vôtre anti chambre, elle vous apporte une Lettre de la part de sa Maîtresse, elle n'attend que vôtre ordre pour entrer. Qu'elle entre, s'écria le Prince avec un transport de joyé! en disant cela il se mit sur son séant pour la recevoir.

Comme les gens du Prince étoient sortis de la chambre d'abord qu'ils avoient vû Ebn Thaher, afin de le laisser seul avec leur Maître; Ebn Thaher alla ouvrir la porte lui-même; & fit entrer la Gonfidente. Le Prince la reconnut, & la reçut d'une maniére fort obligeante.

Sei-

Seigneur, lui dit-elle, je sçai tous lés maux que vous avez souffert depuis que j'eus l'honneur de vous conduire au bâteau qui vous attendoit pour vous ramener. Mais j'espére que la Lettre que je vous apporte contribuëra à vôtre guérison. A ces mots elle lui présenta la Lettre. Il la prit, & aprés l'avoir baisée plusieurs fois, il l'ouvrit, & lût les paroles suivantes.

LETTRE.

De Schemselnihar au Prince de Perse Ali Ebn Becar.

LA personne qui vous rendra cette Lettre vous dira de mes nouvelles mieux que moi-même; car je ne me connois plus deprivée de vôtre presence je cherche à me tromper, en vous entretenant par ces lignes mal formées avec le même

même plaisir que si j'avois le bonheur de vous parler.

On dit que la patience est un remede à tous les maux ; & toutefois elle aigrit les miens au lieu de les soulager. Quoi que vôtre Portrait soit profondement gravé dans mon cœur, mes yeux souhaitant d'en revoir incessamment l'Original ; & ils perdront toute leur lumiére s'il faut qu'ils en soient encore long tems privez. Puis-je me flatter que les vôtres ayent la même inpatience de me voir ? Oui je le puis ; ils me l'on fait assez connoître par leurs tendres regards. Que Schemselnihar seroit heureuse, & que vous seriez heureux, Prince, si mes desirs qui sont conformes aux vôtre n'étoient par traversez par des obstacles insurmontables ! Ces obstacles m'affligent d'autant plus vivement qu'ils vous affligent vous même.

Ces sentimens que mes doigts tracent, & que j'exprime avec un plaisir

plaisir incroyable, en les répetant plusieurs fois, parlent du plus profond de mon cœur, & de la blessure incurable que vous y avez faite. Blessure que je bénis mille fois, malgré le cruel ennuis que je souffre de vôtre absence! Je compterois pour rien tout ce qui s'oppose à nos amours, s'il m'étoit seulement permis de vous voir quelquefois en liberté. Je vous posséderois alors, que pourrois je souhaiter de plus?

Ne vous imaginez pas que mes paroles disent plus que je ne pense. Hélas! de quelques expressions que je puisse me servir, je sens bien que je pense plus de choses que je ne vous en dit. Mes yeux qui sont dans une veille continuelle, & qui versent incessamment des pleurs en attendant qu'ils vous revoyent: mon cœur affligé qui ne desire que vous seul: les soupirs qui m'échappent toutes les fois que je pense à vous, c'est à dire à tout moment: mon imagination qui ne me représente

plus

plus d'autre objet que mon cher Prince : les plaintes que je fait au Ciel de la rigueur de ma destinée : enfin ma tristesse, mes inquiétudes, mes tourmens qui ne me donnent aucun relâche depuis que je vous ai perdu de vûë, sont garants de ce que je vous écrits.

Ne suis je pas bien malheureuse d'être née pour aimer, sans esperance de jouïr de ce que j'aime? Cette pensée désolante m'accable à un point que j'en mourrois, si je n'étois pas persuadée que vous m'aimez. Mais une si douce consolation balance mon désespoir, & m'attache à la vie. Mandez-moi que vous m'aimez toûjours. Je garderai vôtre Lettre précieusement ; je la liray mille fois le jour. Je souffrirai mes maux avec moins d'impatience. Je souhaite que le Ciel cesse d'être irrité contre nous, & nous fasse trouver l'occasion de nous dire sans contrainte que nous nous aimons, & que nous ne cesserons jamais de nous aimer Adieu.

Adieu. Je salue Ebn Thaher, a qui nous avons tant d'obligation l'un & l'autre.

Le Prince de Perse ne se contenta pas d'avoir lû une fois cette Lettre. Il lui sembla qu'il l'avoit lûë avec trop peu d'attention. Il la relût plus lentement, & en lisant, tantôt il poussoit de tristes soûpirs, tantot il versoit des larmes, & tantôt il faisoit éclater des transports de joye & de tendresse, selon qu'il étoit toucheé de ce qu'il lisoit. Enfin, il ne se lassoit point de parcourir des yeux des caractéres tracez par une si chére main; & il se préparoit à les lire pour la troisiéme fois, lors qu'Ebn Thaher lui représenta que la Confidente n'avoit pas tant de tems à perder, & qu'il devoit songer à faire réponse. Hélas! s'écria le Prince! comment voulez-vous que je

je fasse reponse à une Lettre si obligeante ? En quels termes m'exprimerai-je dans le trouble où je suis ? J'ai l'esprit agité de mille pensées cruelles, & mes sentimens se détruisent au moment que je les ai conçus, pour faire place à d'autres. Pendant que mon corps se ressent des impressions de mon ame, comment pourrai je tenir le papier & conduire la canne * pour former les lettres ?

En parlant ainsi il tira d'un petit bureau qu'il avoit prés de lui du papier, une canne taillée, & un cornet où il y avoit de l'encre.

Scheherazade appercevant le jour

* Les Arabes, les Persans & les Turcs, quand ils écrivent tiennent le papier de la main gauche appuyée ordinairement sur le genouil, & écrivent de la droite avec une petite canne taillée & fenduë comme nos plumes. Cette sorte de canne est creuse & ressemble à nos roseaux, mais elle a plus de consistance.

jour en cet endroit, interrompit sa narration. Elle en reprit la suite le lendemain, & dit à Schahriar.

CXCVI. NUIT.

SIre, le Prince de Perse, avant que d'écrire, donna la Lettre de Schemselnihar à Ebn Thaher, & le pria de la tenir ouverte pendant qu'il écrivoit, afin qu'en jettant les yeux dessus, il vît mieux ce qu'il y devoit répondre. Il commença d'écrire; mais les larmes qui lui tomboient des yeux sur son papier, l'obligérent plusieurs fois de s'arrêter pour les laisser couler librement. Il acheva enfin sa Lettre, & la donnant à Ebn Thaher: Lisez la, je vous prie, lui dit-il; & me faites la grace de voir si le desordre où est

mon eſprit m'a permis de faire une réponſe raiſonnable. Ebn Thaher la prit, & lût ce qui ſuit.

REPONSE

Du Prince de Perſe à la Lettre de Schemſelnihar.

J'Etois plongé dans une affliction mortelle, lorſqu'on m'a rendu votre Lettre. A la voir ſeulement, j'ai été tranſporté d'une joye que je ne puis vous exprimer; & à la vûë des caractéres tracez par vôtre belle main, mes yeux ont reçû une lumiére plus vive que celle qu'ils avoient perduë, lors que les vôtres ſe fermérent ſubitement aux pieds de mon Rival. Les paroles qui contient cette obligeante Lettre, ſont autant de rayons lumineux qui ont diſſipé les ténébres dont mon ame étoit obſcurcie. Elles m'apprennent combien vous ſouffrez pour

l'amour de moi, & me font connoître aussi que vous n'ignorez pas que je souffre pour vous, & par là elles me consolent dans mes maux. D'un côté elles me font verser des larmes abondamment, & de l'autre elles embrazent mon cœur d'un feu qui le soûtient, & m'empêche d'expirer de douleur, je n'ai pas eu un moment de repos depuis nôtre cruelle séparation. Vôtre Lettre seule apporte quelque soulagement à mes peines. J'ai gardé un morne silence jusqu'au moment que je l'ai reçûë: elle m'a redonné la parole. J'étois enseveli dans une mélancolie profonde, elle m'a inspiré une joye qui a d'abord éclaté dans mes yeux & sur mon visage. Mais ma surprise de recevoir une faveur que je n'ai point encore meritée, a été si grande, que je ne sçavois par où commencer pour vous en marquer ma reconnoissance. Enfin, aprés l'avoir baisée plusieurs fois, comme un gage précieux de vos bontez, je l'ai

lûë & relûë ; & suis demeuré confus de l'excès de mon bonheur. Vous voulez que je vous mande que je vous aime toujours. Ah ! quand je ne vous aurois pas aimée aussi parfaitement que je vous aime je ne pourrois m'empêcher de vous adorer, aprés toutes les marques que vous me donnez d'un amour si peu commun. Oui, je vous aime ma chére ame, & ferai gloire de brûler toute ma vie du beau feu que vous avez illume dans mon cœur. Je ne me plaindra jamais de la vive ardeur dont je sens qu'il me consume ; & quelques rigoureux que soient les maux que vôtre absence me cause, je les supporterai constamment dans l'espérance de vous voir un jour. Plût à Dieu que ce eût dés aujourd'hui, & qu'au lieu de vous envoyer ma Lettre, il me fût permis d'aller vous assurer que je meurs d'amour pour vous ! Mes larmes m'empêchent de vous en dire davantage. Adieu.

Ebn

Ebn Thaher ne pût lire ces derniéres lignes sans pleurer lui-même. Il remit la Lettre entre les mains du Prince de Perse, en l'assurant qu'il n'y avoit rien à corriger. Le Prince la ferma & quand il l'eut cachetée : Je vous prie de vous approcher, dit-il à la Confidente de Schemselnihar qui étoit un peu éloignée de lui ; voici la réponse que je fais à la Lettre de vôtre chére Maîtresse. Je vous conjure de la lui porter, & de la saluer de ma part. L'Esclave Confidente prit la Lettre, & se retira avec Ebn Thehar.

En achevant ces mots, la Sultane des Indes voyant paroître le jour, se tût, & la nuit suivante elle continua de cette maniére.

CXCVII. NUIT.

EBn Thaher aprés avoir marché quelque tems avec l'Esclave Confidente, la quita, & retourna dans sa maison, où il se mit à rêver profondement à l'intrigue amoureuse dans laquelle il se trouvoit malheureusement engagé. Il se représenta que le Prince de Perse & Schemselnihar, malgré l'intérêt qu'ils avoient de cacher leur intelligence, se ménageoient avec si peu de discretion, qu'elle pourroit bien n'être pas long tems secréte. Il tira de là toutes les conséquences qu'un homme de bon sens en devoit tirer. *Si* Schemselnihar, se disoit-il à lui-même, étoit une Dame du commun, je contribuërois de tout mon, pouvoir à rendre heureux

son

son Amant & elle; mais c'est la Favorite du Calife, & il n'y a personne qui puisse impunément entreprendre de plaire à ce qu'il aime. Sa colére tombera d'abord sur Schemselnihar, il en coûtera la vie au Prince de Perse, & je serai enveloppé dans son malheur. Cependant j'ai mon honneur, mon repos, ma famille & mon bien à conserver. Il faut donc, pendant que je le puis, me délivrer d'un si grand péril.

Il fut occupé de ces pensées durant tout ce jour-là. Le lendemain matin il alla chez le Prince de Perse dans le dessein de faire un dernier effort pour l'obliger à vaincre sa passion. Effectivement il lui représenta ce qu'il lui avoit déja inutilement représenté : qu'il feroit beaucoup mieux d'employer tout son courage à détruire le penchant qu'il avoit pour Schemselnihar, que de s'y laisser en-

traîner : que ce penchant étoit d'autant plus dangereux, que son Rival étoit plus puissant. Enfin, Seigneur, ajoûta-t-il, si vous m'en croyez, vous ne songerez qu'à triompher de vôtre amour : Autrement vous courez risque de vous perdre avec Schemselnihar, dont la vie vous doit être plus chére que la vôtre. Je vous donne ce conseil en Ami, & quelque jour vous m'en remercierez.

Le Prince écouta Ebn Thaher assez impatiemment. Néanmoins il le laissa dire tout ce qu'il voulut ; mais prenant la parole à son tour : Ebn Thaher, lui dit-il, croyez vous que je puisse cesser d'aimer Schemselnihar qui m'aime avec tant de tendresse ? Elle ne craint pas d'exposer sa vie pour moi, & vous voulez que le soin de conserver la mienne soit capable de m'occuper. Non ! quelque malheur qui puisse

m'ar-

m'arriver, je veux aimer Schemselnihar jusqu'au dernier soûpir.

Ebn Thaher choqué de l'opinâtreté du Prince de Perse, le quitta assez brusquement, & se retira chez lui, où rappellant dans son esprit des réfléxions du jour précédent, il se mit à songer fort sérieusement au parti qu'il avoit à prendre. Pendant ce tems là un Jouaillier de ses intimes amis le vint voir. Ce Jouaillier s'étoit apperçû que la Confidente de Schemselnihar alloit chez Ebn Thaher plus soûvent qu'à l'ordinaire, & qu'Ebn Thaher étoit presque toûjours avec le Prince de Perse dont la maladie étoit sçûe de tout le monde, sans toutefois qu'on en connût la cause. Tout cela lui avoit donné des soupçons. Comme Ebn Thaher lui parût réveur, il jugea bien que quelque affaire importante l'embarrassoit, & croyant être au fait, il lui demande ce

que lui vouloit l'Esclave Confidente de Schemselnihar. Ebn Thaher demeura un peu interdit à cette demande, & voulut dissimuler, en lui disant que c'étoit pour une bagatelle qu'elle venoit si souvent chez lui. Vous ne me parlez pas sincérement, lui repliqua le Jouaillier, & vous m'allez persuader par vôtre dissimulation que cette bagatelle est une affaire plus importante que je ne l'avois crû d'abord.

Ebn Thaher voyant que son Ami le pressoit si fort, lui dit: Il est vrai que cette affaire est de la derniére conséquence. *J'avois résolu de la tenir secréte; mais comme je sçai l'interêt que vous prenez à tout ce qui me regarde, j'aime mieux vous en faire confidence, que de vous laisser penser là-dessus ce qui n'est pas.* Je ne vous recommande point le secret, vous con-

connoîtrez par ce que je vais vous dire combien il est important de le garder. Aprés ce préambule, il lui raconta les Amours de Schemselnihar & du Prince de Perse. Vous sçavez, ajoûta-t-il ensuite, en quelle considération je suis à la Cour & dans la Ville auprés des plus grands Seigneurs, & des Dames les plus qualifiées. Quelle honte pour moi si ces téméraires Amours venoient à être découvertes! Mais que dis-je? Ne serions-nous pas perdus toute ma famille & moi? Voila ce qui m'embarrasse l'esprit; mais je viens de prendre mon parti: Il m'est dû, & je dois. Je vais travailler incessamment à satisfaire mes créanciers, & à recouvrer mes dettes; & aprés que j'aurai mis tout mon bien en sûreté, je me retirerai à Balsora, où je demeurerai jusqu'à ce que la tempête que je prévoit
 soit

ſoit paſſée. L'amitié que j'ai pour Schemſelnihar & pour le Prince de Perſe, me rend trés ſenſible au mal qui peut leur arriver ; je prie Dieu de leur faire connoître le danger où ils s'expoſent, & de les conſerver ; mais ſi leur mauvaiſe deſtinée veut que leurs Amours aillent à la connoiſſance du Calife, je ſerai au moins à couvert de ſon reſſentiment ; car je ne les crois pas aſſez méchant pour vouloir m'envelopper dans leur malheur. Leur ingratitude ſeroit extrême ſi cela arrivoit ; ce ſeroit mal payer les ſervices que je leur ai rendus, & les bons conſeils que je leur ai donnez ; particuliérement au Prince de Perſe, qui pourroit ſe retirer encore du précipice lui & ſa Maîtreſſe, s'il le vouloit. Il lui eſt aiſé de ſortir de Bagdad comme moi, & l'abſence le dégageroit inſenſiblement d'une paſ-

passion qui ne sera qu'augmenter, tant qu'il s'obstinera à y demeurer.

Le Jouaillier entendit avec une extrême surprise le recit qui lui fit Ebn Thaher. Ce que vous venez de me raconter, lui dit-il, est d'une si grande importance, que je ne puis comprendre comment Schemselnihar & le Prince de Perse ont été capables de s'abandonder à un Amour si violent. Quelque penchant qui les entraîne l'un vers l'autre, au lieu d'y céder lâchement, ils devoyent y résister & faire un meilleur usage de leur raison. Ont-ils pû s'étourdir sur les suites facheuses de leur intelligence? Que leur aveuglement est déplorable! J'en vois comme vous toutes les consequences. Mais vous êtes sage & prudent, & j'approuve la résolution que vous avez formée;

C'est

C'eſt par là ſeulement que vous pouvez vous dérober aux événemens funeſtes que vous avez à craindre. Aprés cet entretien le Jouaillier ſe leva, & prit congé d'Ebn Thaher.

Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois paroître m'empêche d'entretenir Vôtre Majeſté plus long tems. Elle ſe tût, & le lendemain elle reprit ſon diſcours dans ces termes.

CXCVIII. NUIT.

AVant que le Jouaillier ſe retirât, Ebn Thaher ne manqua pas de le conjurer par l'amitié qui les uniſſoit tous deux, de ne rien dire à perſonne de tout ce qu'il lui avoit appris. Ayez l'eſprit en repos, lui dit le Jouaillier, je vous garderai

derai le secret au péril de ma vie.

Deux jours aprés cette conversation, le Jouaillier passa devant la boutique d'Ebn Thaher, & voyant quelle étoit fermée, il ne douta pas qu'il n'eût exécuté le dessein dont il lui avoit parlé. Pour en être plus sûr, il demanda à un voisin s'il sçavoit pourquoi elle n'étoit pas ouverte. Le Voisin lui répondit qu'il ne sçavoit autre chose, sinon qu'Ebn Thaher étoit allé faire un voyage. Il n'eût pas besoin d'en sçavoir davantage, & il songea d'abord au Prince de Perse. Malheureux Prince, dit-il en lui-même, quel chagrin n'aurez-vous pas, quand vous apprendrez cette nouvelle? Par quelle entremise entretiendrez-vous le commerce que vous avez avec Schemselnihar? Je crains que vous n'en mourriez de desespoir. J'ai compassion de

de vous. Il faut que je vous dedommage de la perte que vous avez faite d'un Confident trop timide.

L'affaire qui l'avoit obligé de sortir n'étoit pas de grande conséquence ; il la négligea ; & quoi qu'il ne connût le Prince de Perse que pour lui avoir vendu quelques Pierreries, *il* ne laissa pas d'aller chez lui. Il s'adressa à un de ses gens, & le pria de vouloir bien dire à son Maître qu'il souhaitoit de l'entretenir d'une affaire trés importante. Le domestique revint bien-tôt trouver le Jouaillier, & l'introduisit dans la chambre du Prince qui étoit à demi couché sur le sofa, la tête sur le coussin. Comme il se souvint de l'avoir vû, il se leva pour le recevoir, lui dit qu'il étoit le bien venu ; & aprés l'avoir prié de s'asseoir, il lui demanda s'il avoit quelque chose

en

en quoi il pût lui rendre service, ou s'il venoit lui annoncer quelque nouvelle qui le regardât lui-même Prince, lui répondit le Jouaillier, quoi que je n'aye pas l'honneur d'être connu de vous particuliérement, le desir de vous marquer mon zéle m'a fait prendre la liberté de venir chez vous pour vous faire part d'une nouvelle qui vous touche; J'espére que vous me pardonnerez ma hardiesse en faveur de ma bonne intention.

Aprés ce debat, le Jouaillier entra en matiére & poursuivit ainsi : Prince, j'aurai l'honneur de vous dire qu'il y a long tems que la conformité d'humeur & quelques affaires que nous avons euës ensemble, nous ont liez d'une étroite amitié Ebn Thaher & moi. Je sçai qu'il est connu de vous, & qu'il s'est employé jusqu'à présent à vous obli-

obliger en tout ce qu'il a pû ; j'ai appris cela de lui même ; car il n'a rien eu de caché pour moi, ni moi pour lui. Je viens de passer devant sa boutique, que j'ai été assez surpris de voir fermée. Je me suis adressé à un de ses voisins pour lui en demander la raison, & il m'a répondu qu'il y avoit deux jours qu'Ebn Thaher avoit prit congé de lui & des autres voisins, en leur offrant ses services pour Balsora, où il alloit, disoit-il, pour une affaire de grande importance. Je n'ai pas été satisfait de cette réponse, & l'intérêt que je prens à ce qui regarde, m'à déterminé à venir vous demander si vous ne savez rien de particulier touchant un départ si précipité.

A ce discours que le Jouaillier avoit accommodé au sujet pour mieux parvenir à son dessein,

ſein, le Prince de Perſe changea de couleur & regarde le Jouaillier d'un air qui lui fit connoître combien il étoit affligé de cette nouvelle. Ce que vous m'apprenez, lui dit-il, me ſurprend; il ne pouvoit m'arriver un malheur plus mortifiant. Oui, s'écria-t-il, les larmes aux yeux, c'eſt fait de moi, ſi ce que vous me dites eſt véritable! Ebn Thaher qui étoit toute ma conſolation, en qui je mettois toute mon eſpérance, m'abandonne! Il ne faut plus que je ſonge à vivre aprés un coup ſi cruel.

Le Jouaillier n'eût pas beſoin d'en entendre davantage pour être pleinement convaincu de la violente paſſion du Prince de Perſe dont Ebn Thaher l'avoit entretenu; La ſimple amitié ne parle pas ce langage, il n'y a que l'amour qui ſoit capable de produire des ſentimens ſi vifs.

Le

Le Prince demeura quelques momens enséveli dans les pensées les plus tristes. Il leva enfin la tête, & s'adressant à un de ses gens : Allez, lui dit il, jusques chez Ebn Thaher, parlez à quelqu'un de ses Domestiques, & sçachez s'il est vrai qu'il soit parti pour Balsora. Courez, & revenez promptement me dire ce que vous aurez appris. En attendant le retour du domestique, le Jouaillleur tâcha d'entretenir le Prince de choses indifférentes; mais le Prince ne lui donna presque pas d'attention. Il étoit la proye d'une inquiétude mortelle. Tantôt il ne pouvoit se persuader qu'Ebn Thaher fût parti, & tantôt il n'en doutoit pas, quand il faisoit réfléxion au discours que ce Confident lui avoit tenu la derniére fois qu'il l'étoit venu voir, & à l'air brusque dont il l'avoit quitté.

En-

Enfin, le domeſtique du Prince arriva, & rapporta qu'il avoit parlé à un des gens d'Ebn Thaher, qui l'avoit aſſuré qu'il n'étoit plus à Bagdad, qu'il étoit parti depuis deux jours pour Balſora. Comme je ſortois de la maiſon d'Ebn Thaher, ajoûta le domeſtique, une Eſclave bien miſe eſt venu m'aborder; & après m'avoir demandé ſi je n'avois pas l'honneur de vous appartenir, elle m'a dit qu'elle avoit à vous parler, & m'a prié en même tems de vouloir bien qu'elle vint avec moi. Elle eſt dans l'Antichambre, & je croit qu'elle a une Lettre à vous rendre de la part de quelque perſonne de conſidération. Le Prince commanda auſſi-tôt qu'on la fit entrer; il ne douta pas que ce ne fût l'Eſclave Confidente de Schemſelnihar, comme en effet c'étoit elle. Le Jouaillier la re-

reconnût pour l'avoir vûe quelquefois chez Ebn Thaher qui lui avoit appris qui elle étoit. Elle ne pouvoit arriver plus à propos pour empêcher le Prince de se desespérer. Elle le salua ... Mais, Sire, dit Scheherazade en cet endroit, je m'apperçois qu'il est jour. Elle se tût, & la nuit suivante elle poursuivit de cette maniére.

CXCIX. NUIT.

LE Prince de Perse tendit le salut à la Confidente de Schemselnihar. Le Jouaillier s'étoit levé dés qu'il l'avoit vû paroître, & s'étoit tiré à l'écart pour leur laisser la liberté de se parler. La confidente aprés s'être entretenuë quelque tems avec le Prince prit congé de

de lui, & sortit. Elle le laissa tout autre qu'il n'étoit auparavant. Ses yeux parurent plus brillens, & son visage plus gai : ce qui fit juger au Jouaillier que la bonne Esclave venoit de dire des choses favorables pour son amour.

Le Jouaillier ayant repris sa place auprés du Prince, lui dit en soûriant : à ce que je vois, Prince, vous avez des affaires importantes au Palais du Calife. Le Prince de Perse fort étonné & allarmé de ce discours, répondit au Jouaillier : Sur quoi jugez-vous que j'ai des affaires au Palais du Calife? J'en juge, repartit le Jouaillier, par l'Esclave qui vient de sortir. Et à qui croyez vous qu'appartienne cette Esclave, repliqua le Prince ? à Schemselnihar Favorite du Calife, répondit le Jouaillier. Je connois, poursuivit-il, cette Esclave, & même

me sa Maîtresse, qui m'a quelquefois fait l'honneur de venir chez moi acheter des pierreries. Je sçai de plus que Schemselnihar n'a rien de caché pour cette Esclave, que je vois depuis quelques jours aller & venir par les ruës assez embarrassée, à ce qu'il me semble. Je m'imagine que c'est pour quelque affaire de conséquence qui regarde sa Maîtresse.

Ces paroles du Jouaillier troublérent fort le Prince de Perse. Il ne me parleroit pas dans ces termes, dit-il en lui-même, s'il ne soupçonnoit, ou plûtot s'il ne sçavoit pas mon secret. Il demeura quelques momens dans le silence, ne sçachant quel parti prendre. Enfin, il reprit la parole & dit au Jouaillier: Vous venez de me dire des choses qui me donnent lieu de croire que vous en sçavez encore plus que vous n'en dites. Il est important

tant pour mon repos que j'en ſois parfaitement éclairci; Je vous conjure de ne me rien diſſimuler.

Alors le Jouaillier, qui ne demandoit pas mieux, lui fit un détail éxact de l'entretien qu'il avoit eu avec Ebn Thaher. Ainſi il lui fit connoître qu'il étoit inſtruit du commerce qu'il avoit avec Schemſelnihar, & il n'oublia pas de lui dire qu'Ebn Thaher effrayé du danger où ſa qualité de Confidente le jettoit, lui avoit fait part du deſſein qu'il avoit de ſe retirer à Balſora, & d'y demeurer juſquà-ce que l'orage qu'il redoutoit ſe fût diſſipé. C'eſt ce qu'il a éxécuté, ajoûta le Jouaillier, & je ſuis ſurpris qu'il ait pû ſe réſoudre à vous abandonner dans l'état où il m'a fait connoître que vous étiez. Pour moi, Prince, je vous avouë que j'ai été touché de

compassion pour vous, je viens vous offrir mes services : Et si vous me faites la grace de les agréer, je m'engage à vous garder la même fidélité qu'Ebn Thaher. Je vous promets d'ailleurs plus de fermeté, je suis prêt à vous sacrifier mon honneur & ma vie ; & afin que vous ne doutiez pas de ma sincérité, je jure par ce qu'il y a de plus sacré dans nôtre Religion, de vous garder un secret inviolable. Soyez donc persuadé, Prince, que vous trouverez en moi, l'Ami que vous avez perdu. Ce discours rassura le Prince & le consola de l'éloignement d'Ebn Thaher : J'ai bien de la joye, dit-il au Joüaillier, d'avoir en vous de quoi réparer la perte que j'ai faite. Je n'ai point d'expressions capables de vous bien marquer l'obligation que je vous ai. Je prie Dieu qu'il récompense vôtre générosité,
&

& j'accepte de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites. Croirez-vous bien, continua-t-il, que la Confidente de Schemselnihar vient de me parler de vous ; elle m'a dit que c'est vous qui avez conseillé à Ebn Thaher de s'éloigner de Bagdad. Ce sont les dernières paroles qu'elle m'a dite en me quittant, & elle m'en a paru bien persuadée. Mais on ne vous rend pas justice : Je ne doute pas qu'elle ne se trompe après tout ce que vous venez de me dire. Prince, lui repliquas le Jouaillier, j'ai eu l'honneur de vous faire un recit fidele de la conversation que j'ai euë avec Ebn Thaher. Il est vrai que quand il m'a déclaré qu'il vouloit se retirer à Balsora, je ne me suis point opposé à son dessein, & que je lui ai dit qu'il étoit homme sage & prudent ; mais que cela

ne vous empêche pas de me donner vôtre confiance, je suis prêt à vous rendre mes services avec toute l'ardeur imaginable. Si vous en usez autrement, cela ne m'empêchera pas de vous garder très-religieusement le secret comme je m'y suis engagé par serment. Je vous ai déja dit, reprit le Prince, que je n'ajoûtois pas foi aux paroles de la Confidente. C'est son zéle qui lui a inspiré ce soupçon qui n'a point de fondement; & vous devez l'excuser de même que je l'excuse.

Ils continuérent encore quelque tems leur conversation, & délibérérent ensemble des moyens les plus convenables pour entretenir la correspondance du Prince avec Schemselnihar. Ils demeurérent d'accord qu'il falloit commencer par desabuser la Confidente qui étoit si injustement prévenue

contre le Jouaillier. Le Prince se chargea de la tirer d'erreur la premiere fois qu'il la reverroit, & de la prier de s'adresser au Jouaillier, lors qu'elle auroit des Lettres à lui apporter, ou quelqu'autre chose à lui apprendre de la part de sa Maîtresse. En effet, ils jugerent qu'elle ne devoit point paroître si souvent chez le Prince, parce qu'elle pourroit par là donner lieu de découvrir ce qu'il étoit si important de cacher. Enfin le Jouaillier se leva, & aprés avoir de nouveau prié le Prince de Perse d'avoir une entiére confiance en lui, il se retira.

La Sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, & dit au Sultan des Indes.

CC. NUIT.

Sire, le Jouaillier en se retirant en sa maison apperçût devant lui dans la ruë une lettre que quelqu'un avoit laissé tomber. Il la ramassa. Comme elle n'étoit pas cachetée, il l'ouvrit, & trouva qu'elle étoit conçûë en ces termes.

LETTRE

De Schemselnihar au Prince de Perse.

Je viens d'apprendre par ma Confidente une nouvelle qui ne me donne pas moins d'affliction que vous en devez avoir. En perdant Ebn Thaher, nous perdons beaucoup à la vérité; mais que cela ne vous empêche pas, cher Prin-

ce, de songer à vous conserver. Si notre Confident nous abandonne par une terreur panique, considérons que c'est un mal que nous n'avons pû éviter, il faut que nous nous en consolions. J'avouë qu'Ebn Thaher nous manque dans le tems que nous avions le plus de besoin de son secours; mais munissons nous de patience contre ce coup imprevû, & ne laissons pas de nous aimer constamment. Fortifiez vôtre cœur contre cette disgrace, on n'obtient pas sans peine ce que l'on souhaite. Ne nous rebutons point; espérons que le Ciel nous sera favorable; & qu'apres tant de souffrances nous verrons l'heureux accomplissement de nos desirs.... Adieu.

Pendant que le Jouaillier s'entretenoit avec le Prince de Perse, la Confidente avoit eu le tems de retourner au Palais & d'annoncer à sa Maîtresse la

fâcheuse nouvelle du départ d'Ebn Thaher. Schemselnihar avoit aussi-tôt écrit cette Lettre, & renvoyé sa Confidente sur ses pas pour la porter au Prince incessamment, & la Confidente l'avoit laissé tomber par mégard.

Le Jouaillier fut bien aise de l'avoir trouvée; car elle *lui* fournissoit un beau moyen de se justifier dans l'esprit de la Confidente & de l'amener au point qu'il souhaitoit. Comme il achevoit de la lire, il apperçût cette Esclave qui la cherchoit avec beaucoup d'inquiétude, en jetant les yeux de tous côtez. Il la referma promptement & la mit dans son sein; mais l'Esclave prit garde à son action, & courut à lui. Seigneur, lui dit elle, j'ai laissé tomber la lettre que vous teniez tout à l'heure à la main: Je vous supplie de vouloir bien me

me la rendre. Le Jouaillier ne fit pas semblant de l'entendre, & sans lui répondre, continua son chemin jusqu'en sa maison. Il ne ferma point la porte aprés lui, afin que la Confidente qui le suivoit y pût entrer. Elle n'y manqua pas, & lors qu'elle fut dans sa chambre: Seigneur, lui dit-elle, vous ne pouvez faire aucun usage de la lettre que vous avez trouvée, & vous ne feriez pas difficulté de me la rendre si vous sçaviez de quelle part elle vient, & à qui elle est adressée. D'ailleurs vous me permettrez de vous dire, que vous ne pouvez pas honnêtement la retenir.

Avant que de répondre à la Confidente, le Jouaillier la fit asseoir, aprés quoi il lui dit, N'est-il pas vrai que la lettre dont il s'agit, est de la main de Schemselnihar, & qu'elle

est adressée au Prince de Perse? L'Esclave qui ne s'attendoit pas à cette demande, changea de couleur: La question vous embarrasse, reprit-il; mais sachez que je ne vous la fais pas par indiscrétion: J'aurois pû vous rendre la lettre dans la rue, mais j'ai voulu vous attirer ici, parce que je suis bien aise d'avoir un éclaircissement avec vous. Est-il juste, dites-moi, d'imputer un événement fâcheux aux gens qui n'y ont nullement contribué? C'est pourtant ce que vous avez fait, lors que vous avez dit au Prince de Perse que c'est moi qui ai conseillé à Ebn Thaher de sortir de Bagdad pour sa sûreté: Je ne prétens point perdre le tems à me justifier auprés de vous, il suffit que le Prince de Perse soit pleinement persuadé de mon innocence sur ce point. Je vous dirai seule-

ment qu'au lieu d'avoir contribué au départ d'Ebn Thaher, j'en ai été extrêmement mortifié, non pas tant par amitié pour lui, que par compassion de l'état où il laissoit le Prince, dont il m'avoit découvert le commerce avec Schemselnihar. Dés que j'ai été assuré qu'Ebn Thaher n'étoit plus à Bagdad, j'ai couru me présenter au Prince, chez qui vous m'avez trouvé, pour lui apprendre cette nouvelle & lui offrir les mêmes services qu'il lui rendoit. J'ai réussi dans mon dessein; & pourvû que vous ayez en moi autant de confiance que vous en aviez en Ebn Thaher, il ne tiendra qu'à vous de vous servir utilement de mon entremise. Rendez compte à vôtre Maîtresse de ce que je viens de vous dire, & assurez la bien que quand je devrois périr en m'engageant dans

une intrigue si dangereuse, je ne me repentirai point de m'être sacrifié pour deux Amans si dignes l'un de l'autre.

La Confidente aprés avoir écouté le Jouaillier avec beaucoup de satisfaction, le pria de pardonner la mauvaise opinion qu'elle avoit conçûë de lui, au zéle qu'elle avoit pour les intérêt de sa Maîtresse. J'ai une joye infinie, ajoûta-t-elle, de ce que Schemselnihar & le Prince retrouvent en vous un homme si propre à remplir la place d'Ebn Thaher. Je ne manquerai pas de bien faire valoir à ma Maîtresse la bonne volonté que vous avez pour elle.

Scheherazade en cet endroit remarquant qu'il étoit jour, cessa de parler. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi son discours.

CCI.

CCI. NUIT.

APrés que la Confidente eût marqué au Joüaillier la joye qu'elle avoit de le voir si disposé à rendre service à Schemselnihar & au Prince de Perse, le Joüaillier tira la Lettre de son sein & la lui rendit, en lui disant : Tenez, portez le promptement au Prince de Perse, & repassez par ici, afin que je voye la réponse qu'il y fera. N'oubliez pas de lui rendre compte de nôtre entretien.

La Confidente prit la Lettre, & la porta au Prince qui y fit réponse sur le champ. Elle retourna chez le Joüaillier lui montrer la réponse, qui contenoit ces paroles.

REPONSE

Du Prince de Perse à Schemselnihar.

Votre précieuse Lettre produit en moi un grande effet; mais pas si grand que je le souhaiterois. Vous tâchez de me consoler de la perte d'Ebn Thaher: Hélas! quelque sensible que j'y sois, ce n'est que la moindre partie des maux que je souffre. Vous les connoissez ces maux, & vous sçavez qu'il n'y a que vôtre présence qui soit capable de les guérir. Quand viendra le tems que j'en pourrai joüir sans crainte d'en être privé? Qu'il me paroit éloigné! ou plûtôt faut-il nous flater que nous le pourrons voir? Vous me commandez de me conserver; je vous obéirai, puisque j'ai renoncé à ma propre volonté, pour ne suivre que la vôtre. Adieu.

Aprés

Aprés que le Jouaillier eût lû cette Letre, il lui donna à la Confidente qui lui dit en le quittant : Je vais, Seigneur, faire en sorte que ma Maîtresse ait la même confiance en vous qu'elle avoit en Ebn Thaher. Vous aurez demain de mes nouvelles. En effet, le jour suivant il la vit arriver avec un air qui marquoit combien elle étoit satisfaite : Vôtre seule vûë, lui dit-il, me fait connoître que vous avez mis l'esprit de Schemselnihar dans la disposition que vous souhaitriez. Il est vrai, répondit la Confidente, & vous allez apprendre de quelle maniére j'en suis venu à bout. Je trouvai hier, poursuivit-elle, Schemselnihar qui m'attendoit avec impatience. Je lui remis la Letre du Prince, elle la lût les larmes aux yeux & quand elle eût achevé, comme je vis qu'elle alloit s'abandonner à ses cha-

chagrins ordinaires : Madame, lui dis je c'est sans doute l'éloignement d'Ebn Thaher qui vous afflige ; mais permettez-moi de vous conjurer au nom de Dieu de ne vous point allarmer davantage sur ce sujet. Nous avons trouvé un autre lui-même, qui s'offre à vous obliger avec autant de zéle, & ce qui est le plus important, avec plus de courage. Alors je lui parlai de vous, continua l'Esclave, & lui racontai le motif qui vous avoit fait aller chez le Prince de Perse. Enfin, je l'assurai que vous garderiez inviolablement le secret au Prince de Perse & à elle, & que vous étiez dans la résolution de favoriser leurs Amours de tout vôtre pouvoir. Elle me parût fort consolée aprés mon discours. Ah ! quelle obligation, s'écria-t-elle, n'avons-nous pas le Prin-

ce de Perse & moi à l'honnête homme dont vous me parlez. Je veux le connoître, le voir pour entendre de sa propre bouche tout ce que vous venez de me dire, & le remercier d'une générosité inouïe envers des personnes pour qui rien ne l'oblige à s'intéresser avec tant d'affection. Sa vûë me fera plaisir, & je n'oublierai rien pour le confirmer dans de si bons sentimens. Ne manquez pas de l'aller prendre demain, & de me l'amener. C'est pour quoi, Seigneur, prenez la peine de venir avec moi jusqu'à son Palais.

Ce discours de la Confidente embarrassa le Jouaillier. Vôtre Maîtresse, reprit il, me permettra de dire qu'elle n'a pas bien pensé & à ce qu'elle éxige de moi. L'accés qu'Ebn Thaher avoit auprés du Calife, lui donnoit entrée par tout, & les

Offi-

Officiers qui le connoissoient le laissoient aller & venier librement au Palais de Schemselnihar; mais moi, comment oserois-je y entrer? Vous voyez bien vous-même que cela n'est pas possible. Je vous supplie de représenter à Schemselnihar les raisons qui doivent m'empêcher de lui donner cette satisfaction, & toutes les suites facheuses qui pourroient en arriver. Pour peu qu'elle y fasse attention, elle trouvera que c'est m'exposer inutilement à un trés grand danger.

La Confidente tâche de rassurer Jouaillier: Croyez vous, lui dit-elle, que Schemselnihar soit assez depourvûë de raison pour vous exposer au moindre péril, en vous faisant venir chez elle; vous, de qui elle attend des services si considérables. Songez vous-même qu'il n'y a pas la moindre apparence de

danger

danger pour vous. Nous sommes trop intéressées en cette affaire, ma Maîtresse & moi, pour vous y engager mal à propos. Vous pouvez vous en fier à moi & vous laisser conduire. Aprés que la chose sera faite, vous m'avouërez vous-même que vôtre crainte étoit mal fondée.

Le Jouaillier se rendit aux discours de la Confidente, & se leva pour la suivre; mais de quelque fermeté qu'il se piquât naturellement, la frayeur s'étoit tellement emparée de lui, que tout le corps lui trembloit. Dans l'état où vous voila, lui dit-elle; je vois bien qu'il vaut mieux que vous demeuriez chez vous, & que Schemselnihar prenne d'autres mesures pour vous voir; & il ne faut pas douter que pour satisfaire l'envie qu'elle en a, elle ne vienne ici vous trouver elle-même: cela

cela étant ainsi, Seigneur, ne sortez pas : Je suis asseurée que vous ne serez pas long tems sans la voir arriver. La Confidente l'avoit bien prévû : elle n'eût pas plûtôt appris à Schemselnihar la frayeur du Jouaillier, que Schemselnihar se mit en état d'aller chez lui.

Il la reçût avec toutes *les* marques d'un profond respect. Quand elle se fut assise, comme elle étoit un peu fatiguée du chemin qu'elle avoit fait, elle se dévoila, & laissa voir au Jouaillier une beauté, qui lui fit connoître que le Prince de Perse étoit excusable d'avoir donné son cœur à la Favorité du Calife. Ensuite elle salua le Jouaillier d'un air gracieux, & lui dit : Je n'ai *pû* apprendre avec quelle ardeur vous êtes entré dans les intérêts du Prince de Perse & dans les miens, sans former aussi-tôt

le

le dessein de vous en remercier moi-même. Je rends grace au Ciel de nous avoir si tôt dédommagez de la perte d'Ebn Thaher.

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit à cause du jour qu'elle vit paroître. Le lendemain, elle continua son recit de cette sorte.

CCII. NUIT.

SChemselnihar dit encore plusieurs autres choses obligeantes au Jouaillier; aprés quoi elle se retira dans sons Palais. Le Jouaillier alla sur le champ rendre compte de cette visite au Prince de Perse, qui lui dit en le voyant : Je vous attendois avec impatience; L'Esclave Confidente m'a apporté une lettre de sa Maîtresse; mais cette let-

lettre ne m'a point soulagé. Quoi que me puisse mander l'aimable Schemselnihar, je n'ose rien espérer, & ma patience est à bout. Je ne sçai plus quel conseil prendre. Le départ d'Ebn Thaher me met au desespoir. C'étoit mon appui : J'ai tout perdu en le perdant. Je pouvois me flatter de quelque espérance par l'accés qu'il avoit auprés de Schemselnihar.

A ces mots, que le Prince prononça avec tant de vivacité qu'il ne donna pas le tems au Jouaillier de lui parler, le Jouaillier lui dit ; Prince, on ne peut prendre plus de part à vos maux que j'en prens ; & si vous voulez avoir la patience de m'écouter, vous verrez que je puis y apporter du soulagement. A ce discours le Prince se tût & lui donna audience. Je vois bien, reprit alors le Jouaillier, que l'unique moyen de vous ren-

rendre content, eſt de faire en ſorte que vous puiſſiez entretenir Schemſelnihar en liberté. C'eſt une ſatisfaction que je veux vous procurer, & j'y travaillerai dés demain. Il ne faut point vous expoſer à entrer dans le Palais de Schemſelnihar ; vous ſçavez par expérience, que c'eſt une démarche fort dangereuſe. Je ſçai un lieu plus propre à cette entrevûë, & où vous ſerez en ſûreté. Comme le Jouaillier achevoit ces paroles, le Prince l'embraſſa avec tranſport. Vous reſſuſcitez, dit il, par cette charmante promeſſe, au malheureux Amant qui s'étoit déja condamné a la mort. A ce que je vois, j'ai pleinement réparé la perte d'Ebn Thaher : tout ce que vous ferez ſera bien fait ; Je m'abandonne entiérement à vous.

Aprés que le Prince eût remercié le Jouaillier du zéle qu'il

lui faisoit paroître, le Jouaillier se retira chez lui, où dés le lendemain matin la Confidente de Schemselnihar le vint trouver. Il lui dit qu'il avoit fait esperer au Prince de Perse, qu'il pourroit voir bien-tôt Schemselnihar. Je viens exprés, lui répondit-elle, pour prendre là dessus des mesures avec vous. Il me semble, continua-t-elle, que cette maison seroit assez commode pour cette entrevûë. Je pourrois bien, reprit-il, les faire venir ici ; mais j'ai pensé qu'ils seront plus en liberté dans une autre maison que j'ai, où actuellement il ne demeure personne. Je l'aurai bien tôt meublée assez proprement pour les recevoir. Cela étant, repartit la Confidente, il ne s'agit plus à l'heure qu'il est que d'y faire consentir Schemselnihar. Je vais lui en parler, & je viendrai vous en rendre réponse en peu de tems. Effec-

Effectivement elle fut fort diligente. Elle ne tarda pas à revenir, & elle rapporta au Jouaillier, que sa Maîtresse ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous vers la fin du jours. En même tems elle lui mit entres les mains une bourse, en lui disant que c'étoit pour acheter la Collation. Il la mena aussi-tôt à la maison où les Amans devoient se rencontrer, afin qu'elle sçût où elle étoit, & qu'elle y pût amener sa Maîtresse; & des qn'ils se furent separez, il alla emprunter chez ses Amis de la vaisselle d'or & d'argent, des tapis, des coussins fort riches & d'autres meubles, dont il meubla cette maison tres manifiquement Quand il y eut mis toutes choses en état, il se rendit chez le Prince de Perse.

Représentez-vous la joye qu'eut le Prince, lors que le

Jouailller lui dit, qu'il le venoit prendre pour le conduire à la maison qu'il avoit préparée pour le recevoir lui & Schemselnihar. Cette nouvelle lui fit oublier ses chagrins & ses souffrances. Il prit un habit magnifique, & sortit sans suite avec le Jouaillier, qui le fit passer par plusieurs ruës détournées, afin que personne ne les observât ; & l'introduisit enfin dans la maison, où ils commencérent à s'entretenir jusqu'à l'arrivée de Schemselnihar.

Ils n'attendirent pas long tems cette Amante trop passionnée. Elle arriva aprés la priére du Soleil couché, avec sa Confidente & deux autres Esclaves. De pouvoir vous exprimer l'excés de joye dont les deux Amans furent saisis à la vûë l'un de l'autre, c'est une chose qui ne m'est pas possible. Ils s'assirent sur le Sofa, se regardérent

gardérent quelque tems sans pouvoir parler, tant ils étoient hors d'eux mêmes. Mais quand l'usage de la parole leur fut revenu, ils se dédommagérent bien de ce silence. Ils se dirent des choses si tendres, que le Jouaillier, la Confidente & les deus autres Esclaves en pleurérent. Le Jouaillier néanmoins essuya ses larmes pour songer à la collation, qu'il apporta lui-même. Les Amans bûrent & mengérent peu; aprés quoi s'étant tous deux remis sur le Sofa, Schemselnihar demanda au Jouaillier, s'il n'avoit pas un luth, ou quelqu'autre instrument. Le Jouaillier qui avoit eu soin de pourvoir à tout ce qui pouvoit lui faire plaisir, lui apporta un luth. Elle mit quelques momens à l'accorder, & ensuite elle chanta.

Là s'arrêta Scheherazade à cause du jours qui commençoit

 à

à paroître. La nuit suivante elle poursuivit ainsi.

CCIII. NUIT.

DAns le tems que Schemselnihar charmoit le Prince de Perse, en lui exprimant sa passion par des paroles qu'elle composoit sur le champ, on entendit un grand bruit; & aussi-tôt un Esclave que le Jouailler avoit amené avec lui, parut toute effrayé, & vint dire qu'on enfonçoit la porte; qu'il avoit demandé que c'étoit; mais qu'au lieu de répondre on avoit redoublé les coups. Le Jouailler allarmé quitta Schemselnihar & le Prince pour aller lui-même vérifier cette mauvaise nouvelle. Il étoit déja dans la Cour lors qu'il entrevit dan l'obscurité une troupe de gens armez de

de bayonnetes & de sabres qui avoient enfoncé la porte, & venoient droit à lui. Il se rangea au plus vite contre un mur, & sans être apperçû il lès vit passer au nombre de dix.

Comme il ne pouvoit pas être d'un grand secours au Prince de Perse & à Schemselnihar, il se contenta de les plaindre en lui-même, & prit le parti de la fuite. Il sortit de sa maison, & alla se réfugier chez un voisin qui n'étoit pas encore couché, ne doutant point que cette violence inprévûë ne se fit par ordre du Calife qui avoit sans doute été averti du rendez-vous de sa Favorite avec le Prince de Perse. De la maison où il s'étoit sauvé, il entendoit le grand bruit que l'on faisoit dans la sienne, &, ce bruit dûra jusqu'à minuit. Alors comme il lui sembloit que tout

y étoit tranquille, il pria le voisin de lui prêter un sabre, & muni de cet arme il sortit, s'avança jusqu'à la porte de la maison, entra dans la cour, où il apperçut avec frayeur un homme qui lui demanda qui il étoit. Il reconnut à la voix que c'étoit son Esclave. Comment as-tu fait, lui dit-il, pour éviter d'être pris par le Guet? Seigneur, lui répondit l'Esclave, je me suis caché dans un coin de la cour, & j'en suis sorti d'abord que je n'ai plus entendu de bruit. Mais ce n'est point le Guet qui a forcé vôtre maison; ce sont des voleurs qui ces jours passez en ont pillé une dans ce quartier-ci. Il ne faut pas douter qu'ils n'ayent remarqué la richesse des meubles que vous avez fait apporter ici, & qu'elle ne leur ait donné dans la vûë.

Le Jouaillier trouva la conjecture

jecture de son Esclave assez probable. Il visita sa maison, & vit en effet que les voleurs avoient enlevé le bel ameublement de la chambre où il avoit reçû Schemselnihar & son Amant, qu'ils avoient emporté sa vaisselle d'or & d'argent ; & enfin qu'ils n'y avoient pas laissé la moindre chose. Il en fut désolé : O Ciel ! s'écria-t-il, je suis perdu sans ressource ! Que diront mes Amis, & quelle excuse leur apporterai-je, quand je leur dirai qne des voleurs ont forcé ma maison, & dérobé ce qu'ils m'avoient si généreusement prêté ! Ne faudrat-il pas que je les dédommaga de la perte que je leur ai causée ? D'ailleurs que sont devenus Schemselnihar & le Prince de Perse. Cette affaire fera un si grande éclat, qu'il est impossible qu'elle n'aille pas jusqu'aux orielles du Calife ? Il appren-
 dra

dra cette entrevûë, & je servir[a] de victime à sa colére. L'Escla[ve] qui lui étoit fort affectionn[é] tâcha de le consoler. A l'égar[d] de Schemseinihar, lui dit-il, les voleurs apparemment se s[e]ront contentez de la dépouiller & vous devez croire qu'elle se sera retirée en son Palais avec ses Esclaves ; Le Prince de Perse aura eu le même sort. Ainsi vous pouvez espérer que le Calife ignorera toûjours cette avanture. Pour ce qui est de la perte que vos amis ont faite, c'est un malheur que vous n'avez pû éviter. Il sçavent bien que les voleurs sont en si grand nombre, qu'ils ont eu la hardiesse de piller nonseulement la maison dont je vous ai parlé, mais même plusieurs autres des principaux Seigneurs de la Cour : Et ils n'ignorent pas que malgré les ordres qui ont été donnez pour les prendre,

dre, on n'a pû encore se saisir d'aucun d'eux, quelque diligence qu'on ait faite. Vous en serez quitte en rendant à vos Amis la valeurs des choses qui ont été volées, & il vous restera encore, Dieu merci, assez de bien.

En attendant que le jour parût, le Jouaillier fit raccommoder par son Esclave, le mieux qu'il fut possible, la porte de la ruë qui avoit été forcée, aprés quoi il retourna dans sa maison ordinaire avec son Esclave en faisant de tristes réfléxions sur ce qui étoit arrivé : Ebn Thager, dit-il en lui-même, a été bien plus sage que moi ; il avoit prévû ce malheur où je me suis jetté en aveugle. Plût à Dieu que je ne me fusse jamais mêle d'une intrigue qui me coûtera peut-être la vie.

A peine étoit-il jour, que le bruit de la maison pillée se ré-

 pandit

pandit dans la Ville, & attira chez lui une foule d'amis & de voisins, dont la plûpart, sous prétexte de lui témoigner de la douleur de cet accident, étoient curieux d'en sçavoir le détail. Il ne laissa pas de les remercier de l'affection qu'ils lui marquoient. Il eut au moins la consolation de voir que personne ne lui parloit de Schemselnihar ni du Prince de Perse; ce qui lui fit croire qu'ils étoient chez eux, ou qu'ils devoient être en quelque lieu de sûreté.

Quand le Jouaillier fut seul, ses gens lui servirent à manger; mais il ne mangea presque pas. Il étoit environ midi, lors qu'un de ses Esclaves vint lui dire qu'il y avoit à la porte un homme qu'il ne connoissoit pas, qui demandoit à lui parler. Le Jouaillier ne voulant pas recevoir un incon-

nu.

nu chez lui, se leva, & alla lui parler à la porte. Quoi que vous ne me connoissiez pas, lui dit l'homme, je ne laisse pas de vous connoître, & je viens vous entrenir d'une affaire importante. Le Jouailier, à ces mots, le pria d'entrer : Non, reprit l'inconnu, prenez plutôt la peine, s'il vous plaît, de venir avec moi jusqu'à vôtre autre maison. Comment sçavez-vous, repliqua le Jouaillier, que j'aï une autre maison que celle-ci? Je le sçai, repartit l'inconnu ; vous n'avez seulement qu'à me suivre & ne craignez rien ; j'ai quelque chose à vous communiquer qui vous fera plaisir. Le Jouaillier partit aussi-tôt avec lui, & aprés lui avoir raconté en chemin de quelle maniére la maison où ils alloient avoit été volée, il lui dit qu'elle n'étoit pas dans un état à l'y recevoir.

Quand ils furent devant la maison, & que l'inconnu vit que la porte étoit à moitié brisée : Passons outre, dit-il au Jouaillier, je vois bien que vous m'avez dit la vérité. Je vais vous mener dans un lieu où nous serons plus commodément. En disant cela, ils continuérent de marcher, & marchérent tout le reste du jour sans s'arrêter. Le Jouaillier fatigué du chemin qu'il avoit fait, & du chagrin de voir que la nuit s'approchoit, & que l'inconnu marchoit toûjours sans lui dire où il prétendoit le mener, commençoit à perdre patience, lors qu'ils arrivérent à une place qui conduisoit au Tigre. Des qu'ils furent sur le bord du fleuve, ils s'émbarquérent dans un petit bateau, & passérent de l'autre côté. Alors l'inconnu mena le Jouaillier par une longue ruë où il n'avoit été de sa vie, &

après

aprés lui avoir fait traverſer je ne ſçai combien de ruës détournées, il s'arrêta à une porte qu'il ouvrit. Il fit entrer le Jouaillier, renferma & barra la porte d'une groſſe barre de fer, & le conduiſit dans une chambre où il y avoit dix autres hommes qui n'étoient pas moins inconnus au Jouaillier que celui qui l'avoit amené.

Ces dix hommes reçûrent le Jouaillier ſans lui faire beaucoup de complimens. Ils lui dirent de s'aſſeoir à ce qu'il fit. Il en avoit grand beſoin; car il n'étoit pas ſeulement hors d'haleine d'avoir marché ſi long tems, la frayeur dont il étoit ſaiſi de ſe voir avec des gens ſi propres à lui en cauſer, ne lui auroit pas permis de demeurer debout. Comme ils attendoient leur Chef pour ſouper; d'abord qu'il fût arrivé, on ſervit. Ils ſe lavérent les mains, obli-

obligérent le Jouailllier à faire la même chose & à se mettre à table avec eux. Aprés le repas, ces hommes lui demandérent s'il sçavoit à qui il parloit? Il répondit que non, & qu'il ignoroit même le quartier & le lieu où il étoit. Racontez-nous vôtre avanture de cette nuit, lui dirent ils, & ne nous déguisez rien. Le Jouaillier étonné de ce discours, leur répondit, Messeigneurs, apparemment que vous en êtes déja instruits? Cela est vrai, repliquérent-ils, le jeune homme & la jeune Dame qui étoient chez vous hier au soir nous en ont parlé; mais nous la voulons savoir de vôtre propre bouche. Il n'en falut pas davantage pour faire comprendre au Joauillier qu'il parloit aux voleurs qui avoient forcé & pillé sa maison: Messeigneurs, s'écria-t-il, je suis fort en peine de ce jeune hom-

me & de cette jeune Dame, ne pourriez-vous pas m'en dire des nouvelles ?

Scheherazade en cet endroit s'interrompit pour avertir le Sultan des Indes que le jour paroissoit, & elle demeura dans le silence. La nuit suivant elle reprit ainsi son discours.

Fin du cinquiéme Tome.

